

# SERIES

Studien des Interdisziplinären Frankreich-Schwerpunkts  
der Universität Innsbruck 6

Series-Editors: Eva Lavric, Romana Kaier, Ludovic Milot

*innsbruck university press*





Markus Ludescher

**Le courage dans l'enseignement  
du français langue étrangère**

**(Re-)Découverte d'une vertu démocratique  
à travers des récits du XX<sup>e</sup> siècle**

**Markus Ludescher**

Institut für Romanistik, Universität Innsbruck

Diese Publikation wurde mit finanzieller Unterstützung des Vizerektorats für Forschung und  
des Frankreich-Schwerpunkts der Universität Innsbruck gedruckt.

© *innsbruck university press*, 2013

Universität Innsbruck

1. Auflage

Alle Rechte vorbehalten.

Produktion: Prime Rate Kft.

[www.uibk.ac.at/iup](http://www.uibk.ac.at/iup)

ISBN 978-3-902936-05-9

« Tenter, braver, persister, persévéérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. »

Victor Hugo,  
*Les Misérables* (1862)

“I went to Parliament Square the other day. The graphic display [...] mounted by peace and justice campaigner Brian Haw had been finally removed by the Metropolitan Police, knowing that Brian could no longer stand up to them, bodily and in the courts, as he did for a decade. Brian died in June. Visiting him one freezing Christmas, I was moved by the way he persuaded so many passers-by and the power of his courage. We now need millions like him. Urgently.”

John Pilger,  
“War and shopping –  
an extremism that  
never speaks its name”  
(22.9.2011)



# Table des matières

1.	Introduction .....	9
2.	Approche historique de la notion de courage : vers un contour fécond pour l'utilisation pédagogique au XXI <sup>e</sup> siècle .....	11
2.1	Les origines du courage : la vertu du guerrier mythique .....	12
2.2	L'introduction de la rationalité et la moralisation du courage .....	15
2.3	Le courage de la vérité : charnière entre l'éthique personnelle et l'action politique en démocratie .....	18
2.4	Le courage et son fondement moral .....	23
2.5	La démocratisation du courage comme vertu du citoyen et sa pertinence pour l'instruction publique .....	31
2.6	L'étude de la situation : approche psychologique de la notion de courage au début du XXI <sup>e</sup> siècle .....	36
2.6.1	Les paramètres généraux de la situation de conflit .....	38
2.6.2	Le courageux et sa disposition d'intervention .....	39
2.6.3	L'impact de la présence du groupe des témoins .....	40
2.6.4	Typologie des comportements courageux et la motivation psychosociale du courageux .....	41
2.6.5	Un contour du réseau des facteurs .....	42

3. Analyse de la représentation du courage dans trois récits du XX <sup>e</sup> siècle .....	47
3.1.1 Le réseau des personnages .....	48
3.1.2 La structure événementielle .....	48
3.1.3 Le lieu et son caractère public .....	48
3.1.4 L'enjeu de l'action et ses implications morales .....	49
3.1.5 La motivation et l'intention d'action .....	49
3.2 <i>La ligne 12</i> de Raymond Jean .....	51
3.3 « Pénitent 1943 » de Louis Aragon .....	68
3.4 « Les transports en commun » de Monique Proulx .....	83
4. Considérations didactiques et exploitation pédagogique des textes .....	99
4.1 Le courage civil vu dans le cadre de la didactique de l'esthétique de la réception .....	101
4.2 Propositions d'exercices exemplaires .....	106
4.2.1 Développer de l'empathie et le potentiel d'identification des personnages .....	107
4.2.2 Réfléchir aux enjeux des récits et la distance critique .....	109
5. Conclusion .....	113
Bibliographie .....	118

# 1. Introduction

Étant donné la complexité d'un grand concept comme celui du courage, son étude demande de la précaution et une approche méticuleuse. Il n'a rien d'évident, et il est fascinant de découvrir les nombreuses strates de signification qui se cachent derrière ce mot apparemment banal. Ce n'est pas la grandeur liée au concept antique du terme, mais plutôt son statut d'exception et non de règle dans la vie quotidienne dans les sociétés pacifiées d'aujourd'hui qui m'a incité à explorer la vertu démocratique du courage. Vu son naturel premier de pureté stylisée d'origine épique, l'intuition suggérerait que des textes littéraires se prêtent parfaitement au développement de ce thème et offrent par conséquent l'occasion idéale pour réfléchir à son utilisation dans le contexte éducatif. En prolongeant cette idée inspirée par le rôle du courage dans les épopées de l'Antiquité, le texte fictionnel pourrait être considéré comme le carrefour où se rencontrent une vertu très estimée dans la tradition occidentale et l'objectif pédagogique de la réflexion éthique. De ce raisonnement est né le projet d'analyse du courage dans des nouvelles du XX<sup>e</sup> siècle. Mais avant de réaliser un tel projet, une idée précise de ce qu'est le courage est indispensable.

C'est pourquoi la première partie de ce mémoire est vouée aux formes du courage comme elles ont été décrites pendant les siècles révolus. D'abord sera proposée une vue d'ensemble des conceptions du courage dominantes dans l'histoire des idées occidentale depuis les Anciens Grecs jusqu'aux penseurs contemporains. Cette exposition aboutira enfin à la question de la forme appropriée de cette notion dans nos sociétés démocratiques où cette vertu semble faire défaut. D'un point de vue éducatif, ce questionnement me semble d'autant plus pertinent qu'il contribue à préciser une notion qui s'inscrit parfaitement dans les objectifs généraux de l'enseignement des langues étrangères, précisés dans les programmes scolaires (*Lehrplan für die AHS*) de la façon suivante :

Die Wahrnehmung von demokratischen Mitsprache- und Mitgestaltungsmöglichkeiten in den unterschiedlichen Lebens- und Gesellschaftsbereichen erfordert die Befähigung zur sach- und wertbezogenen Urteilsbildung und zur Übernahme sozialer Verantwortung.

[...]

Durch die Auswahl geeigneter fremdsprachlicher Themenstellungen ist [...] ihr Verständnis [jenes der Schülerinnen und Schüler] für gesellschaftliche Zusammenhänge zu fördern. Konfliktfähigkeit, Problemlösungskompetenz und Friedenserziehung sind auch im Fremdsprachenunterricht als zentrale Lehr- und Lernziele zu betrachten.<sup>1</sup>

Indispensable afin que les apprenants puissent affirmer leur responsabilité sociale en tant que citoyens conscients et en rapport étroit avec la capacité de gérer les conflits de façon non-violente, le courage est un facteur déterminant pour atteindre les objectifs généraux cités du programme des langues étrangères.

Dans un second temps, l'analyse de trois récits francophones du XX<sup>e</sup> siècle, peignant le courage civil dans toute sa diversité, permettra d'observer le traitement de ce sujet par des auteurs francophones dans le discours littéraire récent. Les textes choisis ne représentent qu'un minuscule échantillon de la production littéraire consacrée au courage telle qu'elle s'est développée de la fin des régimes autoritaires en Europe centrale jusqu'à la fin du deuxième millénaire en France et dans d'autres pays francophones. La tentative de proposer une première sélection est donc provisoire et la liste des œuvres facilement extensible.<sup>2</sup>

Dans un dernier temps, seront abordés le côté didactique et l'intérêt pédagogique du travail avec ces textes dans le contexte de l'enseignement du français langue étrangère au lycée. Partant de quelques considérations à propos de la didactique de la littérature fondée sur les principes de l'esthétique de la réception selon le théoricien allemand Lothar Bre-della, on se posera la question de savoir comment cette vertu peut être développée chez les apprenants et dans quel sens l'étude littéraire est un moyen approprié pour encourager à la fois la réflexion sur l'importance de la notion et l'action courageuse elle-même. La partie pratique se terminera sur une brève présentation de quelques activités pédagogiques concrètes à proposer en classe.

---

1 Bundesministerium für Unterricht, Kunst und Kultur, *Lehrplan der AHS-Oberstufe für lebende Fremdsprachen (2004)*, [http://www.bmukk.gv.at/mediengesamt/11854/lp\\_ahs\\_os\\_lebende\\_fs.pdf](http://www.bmukk.gv.at/mediengesamt/11854/lp_ahs_os_lebende_fs.pdf) (dernière consultation le 14.1.2012).

2 Pour d'autres œuvres avec des contenus semblables qui pourraient également servir d'exemple d'acte courageux dans le cadre de l'enseignement, voir la note de bas de page n° 118.

## 2. Approche historique de la notion de courage : vers un contour fécond pour l'utilisation pédagogique au XXI<sup>e</sup> siècle

A-t-on, de nos jours, encore besoin de courage, vertu ancienne et d'un goût quelque peu poussiéreux, dans une société démocratique ? Et quel serait le type de courage qui puisse être bénéfique, voire indispensable, au fonctionnement de toute démocratie représentative ? Pour étudier ces questions qui me semblent d'actualité non seulement dans le contexte de l'éducation, il convient tout d'abord de mettre en lumière l'évolution historique du concept de courage dans la pensée occidentale afin d'éclaircir les facettes d'une notion qui semble regagner ses lettres de noblesse sous des avatars divers dans le discours contemporain.

À partir des définitions de deux grands dictionnaires de la langue française, le *Petit Robert*<sup>3</sup> et le *Trésor de la langue française (informatisé)*<sup>4</sup>, qui exposent plusieurs niveaux sémantiques pour le lexème ‘courage’, j'entreprendrai une mise au point des traits caractéristiques du terme dès ses origines jusqu’aux conceptualisations les plus récentes.

Tout d'abord quelques considérations à propos de la vertu héroïque de l'épopée homérique révèleront les caractéristiques du courage dues à l'origine première de la notion. L'étude de l'apport des philosophes les plus influents de l'antiquité grecque explicitera ensuite son statut de valeur réfléchie dans la pensée occidentale ultérieure. Le troisième sous-chapitre sera consacré au concept antique de la ‘parrēsia’, le courage de « parler vrai », analysé et repensé par Michel Foucault au XX<sup>e</sup> siècle. La partie suivante étudiera comment toute notion de courage dépend d'un cadre normatif pour rendre visibles les pré-suppositions morales de l'acte courageux. Enfin, la notion de courage civil qui est à la base du discours sur la forme du courage propre à l'État civil moderne, sera abordée. D'abord on retracera la discussion lancée par des intellectuels aux années 30 du XIX<sup>e</sup> siècle en

3 J. REY-DEBOVE ; A. REY (éd.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Édition millésime 2008, Paris 2007, 564.

4 P. IMBS (éd.), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789-1960)*, Paris 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/> (dernière consultation le 14.1.2012).

France. À l'époque, plusieurs auteurs ont tenté d'adapter l'ancien concept du courage belliqueux aux nouvelles réalités sociales et au mode de gouvernement démocratique, ce qui les a amenés à réfléchir aussi aux implications pédagogiques – d'intérêt particulier dans le contexte de ce mémoire. Puis, on retrouvera le courage civil en tant que notion situationnelle au début des années 2000 sous le nom de *Zivilcourage* dans les pays germanophones, comme objet d'étude de la psychologie sociale. L'approche du phénomène au sein d'un réseau complexe de facteurs de nature variée de cette discipline fournira la structure englobante pour la synthèse subséquente.

Finalement, un essai d'appréhender la complexité du concept à l'aide d'un nombre limité de traits définitoires, ayant pour but de délimiter une conception propice à l'analyse des textes du XX<sup>e</sup> siècle, se nourrira de l'image polyvalente du courage gagnée progressivement.

## 2.1 Les origines du courage : la vertu du guerrier mythique

En se référant à l'entrée ‘courage’ du *TLFi*, on constate qu'après avoir indiqué son ancienne signification en tant que synonyme de « (noble disposition de) cœur », les auteurs proposent une nuance sémantique binaire. Ils différencient le courage que l'homme montre dans les situations matérielles de celui dont il témoigne dans des situations morales. Il est intéressant de s'arrêter sur cette distinction puisqu'elle permet de retrouver une opposition de plus en plus estompée au cours de l'histoire de la notion. Dans cette sous-section, il s'agira d'explorer l'aspect concret du courage dans les situations matérielles et ses origines.

Le courage, dans son acceptation matérielle, est défini comme une « qualité physique qui se manifeste instinctivement chez certains individus devant un danger matériel et qui leur permet de lutter contre ».<sup>5</sup> Bien que cette définition soit assez large pour englober une multiplicité de manifestations de courage dans le monde contemporain, elle est en même temps assez précise pour ouvrir le champ à un questionnement concernant l'origine sémantique du terme.

Tout d'abord, le caractère physique du courage, dans des situations de lutte contre une menace, est intimement lié aux débuts de la pensée occidentale dans l'Antiquité grecque.

---

5 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, entrée *courage*.

Suivant la conception élaborée par Georges Dumézil<sup>6</sup> le courage s'inscrit comme vertu du guerrier dans un univers où la société est organisée par une tripartition des tâches sociales. L'auteur repère chez diverses sources antiques des parallélismes récurrents dans l'organisation sociale et en déduit la structuration des sociétés indo-européennes par trois fonctions fondamentales. Son analyse l'amène à définir ainsi la fonction souveraine ou spirituelle, la fonction guerrière et la fonction nourricière ou productrice. D'après son analyse, le courage joue un rôle important dans les rôles sociaux attribués à ceux qui exercent la fonction guerrière. Le courage correspond à l'idéal martial du combattant, un homme d'action censé briller dans la bataille. La lutte armée est le privilège et la condition de la caste des guerriers, dont la fonction engendre et requiert simultanément la prédisposition de se lancer intrépidement dans le combat. Dans une société où la guerre est étroitement apparentée à la morale, où l'enjeu moral équivaut au triomphe dans le combat, le courage correspond à l'énergie qui est la condition de la lutte.<sup>7</sup> Dans ce sens premier, le courageux est celui qui agit avec force, qui réussit dans ses exploits et dont l'action est exemplaire pour l'engagement sans réserve. Ainsi l'exercice du courage met-il en jeu toute la puissance corporelle du guerrier.

Cette conception du courage nourrit avant tout les grandes épopées de l'époque archaïque de l'Antiquité grecque car l'exemplarité est moins du côté des personnes réelles que du côté de la fiction. Celle-ci illustre l'acte courageux idéalisé dans des récits poétiques. Vertu emblématique des chefs de guerre, le courage est une condition indispensable de l'exploit héroïque peint dans les épopées d'Homère. Exercice de la force pure et simple, il permet à l'individu de se distinguer dans l'arène qu'offre la guerre, c'est-à-dire de sortir de la masse anonyme et de devenir le héros d'un mythe.<sup>8</sup> Agir courageusement, consiste à faire un geste visible dont le récit, particulièrement dans l'*Iliade*, révèle exclusivement l'aspect extérieur.<sup>9</sup> Le courage des braves ne se réalise que par sa manifestation visible et non pas par des considérations psychologiques.

Dans les récits épiques, l'excellence du guerrier n'a rien à voir avec ses motivations ou sa détermination face à la peur. Le guerrier se distingue en agissant et réalise sans en avoir conscience, les desseins d'un pouvoir d'un autre ordre. Il devient ainsi « le vecteur

<sup>6</sup> Cf. G. DUMÉZIL, *L'idéologie tripartie des Indo-Européens*, Bruxelles 1958, 16-19.

<sup>7</sup> Cf. T. BERNS ; L. BLÉSIN ; G. JEANMART : *Du courage. Une histoire philosophique*, Paris 2010, 23.

<sup>8</sup> Cf. *ibid.*, 31.

<sup>9</sup> Cf. *ibid.*, 35.

de visibilité des intentions et décisions divines ».<sup>10</sup> Le courage du héros est inspiré par l'intervention divine et son effort n'est pas prémedité, mais est un acte singulier dans un univers régi par le destin.

Parfois, l'engagement excessif du héros épique n'est plus très loin d'une passion incontrôlée ou de l'instinct – ce qui permet de faire le lien avec le deuxième élément constitutif de la définition citée initialement, à savoir « une qualité physique qui se manifeste instinctivement ». Pour autant, cela n'enlève rien au fait que les grandes épopées et leurs héros servent de modèle aux jeunes hommes de la caste guerrière de l'époque. Le caractère éducatif des épopées suggère que le courage était considéré comme une vertu dont la transmission à la jeunesse était jugée souhaitable.<sup>11</sup> L'approche de Homère met en application la pédagogie de l'imitation et esquisse des modèles hors d'atteinte qui portent la marque d'une qualité pure poussée à l'extrême. Bien que le concept de l'apprentissage classique se serve exclusivement de la mimesis, il est intéressant de retenir ce premier type d'approche pour le travail pédagogique avec les textes modernes. Il rappelle en effet que chaque texte offre d'abord des modèles d'action, c'est-à-dire la matière première de l'observation, des discussions et des interprétations. L'impact immédiat d'un bon récit en tant que point d'orientation n'est pas à sous-estimer et constitue le premier niveau de l'expérience de lecture utile au développement de la vertu chez l'apprenant.

Puisque la conception même de la notion restreint son application au seul guerrier, le courage des mythes grecs est une vertu réservée au sexe masculin. Cet ancrage dans le domaine masculin est confirmé par l'étymologie du vocabulaire relatif au courage. En grec classique, le terme ‘andreia’, la vertu, se rattache au mot ‘anér’ qui signifie le mâle.<sup>12</sup> Au cours du temps, cette désignation regroupe plusieurs nuances du sémantisme de l'homme valeureux et ne se restreint pas à la seule notion de courage physique. Elle s'étend à la vertu au sens de qualité méritoire des actions d'un être humain. Cependant, on peut constater que la dernière signification provient de la généralisation de l'application du courage viril décrit ci-dessus à des situations hors du contexte guerrier. En latin, le terme ‘vertu’ joue par la suite un rôle comparable. Dérivé de ‘vir’, ‘virtus’ renvoie en premier lieu à la virilité<sup>13</sup> et désigne la « bravoure, [le] courage [et la] vaillance » aussi bien que la « qualité distincte de

---

10 Ibid., 41.

11 Cf. BERNS [et al.] 2010, 42s.

12 Cf. ibid., 31.

13 Cf. M. LACROIX, *Le courage réinventé*, Paris 2003, 77s.

l'homme, [son] mérite, [sa] valeur ».<sup>14</sup> Le courage est donc pensé, dès le début, comme la qualité emblématique du sexe masculin et l'arrière-goût belliqueux ne se détachera jamais entièrement de la notion.

## 2.2 L'introduction de la rationalité et la moralisation du courage

À la notion du courage homérique, il manque toute connotation réflexive à proprement parler. Elle ne renvoie en rien à ce qui se passe à l'intérieur de la conscience de l'homme courageux. Cependant, les deux dictionnaires donnent tout d'abord les définitions extensives « fermeté de cœur, force d'âme qui se manifestent dans des situations difficiles obligeant à une décision, un choix, ou devant le danger »<sup>15</sup> et « fermeté devant le danger, la souffrance physique ou morale ».<sup>16</sup> Étant donné qu'ils insistent tous les deux sur la qualité de détermination au moment d'une décision difficile, ces formulations mènent directement à la question du rôle de l'intellect dans ce processus.

À partir du V<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, la philosophie grecque réoriente le débat à propos du courage en lui associant le savoir. Ceci relève de la nouvelle nécessité de distinguer la bonne action de celle servant une cause douteuse au sein des sociétés civiles des cités. L'homme pensant se trouve face à des problèmes moraux où l'élan du héros est insuffisant.<sup>17</sup> De ce fait, l'objet du discours passe d'une glorification de l'exemple parfait de la vertu à une réflexion logique qui tend vers l'idéal de justice. Les philosophes d'Athènes, et surtout Platon, mettent au centre de l'activité humaine la pensée et la raison. Ce changement de paradigme réoriente aussi le regard porté sur le courage : la vie intérieure de celui qui fait preuve de force d'âme constitue désormais le centre d'intérêt.

Platon consacre la plus grande partie de son dialogue *Lachès* à la discussion de l'essence du courage. Le dialogue illustre le caractère polyvalent du terme et propose deux modifications importantes du sens canonique vulgarisé par les épopeées d'Homère. Le philosophe se sert du personnage de Socrate qui réfute toutes les tentatives de définition de ses interlocuteurs et montre d'abord que la notion s'étend au-delà de la guerre :

---

14 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, étymologie dans l'entrée *vertu*.

15 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, entrée *courage*.

16 Rey-Debove ; Rey 2007, 564.

17 Cf. BERNS [et al.] 2010, 51.

### SOCRATE

[...] je voulais savoir ce que c'était que le courage, non seulement pour l'infanterie, mais aussi pour la cavalerie et pour toutes les manières de faire la guerre, et je n'entendais pas parler uniquement du courage sur le champ de bataille, mais aussi dans les dangers de la mer, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la conduite politique; et plus encore dans la lutte contre le chagrin et la crainte, surtout dans celle contre le désir et le plaisir, soit que le courage se montre par la résistance ou par la fuite. [...] le courage s'étend sur toutes ces choses.<sup>18</sup>

L'extension à tous les domaines de la vie élargit en même temps le spectre sémantique du terme, crée des recoulements avec des notions proches comme l'endurance ou la prudence et mène à la confusion avec l'hyperonyme 'vertu' si les paraphrases ne sont pas soigneusement choisies.<sup>19</sup> Outre l'élargissement de la portée sémantique du terme, le texte de Platon applique la méthode du raisonnement logique à la notion pour en faire « une valeur culturelle réfléchie ».<sup>20</sup> Le style discursif se détourne du chant d'un idéal pour aller vers l'interrogation détaillée des facettes du concept.

Pour éviter que la témérité insensée, c'est-à-dire l'audace irréfléchie propre aux bêtes et aux hommes ignorants, ne se confonde avec le courage, Platon lui associe la lucidité.<sup>21</sup> En introduisant la connaissance qui est, pour lui, le fruit d'une pesée d'arguments rationnelle, il dote l'action courageuse d'une nouvelle dimension morale. La comparaison raisonnée des alternatives sous-entend que le courage dépend d'un jugement qui se fonde sur la justice, représentant la vertu suprême dans sa hiérarchie de valeurs.<sup>22</sup> Par conséquent l'aspiration vers le bien, déterminé par un raisonnement, conditionne, dès lors, l'acte courageux. Le savoir assure le bien-fondé des valeurs morales qui établissent les fins et les limites du courage. L'instance qui décide du bien et du mal est de cette façon personnalisée, intériorisée et se délie de l'attachement étroit à une norme établie par la tradition. Au-delà, la conscience de la légitimité d'un acte devient une condition nécessaire pour que l'acte en tant que tel soit jugé courageux dans un processus d'autoévaluation. Cette conscience

18 PLATON, *Lachès*, 191c-e, in : *Oeuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, tome cinquième*, Paris 1823, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/laches.htm#191c> (dernière consultation le 14.1.2012).

19 Cf. PLATON, *Lachès*, 198c-199e, <http://remacle.org/~laches.htm#198c>.

20 BERNIS [et al.] 2010, 56.

21 Cf. PLATON, *Lachès*, 197a-c, <http://remacle.org/~laches.htm#197a>.

22 Cf. BERNIS [et al.] 2010, 53.

présuppose que chaque être humain estime prudemment la valeur morale des possibilités existantes avant d'agir. De plus, la conscience de la légitimité d'un acte nécessite une morale dont l'essence est la cohérence du rapport à soi. C'est-à-dire qu'il faut agir en accord avec sa conscience. L'examen de soi, un processus mental dès lors inévitable, exige que l'intuition personnelle coïncide avec l'action.<sup>23</sup> L'accord du principe raisonné avec l'action devient le fondement d'une nouvelle morale et guide l'individu dans ses choix. Une fois les bonnes raisons trouvées, l'action suit la connaissance chez Platon sans hiatus.<sup>24</sup>

Aristote, de son côté, traite le courage dans le cadre restreint de son champ d'application premier : la guerre, où il faut affronter le plus grand danger dans l'occasion la plus noble.<sup>25</sup> Il réserve le terme, dans son sens strict, à la désignation du courage militaire face à la mort tout en le soumettant à une logique plus générale. C'est le principe de médiété, qui s'applique également à lui : le courage est le juste milieu entre deux extrêmes. Il se situe entre les deux pôles de l'audace et de la lâcheté. Il n'y a pas d'équilibre idéal et unique qui s'appliquerait à toutes les situations et tous les caractères.<sup>26</sup> Une conduite courageuse requiert, selon Aristote, que l'on se dirige d'abord vers le moindre mal, c'est-à-dire la témérité. Mais elle comprend également le fait de se corriger aussitôt qu'on remarque l'excéssivité de cet effort « car ce n'est qu'en nous écartant loin des fautes que nous commettons, que nous parviendrons à la position moyenne ».<sup>27</sup> Pour résoudre le problème de savoir de quel côté il faudrait pencher, il insiste comme Platon sur l'importance de la raison. Celle-ci est à la base du choix délibéré aidant à repérer les moyens appropriés pour atteindre le bien.<sup>28</sup> De ce fait, le comportement courageux est pour lui une vertu morale qui dépend d'une délibération préliminaire. Il précise que l'on acquiert le courage en le pratiquant et qu'il s'accroît par habitude.<sup>29</sup>

Aristote avance l'idée que l'équilibre convenable dépend du problème respectif et de l'individu qui y est confronté. Concrètement pour le courage, la moyenne qui correspond à l'ampleur du danger rencontré se mesure par la gravité de chaque situation particulière. Aristote propose donc de voir le courage comme une vertu de circonstance et opte pour

23 Cf. ibid., 62-64.

24 Cf. ibid., 69.

25 Cf. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, III, 9, 1115a, [http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique\\_%C3%A0\\_Nicomaque/Livre\\_III#Chapitre\\_9](http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique_%C3%A0_Nicomaque/Livre_III#Chapitre_9) (dernière consultation 14.1.2012).

26 Cf. BURNS [et al.] 2010, 139.

27 ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, II, 9, 1109b, [http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre\\_II#Chapitre\\_9](http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre_II#Chapitre_9).

28 Cf. ibid., III, 4, 1112a, [http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre\\_III#Chapitre\\_4](http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre_III#Chapitre_4).

29 Cf. ibid., II, 1, 1103a-b, [http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre\\_II#Chapitre\\_1](http://fr.wikisource.org/wiki/~Livre_II#Chapitre_1).

une approche particulière appropriée à la situation et non pas systématique d'« une vertu qui se laisse malaisément ramener à une essence ».<sup>30</sup> Son éthique reste descriptive en ce qui concerne le rôle du courage et ne parvient pas à passer au-delà de la description des exemples concrets d'une conduite appropriée. De la sorte, il anticipe partiellement l'accentuation de la situation devenue prédominante dans les théories les plus récentes. Enfin, il précise que, dans la vie pratique, il s'agit de saisir promptement l'occasion propice pour agir de la manière la plus appropriée aux circonstances. Le choix du moment opportun et le degré de convenance caractérisent le geste courageux dont l'objectif se reflète dans sa réalisation car « [le] courage est une noble chose ; par suite sa fin aussi est noble, puisqu'une chose se définit toujours par sa fin ; et par conséquent c'est en vue d'une fin noble que l'homme courageux fait face aux dangers ».<sup>31</sup> De cette façon, le courage représente, chez Aristote comme chez Platon, une vertu morale grâce à son orientation téléologique et rationnelle : la délibération raisonnée sur les fins précède la décision.

## 2.3 Le courage de la vérité : charnière entre l'éthique personnelle et l'action politique en démocratie

Les remarques sur l'éthique de Platon sont à compléter au sens où il faut y ajouter une idée qui remonte en fait à Socrate. Il s'agit du rapport de l'expression courageuse de la vérité en accord avec soi-même au domaine politique.<sup>32</sup> L'attention publique a récemment été attirée par une forme médiatique de cette variante de l'expression courageuse à propos des événements de la fin de l'année 2010 touchant la diplomatie au niveau mondial.<sup>33</sup>

Le courage de dire la vérité, en relation avec l'activité de philosopher chez Platon, a été réexaminé en détail par Michel Foucault pour son cours au collège de France en 1984.

30 BERNS [et al.] 2010, 154.

31 ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, III, 10, 1115b, [http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique\\_%C3%A0\\_Nicomache/Livre\\_III#Chapitre\\_10](http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique_%C3%A0_Nicomache/Livre_III#Chapitre_10).

32 L'adjectif 'politique' est ici employé au sens large d'une participation active dans les discussions des affaires qui concernent la communauté entière.

33 Concrètement, il s'agit des activités du portail Web *WikiLeaks* ayant publié un nombre de documents sensibles sans précédent. Comme l'organisation ne pouvait pas garantir l'anonymat complet des lanceurs d'alerte, l'idée de créer sur Internet une instance médiatrice entre l'opinion publique et les personnes qui ont accès à des informations « explosives », a essayé un échec. Mais une fois née, l'idée a rapidement trouvé des adeptes qui tentent de perfectionner la démarche. L'écho médiatique considérable témoigne également de l'envergure de l'affaire.

Les dictionnaires s'y réfèrent quand ils paraphrasent cet aspect du courage comme « fermeté de l'esprit qui permet de soutenir des idées hardis »<sup>34</sup> ou énumèrent des collocations comme « avoir le courage de ses opinions ».<sup>35</sup> Ici, cette facette de la notion servira à introduire le rapport de la dimension politique du courage à son aspect psychologique.

Au début de l'histoire du courage de la vérité, il y a la notion antique de *parrēsia* qui est d'abord un des principes de base de la démocratie dans les cités grecques. Le terme désigne en premier lieu le droit et l'obligation du citoyen de s'exprimer publiquement sur l'agora dans le but de préserver son bien et celui des autres membres de la cité, au risque même que la critique sera désapprouvée par la communauté.<sup>36</sup> Étant conçu comme qualité du discours, le courage de la vérité garantit que les principes constitutifs du groupe sont respectés et que la contravention aux règles de la communauté n'échappe pas à l'accusation. Paradoxalement, il faut un individu aux intentions réformatrices qui dénonce les abus pour assurer la conservation des valeurs établies. Celui qui montre de la force d'àme et s'exprime ouvertement, est exposé au jugement de ses concitoyens. La manifestation du courage discursif se fait donc nécessairement en public et engendre une tension entre la vérité perçue par un individu clairvoyant et la sphère politique parce qu'il déclenche une réévaluation des attitudes par rapport à une affaire qui concerne toute la cité.

Ultérieurement, Socrate, dont le destin et les opinions sont le thème principal du *Procès de Socrate* – la première tétralogie de Platon dédiée à son maître –, conçoit une idée plus étroite du courage de la vérité en lui attribuant le mode de l'entretien instructif. Exemplifiée par l'attitude employable du protagoniste devant ses juges, la *parrēsia* y est esquissée comme une attitude discursive propre au philosophe : Socrate ne recule pas devant la mort et soutient ses opinions jusqu'au bout face aux Athéniens qui l'ont condamné à la ciguë pour le crime de corruption de la jeunesse. L'énonciation de vérités risquées, c'est-à-dire de propos qui pourraient mettre en danger l'intégrité du locuteur au sein de sa communauté, presuppose la compréhension platonicienne de la connaissance comme fruit d'un raisonnement et sert avant tout à l'éducation de l'interlocuteur. Le courage est dans ce contexte le lien particulier à la vérité de celui qui s'exprime franchement sans choisir des mots flatteurs.<sup>37</sup> Il est la condition requise pour que la parole prenne une dimension active au sens où elle devient action. Pour emprunter une métaphore à la chimie, on pourrait

34 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, entrée *courage*.

35 REY-DEBOVE ; REY 2007, 564.

36 Cf. BERNS [et al.] 2010, 73.

37 Ibid., 71.

avancer l'idée que le courage est le catalyseur nécessaire pour que la réaction qui mène à l'adéquation entre ‘dire’ et ‘agir’ se produise. Sa contrepartie indispensable est l'écoute. L'homme qui supporte la vexation face à la vérité désagréable montre de la grandeur d'âme. Celle-ci est le fondement du courage de la vérité parce qu'elle scelle le pacte entre les interlocuteurs.<sup>38</sup> La vérité difficile à entendre doit être acceptée par le vis-à-vis qui a paradoxalement besoin de l'esprit même que la parrēsia souhaite promouvoir afin que l'interaction réussisse.<sup>39</sup> Pour cette raison, l'entretien se réalise de préférence dans le contexte de la relation privée du maître au disciple. Il mène, dans un procédé discursif qu'on pourrait appeler avec Foucault « la constitution du sujet moral »<sup>40</sup>, à l'ouverture d'esprit et au réexamen continual des attitudes des interlocuteurs. L'expression personnelle ne dépend plus des paroles réconfortantes des autres et s'éloigne de l'engagement politique jugé trop périlleux dans la démocratie.<sup>41</sup> Alors que la conception pédagogique de Socrate revendique un rapport authentique de l'individu à soi-même, Platon renoue le lien de la notion à la sphère publique en discutant la valeur de la parrēsia dans la tyrannie. Il observe que dans le but pratique de persuader l'homme au pouvoir, il faut tenter d'influencer son naturel pour infléchir son gouvernement selon le modèle proposé par Socrate. La place du parrēsiaste est auprès du souverain pour que son enseignement ait un impact politique.<sup>42</sup> C'est donc finalement dans le cadre d'un discours pédagogique élitiste dans un espace clos où le courage de la vérité se niche chez les deux philosophes de l'Antiquité grecque.

Outre ses commentaires perspicaces des textes anciens, Michel Foucault pousse l'analyse de la parrēsia plus loin que les deux philosophes antiques, notamment en ce qui concerne sa signification dans le contexte du modèle démocratique. Il ne se contente ni de la restriction à la sphère privée, ni de la pertinence unique pour un groupe de privilégiés qui gouvernent, mais étend la portée du terme. En opposant la véridiction aux techniques de persuasion, il souligne également la fragilité du rapport entre les interlocuteurs dans la structure dialogique due à sa nature. À la différence de ses prédécesseurs, il ne renonce pas au maintien du lien entre l'enjeu politique et l'éthique personnelle :

38 Cf. M. FOUCAULT, *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France (1983-1984)*, Paris 2009, 14.

39 Cf. BERNS [et al.] 2010, 76s.

40 FOUCAULT 2009, 10.

41 Cf. PLATON, *Apologie de Socrate*, 32a, in : *Oeuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, tome premier*, Paris 1822, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/apologie.htm#32a> (dernière consultation le 14.1.2012).

42 BERNS [et al.] 2010, 79.

La rhétorique n'implique pas de lien entre celui qui parle et ce qui est, mais vise à instaurer un lien contraignant, un lien de pouvoir entre ce qui est dit et celui auquel on s'adresse ; la *parrésia*, au contraire, ouvre, par l'effet même de la vérité, par l'effet de blessures de la vérité, la possibilité d'une rupture de lien entre celui qui parle et celui auquel il s'est adressé. Disons, très schématiquement, que le rhéteur est, ou en tout cas peut parfaitement être, un menteur efficace qui constraint les autres. Le *parrésiaste*, au contraire, sera le diseur courageux d'une vérité où il risque lui-même et sa relation avec l'autre.<sup>43</sup>

Les deux attitudes discursives présentées se discernent fondamentalement par leurs fins. D'un côté, il y a l'intéressé qui cherche à éblouir son public, et de l'autre celui qui est prêt à se compromettre pour exprimer sa conviction. Pour le dernier, le lien entre l'action politique et l'éthique personnelle est immédiat parce que le souci de soi et des autres l'oblige à agir en s'exprimant, alors que le premier manipule son discours en fonction de l'effet souhaité. De cette façon le fait de parler véritablement témoigne du sens de la morale intrinsèque qui seul indique les fins au parrésiaste. La morale, à un moment balayée des affaires politiques au nom de la sécularisation, y fait de nouveau intrusion grâce à cette attitude intransigeante qu'est le courage de la vérité. Par son analyse, Foucault offre une description de « la continuité du courage politique et du courage moral, ou encore du souci des autres au *souci de soi*, de la cité à l'âme, du monde extérieur au monde intérieur »<sup>44</sup> qui reste encore valable de nos jours.

Les vérités sans ménagements comportent toujours le risque de défaire le lien social et malgré les différences entre la démocratie ancienne et les démocraties représentatives de nos jours, le défaut de parrésiastes est aussi problématique pour le système parlementaire qui manque d'instances de contrôle véritablement indépendantes et efficaces. Bien que, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, le fait de prononcer une opinion divergente devant une assemblée n'implique que rarement une menace à la vie de celui qui l'articule, le conseil de Socrate d'éviter l'exposition de soi semble avoir gardé sa force de persuasion en matière de politique. Dans les démocraties modernes, le risque correspond plutôt à la perte du statut social en tant que membre d'un groupe. La structure hiérarchique des institutions, ne supportant

---

43 FOUCAULT 2009, 15.

44 C. FLEURY, *La fin du courage*, Paris 2010, 140.

guère l'intervention engagée, y est sûrement pour quelque chose car l'éternelle course aux majorités s'accorde mal à « une manière de parler dans laquelle, premièrement, rien n'est dissimulé ; dans laquelle, deuxièmement, ni le faux ni l'opinion ni l'apparence ne viennent se mêler au vrai ; [...] un discours droit, un discours qui est conforme aux règles et à la loi ; [...] un discours qui reste le même, ne se corrompt ni ne s'altère [...]. ».<sup>45</sup> Cependant le surgissement de nouvelles formes d'expression publique, telles que les possibilités de publier et de communiquer sur Internet, est favorable au courage de la vérité, le risque pour la personne individuelle se réduisant avec le degré d'anonymat.<sup>46</sup> L'énonciation d'une vérité risquée dans ce nouvel espace public redouble la force politique de l'acte parce que le nombre de personnes qui ont accès à sa déclaration d'une vérité qui dérange est virtuellement illimité. Ainsi une renaissance du courage de la vérité comme pilier de la démocratie représentative pourrait-elle prendre de l'élan grâce aux médias modernes qui mettent à la disposition de chacun l'accès facile à l'information. Elle pourrait contribuer à la réanimation des structures démocratiques en consolidant un « régime institutionnalisant entre les individus non pas des liens de pouvoir qui contraignent sans réciproque, mais cette exigence éthique, *parrèsiaistique* ».<sup>47</sup>

En outre, le modèle pédagogique d'éducation basé sur la franchise de la parole peut être doté de trois niveaux de signification dans le contexte éducatif contemporain. Le dire vrai au privé permet au courage de devenir une habitude dans le style discursif avec des risques minimes selon la proposition de Socrate. L'entourage social, exempt de structures autoritaires strictes, est aujourd'hui plus propice à l'apprentissage de cette qualité que jamais. En ce qui concerne l'intervention verbale en public, le courage de la vérité joue un rôle décisif dans les situations critiques parce qu'il peut avoir un impact direct sur la décision de « l'agresseur » et sur les témoins de l'agression. Quand le parrèsiate se décide à contester un comportement qu'il juge déplacé ou mauvais, il donne à « l'agresseur » la possibilité de le réviser et aux autres d'imiter son acte. Formulé plus généralement, cela revient à un acte où

[I]le lien social s'arrête [...] et recommence avec le courage. S'arrête dans la mesure où il faut faire rupture avec la société, risquer sa solitude de

45 FOUCAULT 2009, 202.

46 L'anonymat reste pourtant seulement partiel, voire illusoire. Voir également la note de bas de page à propos des révélations faites par WikiLeaks à la page 13.

47 FLEURY 2010, 145.

l'acte courageux et l'isolement d'avec les autres. Recommerce dans la mesure où le courageux est celui qui bâtit la cité et la pérennise par ses actions revitalisantes.<sup>48</sup>

Dans ce sens, l'intervention verbale au moment critique est l'un des traits les plus intéressants du courage en raison de son aptitude à reconfigurer entièrement l'équilibre des forces.

Reste qu'une hypothèse importante assumée jusqu'à ce point est à examiner de plus près : pour promouvoir « la vérité », il faut en avoir une idée précise. Or, la nature de la vérité est loin d'être hors de contestation. Ses implications pour l'éthique dépendent du système moral auquel elle se réfère. Chez Platon et Socrate, la vérité est le produit d'un raisonnement. Le rapport particulier à la vérité selon Foucault, qui a pour conséquence un rapport particulier à soi, mène à « la quasi-présence d'un autre en soi. Nous ne sommes pas seuls, mais toujours sous le regard d'un œil intérieur ».<sup>49</sup> On est donc proche de la conscience individuelle comme instance normative, qui reconnaît, intuitivement, le juste et le vrai. Dans le prochain chapitre, d'autres systèmes d'orientation seront discutés. Le but est de savoir s'il est possible de trouver un système approprié qui permet de déduire, sans tomber dans l'arbitraire, un consensus minimal de valeurs essentielles à la définition et à l'exercice du courage. Les différentes approches de quelques philosophes grecs brièvement introduites montrent clairement que le courage perdrait son statut de vertu sans sa référence à des repères normatifs qui lui indiquent des objectifs « justes ». C'est pourquoi il est indispensable d'apporter des éclaircissements sur le système normatif que le courage soutient.

## 2.4 Le courage et son fondement moral

Avant de se lancer dans la discussion de deux systèmes de morale qui pourraient aujourd'hui servir de support au courage du citoyen, il est nécessaire de s'arrêter brièvement sur un changement crucial dans l'histoire de la notion survenu avec l'influence dominante du christianisme sur la pensée européenne au MoyenÂge. Les auteurs chrétiens ont pro-

---

48 Ibid., 53.

49 FLEURY 2010, 152.

fondément marqué la notion de courage : ils y ont notamment apporté le caractère volontaire de lutte intérieurisée qui persiste aujourd’hui encore dans le champ sémantique du mot, ce qui se reflète dans la définition du courage comme « effort fait sur soi-même pour résister à une épreuve »<sup>50</sup> retenue par le *Trésor de la Langue française* et la caractérisation comme « volonté plus ou moins cruelle »<sup>51</sup> du *Petit Robert*. Cette idée d’une morale de l’abstention et de la retenue une fois retracée, j’aborderai ensuite d’autres possibilités d’envisager un système de valeurs fécondes pour l’exercice du courage. Pour conclure sur les bases morales du courage, sera proposé un canon minimal et irréductible de valeurs qui lui sont indispensables quelle que soit l’approche de la détermination des repères moraux.

Avec le christianisme de nouvelles valeurs, dont l’importance était mineure voire inexistantes chez les Grecs, prennent le dessus dans le domaine de l’éthique. L’humilité, l’abandon et le renoncement de soi constituent dorénavant le socle d’une vie morale plus austère. L’individu est perçu comme faible pécheur dont « l’état naturel » est un penchant vers les vices. La vie morale consiste en une lutte psychologique contre les tendances vicieuses. Cet effort requiert de la force, et c’est celle-ci qui est synonyme de courage pour les penseurs chrétiens du Moyen Âge. Loin de l’acte héroïque, le courage s’est transformé en endurance patiente au quotidien, incarné par l’attitude méditative et persévérande du moine solitaire.<sup>52</sup> Tout en gardant l’imagerie martiale, elle s’éloigne de ce fait de l’idée d’excellence, centrale pour le courage masculin de l’Antiquité. Le courage s’associe à la volonté de s’orienter vers un idéal hors d’atteinte et perd son lien direct à l’action concrète et à la vie publique. Être courageux devient une question d’intention, passant du sens d’acte extérieur à celui de résolution mentale. Résister à la tentation et à l’attrait des passions devient l’enjeu du combat moral que l’homme est censé mener en solitude.

La conception de la tradition chrétienne a une influence sur le discours autour de la notion jusqu’à nos jours. Elle se retrouve par exemple dans l’essai sur le courage de Michel Lacroix. Cet auteur reprend l’idée du combat intérieurisé contre les passions et précise qu’il y a besoin de « la réunion de deux éléments : d’une part une lutte psychologique en soi-même, d’autre part un élan vers une fin morale ».<sup>53</sup> Puis, il accentue sa qualité de « moteur de la morale »<sup>54</sup> :

50 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, entrée *courage*.

51 REY-DEBOVE ; REY 2007, 564.

52 Cf. BERNS [et al.] 2010, 104s.

53 LACROIX 2003, 73s.

54 Ibid., 70.

[Le courage] n'est donc pas une vertu comme les autres. [...] il est la condition d'existence des autres vertus. Il leur fournit l'énergie nécessaire pour passer du stade de la simple intention à celui de la réalisation effective. Le courage est véritablement le pilier de la morale.<sup>55</sup>

Finalement, il énumère de façon provisoire des principes de morale qui pourraient être l'enjeu de ce conflit intérieur et servir de valeurs dont le courage vise la promotion : la responsabilité, la justice, la vérité, le respect, la loyauté, la fidélité et la dignité humaine.<sup>56</sup> L'étape de l'intériorisation du courage renvoie donc finalement à la question de l'intention morale et au problème de distinction des valeurs. Le courage pensé sans ce repère téléologique perdrait tout simplement son statut de vertu. Or, le repère finaliste, et par conséquent l'intention d'action, peuvent se fonder sur plusieurs conceptions de la morale qui diffèrent principalement dans leur manière de justifier la genèse et la hiérarchie des concepts moraux. Deux conceptions, qui sont à mon avis particulièrement intéressantes par rapport au rôle du courage d'un point de vue pédagogique, seront brièvement présentées dans les paragraphes suivants.

La première approche d'intérêt est l'individualisme moral de Lawrence Kohlberg. Le psychologue américain élabore, dans les années 70 du XX<sup>e</sup> siècle, un modèle de morale individuelle qui s'appuie principalement sur la valeur de justice et le sens de la justice inhérent à la conscience de tout homme. Sous le paradigme constructiviste, les penseurs de cette école voient l'individualisation comme une opportunité de promouvoir plus de solidarité et d'égalité au sein de la communauté des hommes.<sup>57</sup> Il est clair qu'une telle conception de la morale remet en cause la conception traditionnelle, fondée sur l'assimilation des idéaux collectifs par l'individu et notamment sur le canon de règles imposé par les institutions religieuses. Selon les adhérents de ce courant de pensée, elle serait remplacée par de nouveaux critères intrinsèques que chaque individu devrait (re-)construire lui-même en plusieurs phases.<sup>58</sup> Concrètement, les principes de la morale se construisent dans le contact avec l'environnement psychosocial pour chaque personne à nouveau. Le développement

<sup>55</sup> Ibid., 77.

<sup>56</sup> Cf. ibid., 74.

<sup>57</sup> Cf. T. KRETENAUER, „Solidarität und soziales Engagement: Entwicklungsbedingungen im Jugendalter”, in: H.-W. BIERHOFF ; D. FETCHENHAUER (éd.), *Solidarität. Konflikt, Umwelt und Dritte Welt*, Opladen 2001, 25.

<sup>58</sup> La terminologie utilisée indique déjà que KOHLBERG s'appuie en particulier sur les travaux de J. PIAGET en psychologie du développement. Sa contribution à la théorie de la morale est donc à situer dans la lignée des approches cognitivistes.

moral est un procédé de canalisation de l'énergie que l'idée intuitive de la justice offre pour arriver à des jugements moraux raisonnés. Il s'agit donc principalement d'un processus cognitif de développement psychologique pour parvenir à la connaissance morale.

S'appuyant sur les résultats de plusieurs études empiriques, Kohlberg spécifie trois stades de développement moral subdivisés en cinq étapes : le stade pré-conventionnel avec les deux étapes du respect des règles imposées de l'extérieur et étroitement liées à la crainte de sanctions (1) et de la compréhension et de l'application volontaire des règles de l'interaction humaine pour assouvir les besoins individuels face à des individus concrets (2). Le stade conventionnel intègre le conformisme, c'est-à-dire le respect des rôles sociaux et l'affirmation de l'importance des relations avec les autres (3), ainsi que la perspective systémique que les règles sont indispensables au fonctionnement de la société et qu'ils impliquent des droits et des devoirs individuels (4). Enfin, le stade post-conventionnel est atteint quand l'individu éclairé juge librement à partir d'un point de vue contractualiste, oppose aux conventions sociales la prééminence de certains principes fondamentaux<sup>59</sup>, accepte la pluralité des systèmes de valeurs et prend le bien-être de tous comme mesure de son jugement (5).<sup>60</sup> En outre, Kohlberg postule l'existence d'un sixième niveau : un point de vue universaliste qui s'appuie sur un choix délibéré de respecter des principes universels et sur la conviction personnelle de la validité de ces principes éthiques librement choisis.<sup>61</sup> Ces six seuils correspondent à des changements qualitatifs dans la pensée morale de l'homme. La transition d'un niveau au prochain représente une réorganisation fondamentale des structures de pensée et de comportement tout au long du développement personnel. En ce qui concerne la relation des stades du développement moral aux actes concrets des individus, le chercheur américain observe :

Ob eine bestimmte Person in einer bestimmten Situation den ihr jeweils – mit ihrer moralischen Urteilstufe – zugänglichen moralischen Einsichten nachkommt, hängt von einer Vielzahl von Faktoren ab; immerhin jedoch hat sich die Moralstufe in verschiedenen experimentellen und natürlichen Kontexten als Variable erwiesen, die Handeln gut vorherzusagen erlaubt.<sup>62</sup>

59 Notamment, KOHLBERG cite la vie et la liberté comme valeurs fondamentales.

60 Cf. L. KOHLBERG, *Die Psychologie der Moralentwicklung*, Frankfurt am Main 1995, 123-142.

61 Dans ses études empiriques, KOHLBERG n'a pas trouvé de preuves pour la réalisation de ce niveau chez les personnes interrogées. Dans un article ultérieur (cf. KOHLBERG 1995, 223), il constate qu'il faut encore fournir une base empirique pour son affirmation conceptuelle.

62 KOHLBERG 1995, 126.

Selon Kohlberg, la réalisation du développement moral par étapes dépend de la rencontre avec des perspectives divergentes, de la confrontation à des convictions et à des principes qui se contredisent ainsi que de la discussion des valeurs alternatives pour la société.<sup>63</sup> La morale s'apprendrait donc par un discours ouvert sur les alternatives de comportement – ce qui permet de souligner en passant une analogie frappante entre la position de Kohlberg et les idées foucaldiennes.<sup>64</sup> Même si le principe régnant chez Kohlberg est la justice et non la vérité comme chez Foucault, l'échange discursif est décisif pour les deux conceptions. Puis, le psychologue américain cite un autre facteur relatif à l'environnement social : les occasions d'adopter des rôles différents contribuent également au développement moral.<sup>65</sup>

En ce qui concerne le plan pédagogique, l'approche de Kohlberg se prête particulièrement bien à l'objectif d'apprentissage éthique parce qu'elle permet de comprendre l'ancrage des convictions morales dans la conscience de l'individu et parce qu'elle suggère en même temps une démarche. Dans l'échange des idées et la discussion, les jeunes peuvent rencontrer des points de vue associés à des étapes de développement différentes chez leurs pairs et le partage d'idées peut entraîner des effets catalyseurs. Amener les apprenants à cette discussion des perspectives divergentes pourrait devenir un objectif de l'étude littéraire du courage puisqu'il entraîne forcément la confrontation avec des conceptions morales. Plus particulièrement, le modèle pourrait s'appliquer aussi aux portraits moraux des personnages pour dégager les traces de motivation morale et leur rapport au courage dans les textes.

Les réflexions de Hans Jonas correspondent à une deuxième approche d'éthique qui fait appel au courage. Le philosophe allemand reprend la valeur de la responsabilité à l'égard d'autrui et en fait un principe fondamental de ses réflexions déontologiques. Dans une conception de l'éthique où le courage s'oppose à la peur généralisée de l'extinction de l'espèce humaine, il introduit son « heuristique de la peur ». Face à la force dévastatrice des actions humaines, dont la technologie est selon lui l'avatar le plus évident, cet art de découvrir les « bonnes fins à long terme » à partir de l'intuition inquiétante de la peur permet de donner un sens fort au terme de courage.<sup>66</sup> La force d'âme fait que l'homme ne re-

63 Cf. KRETENAUER, in: BIERHOFF ; FETCHENHAUER 2001, 28.

64 Et d'ailleurs aussi avec les idées de J. HABERMAS et de K.-O. APEL. Leur concept d'une éthique de la communication (Diskursethik) s'inspire de l'échange discursif. L'approche de KOHLBERG a été préférée ici parce qu'elle a l'avantage d'illustrer les phases de développement moral alors que HABERMAS et APEL insistent avant tout sur l'aspect communicationnel du fondement de l'éthique.

65 Cf. KOHLBERG 1995, 165s.

66 Cf. H. JONAS, *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Frankfurt am Main 1993, 64.

cule pas devant son devoir et fait face à ce qui lui fait peur pour trouver des issues. L'auteur voit l'action courageuse dans le fait de devenir actif incluant aussi bien la prise de mesures concrètes que le fait de s'imaginer les conséquences lointaines des actes réels et hypothétiques des hommes. En analysant les responsabilités des parents envers leur progéniture et en faisant le parallèle avec celles de l'homme d'État envers les citoyens, il soutient que la responsabilité est ancrée dans la nature de l'homme. Le souci du bien-être d'autrui sur un plan universel, se rapproche de cette sollicitude innée dans son essence malgré la distance affective plus grande qui les distingue par rapport à l'immédiateté du sentiment.<sup>67</sup> Comme conséquence politique de ses considérations sur la sollicitude, Jonas pose la préservation de la vie authentiquement humaine au cœur de sa théorie et oriente ainsi la responsabilité vers un avenir lointain qui est l'enjeu des décisions d'aujourd'hui. Tenant compte de la fragilité de l'existence, le souci de protéger la terre se joint à la responsabilité envers les générations futures pour en former une éthique dont le pivot est la peur. Par rapport aux origines des valeurs et leur bien-fondé, il s'exprime assez clairement :

Die politisch-praktische Frage ist hier umso größer, als es sich um das entfernte Gute oder Notwendige handelt, von dem sich noch schwerer als vom nahen sagen lässt, wie sein etwaiges Wissen bei Wenigen Einfluß auf das Tun der Vielen gewinnen kann. Aber eben um dieses Einflusses willen, auf den schließlich alles ankommt, muß jenes Wissen [...] vor dem Verdachte der Willkür geschützt sein, das heißt es darf nicht dem Gefühl überlassen bleiben, sondern muß sich aus einem einsichtigen Prinzip theoretisch rechtfertigen.<sup>68</sup>

Pour conclure sur l'éthique de la responsabilité, on peut dire que le courage est chez Jonas métamorphosé en vertu défensive, voire conservatrice, et est au service de la défense d'un certain nombre de valeurs qui doivent être justifiées d'un point de vue théorique. De plus, il y a des indices empiriques, comme le fait que la connaissance des normes morales se développe très tôt chez l'enfant, qui suggèrent que tout être humain accepte des principes de base comme l'égalité ou l'interdiction du meurtre de façon spontanée et « naturelle ».<sup>69</sup>

67 Cf. JONAS 1993, 189-198.

68 Ibid., 61.

69 Cf. G. NUNNER-WINKLER, „Zum Begriff Zivilcourage”, in: K. JONAS (éd.), *Zivilcourage trainieren! Theorie und Praxis*, Göttingen [et al.] 2007, 25s.

Si l'on admettait avec Jonas la « naturalité » de ces impulsions humaines, c'est-à-dire que l'on approuvait son argument intuitionniste, le courage serait la force de caractère de celui qui s'oppose à toute atteinte aux valeurs établies par la volonté de la communauté.

De ce qui a été dit à propos des deux approches morales découle que l'instauration des principes moraux s'appuie sur un ou plusieurs des facteurs suivants : la tradition, le raisonnement rationnel de l'individu, son intuition « naturelle » ou l'échange discursif en groupe. Cependant, la question concernant les valeurs concrètes qui sont à défendre à tout prix est restée jusqu'alors en suspens.<sup>70</sup> L'acquis le plus important à ce sujet me semble la *Déclaration universelle des droits de l'Homme*<sup>71</sup> de l'ONU de 1948. Ce document contenant l'essentiel du savoir éthique de la culture occidentale est apte à servir de fond moral sur lequel l'engagement courageux peut certainement s'appuyer. Comme la déclaration rassemble les principes de base qui garantissent à chaque individu son droit à la vie dans la communauté et sa dignité d'homme – ou tout simplement ses droits humains –, il me semble qu'elle relève d'un « choix naturel ». <sup>72</sup> Elle assure que le courage s'oriente inévitablement vers un bien moral au service du bien-être de chaque homme et par conséquent des intérêts propres à l'individu puisque son destin est inextricablement lié à celui de son groupe social. Même si les dernières propositions d'ajouts à la charte sont contestées dans certains cas, il est clair qu'il devra toujours y avoir des compléments à ce texte de référence fondamental qui, évidemment, ne répond plus aux évolutions récentes.<sup>73</sup> En précisant la notion de courage civil, Gertrud Nunner-Winkler soutient l'idée d'un canon minimal de valeurs et y ajoute deux autres principes :

Der Kern von Ziviltugendhaftigkeit ist die Anerkennung der kontraktualistischen Minimalmoral. Gefordert sind also Gesetzmstreue, die Achtung der unveräußerlichen Menschenrechte aller Personen [...] sowie eine wohl-

<sup>70</sup> Et cela pour de bonnes raisons. Aussi évidente que la réponse paraisse au premier abord en ce qui concerne les principes de base (comme l'intégrité morale et physique de tout homme), aussi épingleuse s'avère-t-elle dans le détail. Que l'on pense par exemple aux débats autour de la liberté de l'accès à l'information sans restrictions.

<sup>71</sup> Cf. Assemblée générale des Nations unies, *Déclaration universelle des droits de l'Homme*, Paris 1948, <http://www.un.org/fr/documents/udhr/index3.shtml> (dernière consultation le 14.1.2012).

<sup>72</sup> La remarque sur le caractère « naturel » sous-entend qu'il s'agit d'un texte qui bénéficie de l'approbation d'une vaste majorité des États nationaux et de leurs citoyens. Très vraisemblablement, le document pourrait aussi trouver l'acquiescement rationnel de toute personne physique dans un discours idéal sans contraintes (selon un critère pour la validité des normes éthiques de HABERMAS, pour l'énoncé exact de ce critère théorique cf. J. HABERMAS, *Moralbewußtsein und kommunikatives Handeln*, Frankfurt am Main 1983, 5s.).

<sup>73</sup> Pour ne citer qu'un exemple évident : les potentiels et problématiques en lien avec l'évolution des technologies de l'information et de la communication, n'y figurent logiquement pas.

verstandene Toleranz. In einem erweiterten Verständnis wären zu diesen liberalen Tugenden, [...] auch gemeinschaftliche Tugenden hinzuzurechnen, die – gemäß dem Demokratie- und Sozialstaatsprinzip – politisches Engagement und die Übernahme von Verantwortung fordern [...]. Zivilcourage bezieht sich eher auf die Verteidigung der liberalen Grundrechte als auf den Einsatz für Gemeinschaftsaufgaben.<sup>74</sup>

Ce résumé complète et englobe la liste provisoire de Michel Lacroix cité ci-dessus ainsi que la base fournie par les droits humains. C'est sur un tel socle minimal de valeurs qu'il faudrait fonder l'exercice du courage. Cependant, il reste toujours le problème inévitable que le contenu sémantique exact des expressions telles que « *wohlverstandene Toleranz* » serait à négocier idéalement dans le discours de tous les êtres humains libérés de toute contrainte et que tout sens qu'on lui donne effectivement n'est qu'une approximation provisoire.

Pour terminer les considérations par rapport à la morale, il faut souligner encore une fois les idées principales de ce chapitre : toutes les approches de la morale cherchent à justifier le bien-fondé d'un nombre de valeurs fondamentales, même si les hiérarchies des valeurs et les explications détaillées de leur (re-)production, c'est-à-dire de leur acquisition par les membres de la communauté, divergent selon les différents modèles. Étant donné que toutes les réflexions éthiques fournissent finalement un réseau de convictions morales pour donner de grandes orientations à l'action, l'assimilation d'un certain nombre de ces principes est la condition préalable de l'acte courageux. Sans cet apprentissage, il serait aveugle. Inversement, supposé que le rapport entre la morale et le courage est une relation d'interdépendance, l'acte courageux est aussi indispensable pour la pérennité des principes moraux. Plus concrètement, cela veut dire que le courage peut être conçu comme une force conservatrice qui consiste en l'engagement en faveur de la préservation et du respect d'un nombre de valeurs primordiales. Comme il est alors indispensable d'avancer une tentative de « définition du noyau moral », j'opterais pour l'identification des « valeurs primordiales » aux droits humains parce qu'ils sont une tentative de subsumer la justice, la responsabilité pour la vie et le respect de la liberté.

---

74 Cf. NUNNER-WINKLER, in: JONAS 2007, 28s.

## 2.5 La démocratisation du courage comme vertu du citoyen et sa pertinence pour l'instruction publique

En appelant le courage une vertu « démocratique » dans le titre de ce mémoire, j'avais à l'esprit surtout une connotation communément associée à l'idéal de la démocratie participative : le fait d'être le droit et le devoir de tout citoyen, pour ainsi dire une vertu égalitaire.<sup>75</sup> Pour savoir comment le courage s'accorde à la démocratie actuelle, il est instructif de voir du côté des débuts de cette forme particulière de gouvernement dans l'époque moderne. Si l'on se demande quand le courage devient un sujet de débat comme vertu de l'homme ordinaire dans des situations de contestation d'une norme morale en France, on parvient à repérer de nombreuses traces tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. La première occurrence du terme dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* date de 1835, alors qu'il n'y a aucune référence à ce concept dans la cinquième édition de 1798.<sup>76</sup> La signification du syntagme nominal ‘courage civil’, inusité en français contemporain, est un sujet qui, dans les années 30 du XIX<sup>e</sup> siècle, est à l'ordre du jour dans les discussions intellectuelles. Le fait que la discussion a lieu dans les cercles les plus conservateurs, pourrait expliquer en partie pourquoi le concept ne s'impose pas généralement et disparaît presque entièrement du discours francophone vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quoiqu'il en soit, on trouve un débat assez vivant à cette époque mouvementée, pleinement immergée dans des mouvements de renouveau. Le courage semble de nouveau d'intérêt, surtout pour les penseurs politiques et ceux qui ont une intention pédagogique. Un concours de la *Société de la morale chrétienne* en 1828 organisé autour de ce sujet ainsi que des concours d'éloquence de l'Académie française consacrés au courage civil en 1834 et en 1836 témoignent de sa popularité éphémère. Plusieurs œuvres publiées dans les années suivantes en conservent les traces. Ici seront rassemblés certains traits qui caractérisent les lignes d'argumentation de plusieurs discours et essais parus pendant cette période pour montrer comment les auteurs de l'époque perçoivent et définissent le rôle du courage civil dans une République et plus particulièrement dans le domaine de l'éducation.

Après le grand bouleversement révolutionnaire, qui avait, en théorie, assuré les droits

<sup>75</sup> Égalitaire, d'abord parce que tout un chacun est censé l'afficher, sans écart dû au milieu ou à l'appartenance à un groupe social. En même temps, l'implication active de l'homme courageux dans la sphère publique l'amène à contribuer à l'instauration d'une société plus égalitaire.

<sup>76</sup> Cf. *Dictionnaire de l'Académie française*. Sixième édition, Paris 61835, [http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject\\_?a.3:687./var/artfla/dicos/ACAD\\_1835/IMAGE/](http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.3:687./var/artfla/dicos/ACAD_1835/IMAGE/) (dernière consultation le 14.1.2012).

du citoyen, et l'entraîne des ambitions impériales napoléoniennes suivi de la phase de la Restauration, l'heure de rappeler les devoirs et les responsabilités du citoyen semble avoir sonné vers 1830. Bien que le concept de citoyenneté ne soit pas une idée nouvelle, sa généralisation à tous les hommes sans distinctions et exceptions quelconques est entièrement novatrice. Dans ce cadre et d'un point de vue moraliste, le courage devient une valeur que l'on revendique d'un chacun. Le terme s'est construit par opposition au courage militaire, entendu comme attitude noble en temps de guerre.<sup>77</sup> Dans son ouvrage *Du courage civil*, portant l'épigraphie révélatrice « Relevés à la dignité de citoyens, il nous faut des vertus civiques », Hyacinthe Corne exprime la nécessité de cette valeur à une époque, où les paradigmes de la vie sociale ont changé, de la façon suivante :

Élevés par des institutions libres à la dignité de citoyens, il nous faut désor-  
mais le courage qui s'exerce au dedans de la cité, qui soutient les carac-  
tères, défend ou revendique les droits de tous, contient l'ardeur des usurpa-  
tions, et fait un rempart à la loi ; il nous faut le courage civil.<sup>78</sup>

D'une manière très générale, il insiste sur le respect et la défense des lois et de l'ordre public par chaque citoyen. La même réflexion se trouve plus explicitement dans un texte de Prosper Faugère qui remporte le concours d'éloquence de l'Académie française en 1836. Dans le cadre d'un entretien fictif à propos du courage entre le chancelier Michel de L'Hôpital et le philosophe Montaigne en 1565, il fait prononcer l'un de ses personnages les mots suivants : « C'est par les effets de ce courage civil partout répandu, dans les rangs des simples miliciens comme dans ceux de l'aristocratie et du sénat, que Rome devient si puis-  
sante. »<sup>79</sup> En analysant les raisons de la grandeur des républiques antiques, il exprime donc la même idée que Corne juge nécessaire pour la France de son temps : le courage civil est une condition sine qua non pour le fonctionnement de l'État républicain. La souveraineté de cet État est garantie par ses citoyens éclairés et il faut l'application généralisée de ce courage à travers toutes les classes sociales pour assurer sa pérennité.

77 Cf. G. MEYER [et al.] (éd.), *Zivilcourage lernen. Analysen – Modelle – Arbeitshilfen*, Tübingen 2004, 22.

78 H. CORNE, *Du courage civil, et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques*, Paris 1828, 4, <http://books.google.fr/books?id=56Y7AAAAYAAJ&pg=PR7&dq=hyacinthe+corne+%22du+courage+civil%22#v=onepage&q&f=false> (dernière consultation 14.1.2012).

79 A. P. FAUGERE, *Du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne*, Paris 1836, 13, <http://catalog.hathitrust.org/Record/008366369> (dernière consultation le 14.1.2012).

Quant à l'ancrage du courage civil dans la conscience des hommes, Faugère se sert de la même clarté d'expression quand il fait dire au chancelier L'Hôpital :

Maintes fois, j'ai regretté cette loi grecque qui notait d'infamie l'indifférence ou la pusillanimité des citoyens spectateurs inactifs des troubles civils. Je voudrais que cette loi fût écrite, non dans les registres du parlement, mais dans l'âme de chacun.<sup>80</sup>

C'est donc une perception du courage comme force d'âme individuelle servant les principes intériorisés de justice.

On retrouve le courage comme fermeté de caractère dans plusieurs autres textes du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans les manuels de morale.<sup>81</sup> Les perceptions sont diverses : de la « raison calme et intelligente qui sait prendre une résolution en connaissance de cause »<sup>82</sup> chez Faugère à la foi catholique dans *Le jeune homme chrétien* de Fernand Jacques Hervé-Bazin :

S'agit-il d'une violation manifeste du droit et de la justice, d'une attaque flagrante aux causes qui sont pour nous des causes sacrées, le chrétien ne se borne plus à parler, il agit ; et c'est alors que le courage civil se manifeste avec éclat sous son plus beau jour.<sup>83</sup>

Quel que soit le fondement, l'effet recherché est toujours le même : l'action contre l'offense à l'ordre civique qui représente cette vertu jeune et encore à établir, selon les penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Le courage accomplit donc ici la fonction conservatrice déjà abordée ci-dessus. Mais ce n'est pas le seul emprunt aux concepts antérieurs de la notion. Dans les essais de cette époque, on retrouve également l'idée du courage comme « résistance prolongée, permanente, [...] une inflexibilité de principes au-dessus de toute lassitude »<sup>84</sup> face aux penchants comme elle a été formulée par les classiques chrétiens. D'autres utilisent

<sup>80</sup> FAUGÈRE 1836, 12.

<sup>81</sup> Cf. L. CARRAU, *Cours de morale pratique*, Paris 1892, 250, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5508350m/f254> (dernière consultation le 14.1.2012).

<sup>82</sup> FAUGÈRE 1836, 15.

<sup>83</sup> F. J. HERVÉ-BAZIN, *Le jeune homme chrétien*, Paris 31892, 126, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5510899c/f132> (dernière consultation le 14.1.2012).

<sup>84</sup> CORNE 1828, 51.

des variations moins élaborées de la notion du courage de la vérité comme par exemple Constant Berrier :

Le courage civil est le courage de dire une vérité, alors surtout que cette vérité doit être utile, éclairer le monde et le conserver ; alors, surtout, qu'il y a péril à l'émettre, à la proclamer, car c'est de ce péril même qu'elle acquiert tout son mérite et que dépend jusqu'au bien qu'elle est destinée à produire.<sup>85</sup>

Les éléments repris sont divers et vont du respect de l'ordre établi à l'audace d'aller à contre-courant. Pourtant, l'appel à la conscience individuelle, garantissant une attitude inspirée d'« une volonté ferme, une résolution soutenue de bien faire »<sup>86</sup>, reste une constante chez tous les auteurs. Au fond, ils cherchent quasiment tous à expliciter une qualité de l'âme et, par conséquent, l'approche pédagogique se concentre sur l'éducation du *for intérieur* du futur citoyen. Le courage fait partie intégrante du domaine de la morale et le but de l'éducation civique est le développement de la probité, de l'intégrité et plus particulièrement de la fermeté de sa volonté qui permet d'agir selon des principes « nobles » dans la filiation de l'idée chrétienne.

Le deuxième aspect qui ressort des réflexions présentées, c'est que l'action courageuse doit faire prévaloir l'intérêt général contre les préoccupations particulières. Berrier le décrit comme un certain « oubli de soi-même au profit des autres »<sup>87</sup>, c'est-à-dire que le désintéressement, voire une attitude altruiste, l'emporte sur l'ambition personnelle. C'est une sorte de dévouement pour l'intérêt de l'État qu'ils conseillent et dont ils voient l'expression dans le courage civil. Corne établit un rapport entre le champ de bataille et l'État civil en comparant la bravoure au courage civil. Selon lui, le courage civil est la vertu à l'intérieur de la cité (élargie à l'État à l'époque moderne), qui permet la lutte « contre l'intérêt propre et en faveur des plus nobles principes de morale et d'utilité publique ».<sup>88</sup> Il va encore plus loin et voit dans ce type de courage qui est « la raison de chaque citoyen,

85 C. BERRIER, *Du courage civil*, Paris 1836, 17, <http://www.narbolibris.com/Doc835> (dernière consultation le 14.1.2012).

86 J. BOUCHER DE PERTHES, *Discours prononcé par le président de la société royale d'émulation d'Abbeville. Du courage, de la bravoure, du courage civil*, Paris 1837, 63, <http://www.narbolibris.com/Doc842> (dernière consultation le 14.1.2012).

87 BERRIER 1836, 18.

88 CORNE 1828, 10.

éveillé sur les intérêts généraux »<sup>89</sup> un équivalent du patriotisme des républiques anciennes dans l'État moderne.<sup>90</sup> Ces extraits montrent assez bien que le dévouement pour la cause commune devient de cette façon une des idées de base de la conception du courage civil du XIX<sup>e</sup> siècle. Faugère souligne que cette qualité est d'autant plus nécessaire si celui qui la montre, remplit une fonction particulière dans l'État et cite à titre d'exemple le juge et le magistrat.<sup>91</sup>

En ce qui concerne l'éducation au courage civil, les auteurs cités proposent quasi unanimement l'instruction de la conscience par le moyen simple mais efficace des beaux exemples de courage à imiter. Ils recommandent de nourrir l'imagination grâce à des faits nobles trouvés dans l'Histoire et illustrent leurs propos souvent à l'aide de petites anecdotes pour relater de tels événements. Ce sont surtout les auteurs qui choisissent une approche historique, comme Louis Chénier, et les manuels de morale pratique (étant plusieurs à citer le même exemple du président de la Convention Boissy d'Anglas face à une foule furieuse<sup>92</sup>) qui insistent dans leurs exposés sur ces exemples glorieux. Chénier cite dans son *Essai historique sur le courage civil*, entre autres, Socrate buvant la ciguë, le premier président du Parlement de Paris, Mathieu Molé, luttant sous le règne de Louis XIII contre le despotisme de Richelieu et Charlotte de Corday assassinant Jean-Paul Marat à l'époque de la Révolution.<sup>93</sup> Faugère, qui traite dans son discours de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, donne l'exemple de la probité du chancelier de L'Hôpital qui aurait inspirée aux deux militaires Louis Thomasseau de Cursay et le chevalier d'Orthez, Henri d'Apremont, qui l'accompagnaient chez Montaigne, de résister ensuite aux ordres de leurs supérieurs respectifs au moment des massacres des Guerres de religion.<sup>94</sup>

L'idée principale de cette forme de pédagogie est claire : selon le modèle de l'instruction ancienne, l'effet de la contemplation du comportement noble entraînera tout naturellement son imitation. L'objectif d'une telle éducation est de former un citoyen éclairé qui choisit de plein gré et selon les maximes que lui impose sa conscience l'acte courageux parce qu'il en porte le germe dans son âme. Cette approche, fortement influencée par les

<sup>89</sup> Ibid., 127.

<sup>90</sup> Cf. ibid., 123-129.

<sup>91</sup> Cf. FAUGÈRE 1836, 16.

<sup>92</sup> Cf. F. VIALA, *L'enseignement moral à l'école primaire : livre de morale pratique et de lecture courante*, Paris 1896, 132, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5516076g/f134> (dernière consultation le 14.1.2012).

<sup>93</sup> Cf. L.-J.-G. CHÉNIER, "Essai historique sur le courage civil", in: T. CHALOPIN (éd.), *Mémoires de l'Académie royale des sciences, arts et belles lettres de Caen (1863)*, 241-246, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54582668/f235> (dernière consultation le 14.1.2012).

<sup>94</sup> Cf. FAUGÈRE 1836, 30s.

idées de l'éducation morale et de la religion catholique, n'est pourtant pas sans intérêt. Même si elle se restreint à la valorisation du courage dans le cadre de l'instruction morale, elle insiste en même temps sur la force du modèle. L'exemplarité du comportement d'un personnage, condensé de l'idée même, est justement un des potentiels de la puissance de persuasion du texte littéraire, comme le suggère aussi l'épigraphie de Victor Hugo placée en tête de mon mémoire.

## 2.6 L'étude de la situation : approche psychologique de la notion de courage au début du XXI<sup>e</sup> siècle

Alors que la notion de courage civil tombe en désuétude aux pays francophones au XX<sup>e</sup> siècle, ce même concept vit en revanche une renaissance remarquable sous le nom de *Zivilcourage* dans les pays germanophones, notamment au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Emprunté au français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (on attribue à Bismarck la première utilisation du terme en allemand en 1847<sup>95</sup>), l'expression ne cesse d'être utilisée tout au long du XX<sup>e</sup> siècle avec des significations variables.<sup>96</sup> Plus récemment, elle est appliquée surtout à une problématique précise dans un contexte restreint – le manque de courage, c'est-à-dire l'attitude passive des témoins face à un acte de violence perpétré dans l'espace public. La discussion autour de la notion s'est réveillée au cours des deux dernières décennies et a fait naître un débat à portée plus large dans les pays germanophones. Kurt Singer, souligne la richesse sémantique du terme en précisant les actes qu'il désigne :

Zivilcourage ist vor allem im Zusammenhang mit Gewalt zum Schlagwort geworden. Das wird ihrem vollen Gehalt nicht gerecht, sondern ist nur ein Aspekt des sozialen Mutes, nämlich: Eingreifen, wenn Minderheiten bedroht, Ausländer von Rechtsradikalen gewalttätig angegriffen, Andersdenkende diffamiert oder verfolgt werden.<sup>97</sup>

[...]

95 Cf. R. v. KEUDELL, *Fürst und Fürstin Bismarck: Erinnerungen aus den Jahren 1846 bis 1872*, Berlin 1901, 8, <http://www.archive.org/details/frstundfrsti00keuduoft> (dernière consultation le 14.1.2012).

96 Cf. par exemple l'usage qu'en fait D. BONHOEFFER, „Widerstand und Ergebung”, in: E. BETHGE [et al.] (éd.) : *Dietrich Bonhoeffer Werke. 18 Bände*, München/Gütersloh 1986-1999, Band 8, 23s.

97 K. SINGER, *Zivilcourage wagen. Wie man lernt sich einzumischen*, München 32003, 113.

Ziviler Mut ist nicht nur auf Not- und Gefahrensituationen bezogen oder auf fremdenfeindliche Gewalt, sondern ein grundlegendes Element demokratischen Handelns und ein Lebensprinzip.<sup>98</sup>

Même si les grands dictionnaires francophones retiennent l'idée moderne « fermeté de cœur/force d'âme qui se manifeste dans des situations difficiles obligeant à une décision, un choix »<sup>99</sup> comme trait définitoire du terme générique, la collocation en tant que telle a disparu du français courant. Certaines publications francophones des dernières années, comme les livres de Cynthia Fleury ou de Michel Lacroix, visent une revalorisation du concept de courage qui le rapproche de la compréhension sociale esquissée par Singer. Cependant, on ne trouve en France ni de terme particulier pour désigner la *Zivilcourage* ni une discussion aussi approfondie qu'en Allemagne.

Dans les approches contemporaines au sein des pays germanophones, le concept de courage est sujet à deux transformations qui ont entièrement changé sa nature : étant donnée la relativisation des valeurs dans l'ère postmoderne, l'approche pragmatique invite à reconstruire le courage dans les situations où il se manifeste. De cette manière, la théorie évite l'idée d'une norme préconçue qui doit simplement être appliquée au cas particulier. Les relations entre les acteurs dans une situation particulière, les propriétés de la situation et les effets de l'action sont dès lors parmi les enjeux principaux à étudier. Ainsi les circonstances et les conditions extérieures de l'intervention courageuse deviennent-elles le point central de bon nombre de recherches. Deuxième modification importante : le hiatus entre les principes de morale déontologique et l'action est comblé par les recherches sur la motivation qui tentent d'expliquer plus globalement ce qui incite l'individu à agir. Dès lors, les chercheurs s'intéressent aussi à comprendre ce qui pousse les hommes à adopter ou rejeter une maxime plutôt qu'une autre dans un contexte particulier.

Suite à ce changement de paradigme, le concept de courage est surtout étudié par la psychologie sociale et la sociologie où il a été associé aux recherches autour des variantes du comportement prosocial dont il serait tout simplement un hyponyme.<sup>100</sup> Néanmoins, de nombreux chercheurs dans les domaines de l'éthique, de la pédagogie de la paix et des sciences politiques s'orientent plutôt vers une théorie du courage au sein de la morale à uti-

---

98 Ibid., 30.

99 IMBS 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/>, entrée courage.

100 Cf. G. MEYER ; A. HERMANN, „... normalerweise hätt' da schon jemand eingreifen müssen“. *Zivilcourage im Alltag von Berufsschülern*, Schwalbach/Ts. 1999, 25-27.

lité publique. Ces auteurs reprennent partiellement les idées des penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont tendance à se concentrer sur les attitudes caractéristiques des personnes disposant de courage civil et à réfléchir aux possibilités comment on pourrait les généraliser.

Les connaissances atteintes par ces différentes approches peuvent être regroupées en quatre catégories : du savoir sur les paramètres généraux de la situation de conflit (2.6.1), sur la disposition d'intervenir de l'homme courageux (2.6.2), sur les effets psychosociaux liés à la présence d'autrui dans la situation conflictuelle (2.6.3) et sur les types d'actions et leur base de motivation commune (2.6.4).

### 2.6.1 Les paramètres généraux de la situation de conflit

La recherche récente pose comme donnée initiale une situation conflictuelle rencontrée par l'individu dans un espace public qui le pousse à l'action. La situation conflictuelle requiert donc au moins trois acteurs indépendants : un agresseur qui perpète l'offense aux principes de base de la vie sociale ; une victime qui peut être physiquement présente ou non ; et un observateur qui est incité à se prononcer ou à intervenir face à ce conflit.

D'abord le terme d'espace public, en opposition à la sphère privée, est à problématiser. Il n'y a pas de consensus en ce qui concerne sa définition : suivant les considérations de Gerd Meyer<sup>101</sup>, il est pertinent de l'étendre aussi aux relations amicales et même familiales si le conflit est visible pour des tiers. Pourtant, comme les deux sphères ont de plus en plus tendance à se confondre, leur délimitation reste une affaire délicate et profondément subjective, dépendant de la perception de la situation par celui qui choisit d'intervenir. Les exemples types pour de telles situations sont les attaques racistes, les atteintes aux droits des minorités, le harcèlement sexuel, la violence contre les enfants et le harcèlement moral.<sup>102</sup>

Une telle situation conflictuelle est toujours caractérisée par la violation d'une norme sociale établie, violation qui offense la sensibilité morale subjective de l'observateur non impliqué dans le conflit.<sup>103</sup> La menace peut être verbale ou physique, et il n'est pas nécessaire que la personne ou le groupe de personnes attaquées verbalement soient présents.<sup>104</sup>

---

101 Cf. ibid., 108-125.

102 Cf. D. FREY [et al.], „Zivilcourage”, in : H.-W. BIERHOFF ; D. FREY (éd.), *Handbuch der Sozialpsychologie*, Göttingen [et al.] 2006, 181.

103 Cf. MEYER ; HERMANN 1999, 5.

104 Cf. FREY [et al.], in : BIERHOFF ; FREY 2006, 181.

Il s'agit souvent de situations qui exigent de l'observateur qu'il quitte sa position passive face à un comportement qui est encore accepté par une partie importante de la population aussi longtemps qu'il ne concerne que des tiers. Le courageux doit rompre avec le consentement tacite de la majorité silencieuse. L'impression subjective que la personne agressée n'est pas en état de se défendre elle-même est un élément indispensable de la situation conflictuelle. Elle est le facteur qui rend l'intervention incontournable si l'observateur veut garder son intégrité morale intacte, et crée ainsi une nécessité d'agir, typique pour ce genre de situations.

### 2.6.2 Le courageux et sa disposition d'intervention

L'individu qui est censé devenir acteur peut également être caractérisé par un nombre de traits relatifs à la situation s'ajoutant à ses convictions morales. D'abord, il doit reconnaître la situation de détresse, l'interpréter comme telle et assumer la responsabilité personnelle pour ce qui se passe.<sup>105</sup> Se trouvant dans un dilemme éthique qui lui impose une décision, le courageux ne peut intervenir qu'à condition de disposer d'un degré de liberté d'action minimal : il doit avoir un pouvoir réel qui lui permet d'intervenir et croire que celui-ci sera suffisant pour influencer la situation de manière décisive. Ainsi est-il indispensable qu'il ne se sente pas complètement impuissant, même s'il y a un déséquilibre de forces et un avantage réel ou seulement imaginé en faveur de l'agresseur.<sup>106</sup> Cette caractérisation par la marge de manœuvre de l'individu permet de définir le courage civil comme un type d'action typique au sein de la démocratie. D'autres formes de comportement courageux comme la résistance contre l'oppression injuste ou la désobéissance civile s'en distinguent par leur appartenance à d'autres contextes politiques : la dictature pour la première et les régimes semi-autoritaires comme par exemple l'Inde coloniale à l'époque de Gandhi pour la deuxième.<sup>107</sup>

L'action du courageux s'inscrit dans l'espace public et elle est pour cette raison politique dans le sens large du terme puisqu'il s'agit de la défense d'un droit reconnu à tout homme.

---

<sup>105</sup> Cf. D. FREY ; M. SCHÄFER ; R. NEUMANN, „Zivilcourage und aktives Handeln bei Gewalt. Wann werden Menschen aktiv?”, in : D. FREY ; M. SCHÄFER (éd.), *Agression und Gewalt unter Kindern und Jugendlichen*, Göttingen [et al.] 1999, 267s.

<sup>106</sup> Cf. ibid., 268.

<sup>107</sup> E. FEIL, „Zivilcourage nach Dietrich Bonhoeffer – eine Aufgabe der Individualethik?”, in : E. FEIL (éd.), *Zivilcourage und demokratische Kultur. 6. Dietrich Bonhoeffer-Vorlesung. Juli 2001 in München*, Münster 2002, 27.

L'intervention requiert du courageux la disposition à s'engager pour autrui sans récompense immédiate dans un conflit qui ne le touche pas directement. Pour cela, il faut qu'il fasse le lien entre le conflit particulier, d'un côté, et l'engagement pour une valeur morale, de l'autre côté – soit de façon affective et spontanée soit de façon rationnelle et abstraite.

En outre, une sorte d'analyse coûts-avantages personnelle du courageux conditionne sa disposition d'intervenir. Aussi bien sur le niveau concret de l'intégrité physique que sur celui des rapports sociaux, le risque et les dangers que le courageux court quand il intervient, déterminent dans une certaine mesure son comportement. Comme toute personne a généralement quelque chose à perdre en tant qu'individu et ne peut guère s'attendre à de la reconnaissance ou à une récompense pour son intervention, le calcul d'utilité subjectif est une autre variable spécifique qui interfère dans le comportement face à une situation conflictuelle.

### 2.6.3 L'impact de la présence du groupe des témoins

Si l'on considère l'observateur dans une situation conflictuelle où il y a, en plus des trois personnes indispensables, un groupe de témoins, la complexité du système d'interactions augmente encore. Parmi les facteurs qui pourraient empêcher l'exercice du courage civil, il y a deux phénomènes majeurs repérés par les chercheurs du XX<sup>e</sup> siècle dont il faut tenir compte.

D'abord il faut prendre en considération ce que la psychologie sociale qualifie d'« effet du témoin ».<sup>108</sup> Il s'agit d'une affirmation qui met en relation la disposition d'intervenir avec le nombre de personnes présentes devant un être humain en détresse. Concrètement, plusieurs équipes de chercheurs ont trouvé que d'autres témoins empêchent l'intervention courageuse de l'individu, c'est-à-dire le fait que la probabilité de rester inactif dans une situation d'urgence augmente avec le nombre des témoins. Cet effet est la manifestation concrète de la tendance psychologique de se déresponsabiliser lorsqu'il y a d'autres personnes qui pourraient prendre l'initiative.<sup>109</sup> Étant donnée la similitude du contexte esquisisé avec les situations d'urgence, il est clair que ce phénomène de diffusion de la

108 L'expression est la traduction française de « Bystander effect ». La terminologie a été introduite par des chercheurs américains. Pour la référence exacte, voir la note de bas de page n° 109.

109 Cf. J. DARLEY ; B. LATANÉ, "Bystander intervention in emergencies: Diffusion of responsibility", in : *Journal of Personality and Social Psychology No 8* (1968), 377-383, [http://www.wadsworth.com/psychology\\_d/templates/student\\_resources/0155060678\\_rathus/ps/ps19.html](http://www.wadsworth.com/psychology_d/templates/student_resources/0155060678_rathus/ps/ps19.html) (dernière consultation le 14.1.2012).

responsabilité contribue aussi à la retenue dans les diverses situations où il faudrait du courage civil.

Le deuxième phénomène d'ordre psychologique est connu sous le nom d'« ignorance pluraliste ». Ce concept décrit une autre facette des interactions psychosociales du groupe des spectateurs d'un incident : l'effet que les témoins s'influencent réciproquement dans leur jugement face à une situation de détresse. Les expériences des psychologues indiquent que chacun des témoins pense qu'il y a un consensus implicite sur la gravité de la situation, alors que cette impression n'est qu'un mirage. L'incident est réinterprété comme un événement mineur parce qu'il est accepté tacitement par tous les autres.<sup>110</sup> L'individu se sentirait dissident au cas où il se prononcerait contre cette unanimous imaginée des spectateurs inactifs. En réalité, il n'y a pas de raison de présumer que les autres soient d'accord avec ce qui se passe parce qu'ils ne disent rien et cela d'autant plus que tout le monde est inhibé par le même mécanisme psychologique. La présence des autres témoins empêche, d'après cet effet, plutôt un comportement selon les convictions personnelles, incite à adopter une attitude conformiste et entrave une intervention spontanée dans le sens du courage civil.

#### 2.6.4 Typologie des comportements courageux et la motivation psychosociale du courageux

En ce qui concerne la façon des gens de s'engager pour les intérêts légitimes d'autrui, Meyer et Hermann ont établi une typologie de trois comportements à partir d'une étude empirique avec des élèves d'un centre de formation professionnelle.

Premièrement, le courageux peut intervenir en faveur d'autrui dans des situations imprévues où une décision immédiate est nécessaire. Deuxièmement, le courage civil peut se montrer quand l'individu se défend contre l'atteinte à ses intérêts personnels qui sont en rapport avec des valeurs générales et les intérêts légitimes de tout homme. Enfin, s'engager pour des valeurs de base, pour le droit ou les intérêts légitimes d'autrui dans des contextes institutionnalisés forme le troisième type d'action empiriquement attesté.<sup>111</sup>

Les trois comportements relèvent d'une attitude prosociale qui s'appuie sur des paramètres de motivation individuelle comme la faculté de compatir avec les autres, l'engagement personnel pour une cause extérieure au profit de la communauté humaine entière ou

<sup>110</sup> D. FREY ; R. NEUMANN ; M. SCHÄFER, „Determinanten von Zivilcourage und Hilfeverhalten”, in : H.-W. BIERHOFF ; D. FETCHENAUER (éd.), *Solidarität. Konflikt, Umwelt und Dritte Welt*. Opladen 2001, 97.

<sup>111</sup> Cf. MEYER ; HERMANN 1999, 6.

le désintérêt qui permet de s'engager pour un tiers sans envisager directement un avantage personnel. Dans un essai éclairant autour de la thématique, Till Bastian considère pour sa part que le comportement altruiste « das versucht, Mitmensch und Mitwelt zu schützen, [...] durch ein Gefühl der Gemeinsamkeit [bedingt ist], das in bewußt wahrgenommene Verantwortung für die Gemeinschaft mündet ».<sup>112</sup> Il défend l'idée que les sentiments d'appartenance et de complicité sont nécessaires pour l'altruisme et, vu la parenté des concepts, l'on peut les compter également parmi les facteurs qui favorisent l'acte courageux.

Tous ces paramètres de motivation sont assez proches d'une morale déontologique intériorisée, valorisant le respect pour tout homme. Le résultat ne diffère guère de l'effet d'une « norme idéale » imposée de l'extérieur, mais on y parvient par un raisonnement inductif à la place de la déduction : partant de la motivation personnelle, on retrouve finalement la conscience individuelle. Elle s'oriente vers des maximes semblables aux principes moraux traditionnels et s'appuie aussi sur un sentiment de communauté. Ainsi retrouve-t-on des convictions morales au fond des considérations sur les facteurs de motivation.

#### 2.6.5 Un contour du réseau des facteurs

Enfin, il faut revenir à l'hypothèse de base de toutes les approches qui s'intéressent plus aux variables propres à la situation conditionnant la décision qu'à ce qui agite l'âme humaine. Ils cherchent à donner une réponse à la question suivante : comment peut-on faciliter le développement et l'exercice du courage civil par la création d'un cadre favorable à son expression ? Le problème qui se pose est donc de savoir comment la société crée des conditions qui favorisent le courage civil et le rendent attractif pour tout le monde. Certains soumettent cette idée même à la logique économique dominante et réfléchissent à l'optimisation du bilan économique personnel du courage civil.<sup>113</sup> Même si cette approche me semble pousser trop loin l'idée de modifier les circonstances extérieures afin d'améliorer la vie sociale, il est intéressant de voir comment le libre arbitre s'efface complètement derrière la logique du système situationnel chez certains auteurs. Cela n'empêche que l'idée

<sup>112</sup> T. BASTIAN, *Zivilcourage. Von der Banalität des Guten*, Hamburg 1996, 77.

<sup>113</sup> Dans une conférence l'économiste et philosophe K. HOMANN parle par exemple de l'idée de réduire les coûts de l'effort selon cette heuristique, cf. K. HOMANN, „Zivilcourage und Institutionen – die ökonomische Perspektive“, in : E. FEIL (éd.), *Zivilcourage und demokratische Kultur. 6. Dietrich Bonhoeffer-Vorlesung. Juli 2001 in München*, Münster 2002, 55-75.

de voir le courage civil comme « élément de la pratique démocratique du quotidien »<sup>114</sup> me paraît plus pertinente pour autant qu'elle insiste à égale mesure sur la portée politique et la responsabilité d'un chacun, tout en tenant compte de l'étude de la situation particulière.

De la prédominance de ce type de questionnement, il résulte une approche pédagogique correspondante : il n'est plus tellement question d'éduquer l'âme, comme ce fut le cas au XIX<sup>e</sup> siècle, mais plutôt d'apprendre à faire face, dans la confrontation fictive, à des situations où le courage civil se montre ou fait défaut. Concrètement, cela implique l'étude des caractéristiques d'une situation, la discussion des possibilités d'action et l'entraînement du comportement à partir de méthodes appropriées comme par exemple le jeu de rôle. Si cette manière d'approcher le sujet est tout à fait valable, il ne faut pas oublier cependant le côté plus intime souligné au XIX<sup>e</sup> siècle : finalement, la volonté individuelle sera toujours le pivot lorsqu'il s'agit de prendre une décision, peu importe dans quel contexte.

Si l'on tente de rassembler enfin les traits essentiels de la notion de courage civil sous le paradigme exposé dans ce chapitre, tout essai semble réducteur parce qu'il est quasiment impossible de prendre en compte toute la complexité du réseau des interdépendances. Le choix de rallier un grand nombre des traits empiriquement attestés au contenu sémantique historiquement accumulé du courage me semble pertinent pour éviter une vision simpliste – en n'oubliant ni les facteurs systémiques ni l'aspect personnel de la décision. Un modèle de l'intervention courageuse pourrait alors être esquisssé de la façon suivante : au centre du schéma se trouve une personne dont l'action et l'intention d'action forment le nœud de l'intérêt ou, autrement dit, le paramètre cible. Autour de ce nœud, il y a les divers facteurs conditionnant la personne qui doit faire le choix d'agir ou de s'abstenir.

Ils concernent trois champs principaux : les conditions situationnelles, l'influence du groupe des témoins et la psychologie de l'individu. Un quatrième champ, lié plus aux influences extérieures qu'à la situation d'urgence, est celui des expériences biographiques de la personne qui observe le conflit.

---

114 Cf. G. MEYER [et al.] (éd.), *Zivilcourage lernen. Analysen – Modelle – Arbeitshilfen*, Tübingen 2004, 15.

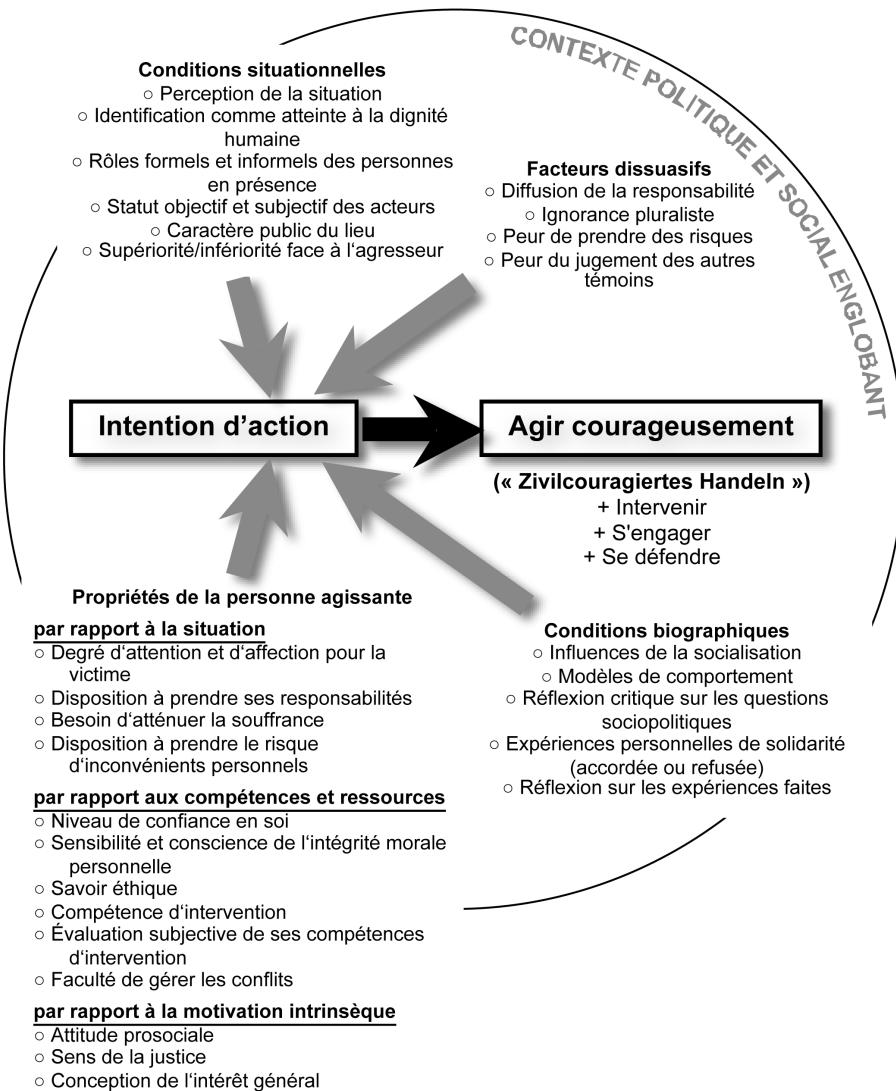


Diagramme: Facteurs déterminants du courage civil

Tous ces facteurs dépendent, quant à eux, du contexte global dans lequel la situation conflictuelle a lieu : l'environnement politique et social de l'intervention détermine la pondération des groupes de facteurs et leur influence respective sur l'individu. Finalement, il va de soi que la constellation des interdépendances est différente pour chaque situation particulière et que de telles catégories générales ne peuvent livrer qu'une description approximative.

Le diagramme sur la page précédente se propose de rassembler encore une fois les différents facteurs à partir desquels la recherche actuelle essaie de penser le courage civil.<sup>115</sup> Il résume tous les aspects discutés jusqu'à présent dans un schéma qui montre les paramètres caractérisant le courage civil comme notion situationnelle. Le cercle symbolise le contexte global, la flèche noire (voulant évoquer la « black box ») le moment de décision incalculable et a fortiori inanalysable. Les deux colonnes en bas du diagramme symbolisent les facteurs qui concernent la personnalité du courageux alors que les catégories 'conditions situationnelles' et 'facteurs dissuasifs' rassemblent des traits relatifs à la perception de l'environnement et au groupe social présent au moment de l'incident.

Finalement, pour résumer les apports de toutes les approches discutées, l'on peut proposer une caractérisation du courage civil par six paramètres fondamentaux :

- une situation conflictuelle à, au minimum, trois participants
- un dilemme moral se pose à l'observateur du conflit
- la liberté de choix de l'individu quant à l'intervention
- un risque ou un danger pour l'observateur qui choisit d'intervenir
- le caractère public, voire politique, de la situation et de l'enjeu
- l'objectif de défendre une valeur générale et un état de choses digne de protection

Au cas où une situation présente ces six caractéristiques, une personne se trouve face à une occasion de se distinguer comme courageux. Mais de cette analyse de la notion qui a révélé la complexité d'une « idée courante », il reste encore un pas à faire pour arriver à une analyse riche de la représentation littéraire du phénomène. Il sera dès lors question d'un choix de textes littéraires qui représentent le phénomène de façon particulièrement intéressante. Avant de procéder à l'analyse de telles configurations dans les trois textes de

---

<sup>115</sup> Cf. MEYER [et al.] 2004, 36 et FREY [et al.], in : BIERHOFF ; FREY 2006, 182.

la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il sera nécessaire de trouver un mode d'application de ces réflexions aux œuvres littéraires.

### 3. Analyse de la représentation du courage dans trois récits du XX<sup>e</sup> siècle

Le choix des œuvres littéraires analysées ci-dessous a été fait en fonction d'une exigence situationnelle. *La ligne 12*, « Pénitent 1943 » et « Les transports en commun » ont en commun qu'ils traitent tous l'engagement au nom d'une valeur de base de la société humaine dans une situation conflictuelle, à savoir le courage civil. Souvent, il s'agit, à première vue, des intérêts légitimes d'un tiers, c'est-à-dire d'un des personnages dans le cas des textes fictionnels. Mais derrière la description de la détresse d'un personnage particulier émerge la violation d'un principe général concernant la vie en commun des humains. Le comportement courageux a pour but d'assurer le respect de ce principe. Tous les exemples représentent une situation où une valeur de base est menacée par une transgression des règles communément admises. Il se trouve dans chacun des récits un ou plusieurs personnages qui s'indignent et décident individuellement de devenir actifs en faveur d'un tiers. Le comportement courageux poursuivant un tel objectif constitue donc le noyau irréductible qui lie toutes les œuvres.

Le chapitre précédent fournit les outils méthodiques pour l'analyse de la représentation de l'acte courageux. Appliquée à des textes littéraires, l'analyse de situation doit pourtant être adaptée au nouvel objet d'étude. Puisque la narration empêche un accès immédiat aux données de la situation conflictuelle, il faut que le modèle d'analyse envisagé fusionne l'approche psychologique avec des catégories utilisées pour l'analyse de l'écriture fictionnelle.<sup>116</sup> Les rapprochements entre les facteurs de l'analyse de situation et leurs équivalents dans le texte fictionnel mènent à cinq catégories appropriées à l'étude de la représentation de l'acte courageux dans le texte littéraire : (1) le réseau des personnages, (2) la structure événementielle, (3) le lieu et son caractère public, (4) l'enjeu de l'action et ses implications morales et (5) la motivation et l'intention d'action du courageux.

---

<sup>116</sup> Les notions d'analyse seront empruntées à des théoriciens structuralistes et poststructuralistes, notamment G. GENETTE, A. J. GREIMAS et P. HAMON, voir les précisions données plus loin.

### 3.1.1 Le réseau des personnages

À la place des témoins directs de l'incident, le texte littéraire dispose de ses personnages. Semblables aux interactions entre les personnes, les rapports d'opposition et d'association entre les personnages constituent un réseau fonctionnel. La relation entre les témoins et l'homme courageux dans une situation réelle correspond à la description de l'impact des autres personnages sur l'individu agissant dans le texte.

Pour ce qui est de l'analyse détaillée du réseau des personnages, le modèle actantiel de A. J. Greimas permet de préciser, dans un premier temps, leur statut fonctionnel pour le déroulement de l'intrigue, de repérer les rôles actantiels occupés par des personnages et ensuite d'observer s'il y a des récurrences de distribution dans les textes différents.

### 3.1.2 La structure événementielle

Le déroulement de la situation conflictuelle réelle correspond à la structure événementielle du récit. Alors que le conflit se produit spontanément dans la vie quotidienne, l'arrangement de ses phases par l'écrivain façonne la perception de l'acte courageux dans le texte littéraire. La représentation de l'intervention courageuse peut être analysée à l'aide d'un modèle dramatique en quatre phases : exposition, climax, catastrophe ou périple et dénouement. L'approche est pertinente pour l'analyse du courage civil puisqu'il s'agit de la description d'un seul acte, représenté dans les œuvres proposées sous forme de scène.

Allant de pair avec la structure événementielle, la catégorie du temps est à étudier afin de préciser les modalités temporelles de la représentation de l'incident. Il s'agira principalement des aspects de la durée et de la fréquence car l'ensemble des œuvres choisies est, à une exception près, temporellement linéaire. Pour établir le lien entre l'accentuation des phases dramatiques et un certain type d'acte courageux, l'étude du rapport entre temps du récit et temps de l'histoire donnera des éclaircissements supplémentaires.

### 3.1.3 Le lieu et son caractère public

Le lieu influence le déroulement de la situation conflictuelle réelle et, de la même façon, la représentation du lieu est significative dans la fiction. L'endroit décrit n'est pas seulement l'arrière-plan de la scène, il représente aussi un espace social avec des contraintes d'action qu'il s'agit de relever. Parmi les propriétés du lieu, sa « publicité », c'est-à-dire son carac-

tère d'espace de rencontre ouvert des membres de la société humaine, concerne l'acte courageux le plus directement parce qu'il est à la base de la difficulté d'agir. L'analyse du degré de « publicité » amènera à considérer de plus près les circonstances environnantes de l'intervention du courageux.

### 3.1.4 L'enjeu de l'action et ses implications morales

L'analyse actantielle montrera pour les trois textes que le rôle actantiel ‘objet’ n'est pas occupé par un personnage. L'objet de la quête est un bien plus abstrait et il a plusieurs facettes. Tout d'abord, dans tous les textes, il y a un enjeu concret de la situation conflictuelle qu'il importe de préciser. Il s'agit d'un objectif directement à portée du personnage courageux. Mais l'action a des implications plus larges dans le cas du courage civil. Celui-ci renvoie à une valeur menacée et les personnages se trouvent face à un dilemme moral. La distinction entre l'objectif concret et l'objectif moral (ou sociopolitique) permet de montrer la richesse des textes sur le plan éthique et de comprendre si l'enjeu qui provoque l'intervention correspond à l'enjeu principal du texte. Cette partie a donc pour but de retracer les fins du courage civil inscrites dans les textes.

### 3.1.5 La motivation et l'intention d'action

Si dresser le réseau des personnages aide à spécifier leurs influences réciproques, cela n'apporte pas d'informations à propos du « caractère » des personnages, c'est-à-dire à propos du faisceau de leurs qualifications psychologiques. L'ensemble des effets d'écriture qui créent l'illusion de l'accès à la psychologie du personnage permet d'étudier les questions en rapport avec la motivation du courageux. Selon l'analyse de situation, il y a trois aspects principaux<sup>117</sup> dont l'étude amène à caractériser le type de courage mis en scène :

- la perception de la situation par le courageux
- la description des traits de caractère qui incitent le courageux à agir ou qui l'empêchent de devenir actif
- les indices concernant ses hésitations d'intervenir

---

<sup>117</sup> Si l'on met les conditions biographiques intégrées dans le modèle théorique à part, car ils ne sont, à dire vrai, que valables pour les personnes. Naturellement, les remarques sur les expériences antérieures du personnage insérées au long du récit appartiennent par contre au champ de l'étude.

Le choix de l'auteur d'insister sur certains aspects ou de les traiter sommairement est lié à la question de la focalisation. Par conséquent, le traitement de l'aspect psychologique donnera également lieu à l'examen des perspectives narratives.

Selon les particularités de chaque texte, l'une ou l'autre de ces cinq catégories sera mise en valeur pour mieux rendre compte des différentes approches des auteurs.

Reste, enfin, à revenir encore une fois sur le choix des trois textes proposés. Écrits par des auteurs de différentes époques, misant sur des contextes historiques et sujets divers, ils ne semblent avoir en commun que le trait caractéristique initialement formulé. En effet, ils ont été choisis parce qu'ils proposent des approches dissemblables à l'essence de la notion de courage civil. Les trois œuvres ne se ressemblent pas non plus sur le plan formel : de longueur variable, elles appartiennent aussi à des genres différents. Le choix de la diversité sur les deux plans est volontaire. En tant qu'ensemble disparate, ils présentent des aspects complémentaires de l'acte courageux :

*La ligne 12* (1971) raconte l'hostilité raciste de la part d'un conducteur de bus à l'égard d'un travailleur immigré. Le récit de Raymond Jean met en scène les phénomènes psychologiques qui déterminent la situation : le degré de sympathie pour la victime et les facteurs psychologiques qui inhibent les nombreux personnages sans réellement exposer la psychologie des héros potentiels. À l'opposée, la nouvelle « Pénitent 1943 » (paru clandestinement en 1945) propose de « vivre » un moment critique avec un personnage spécifique, le curé d'un petit village français, pendant l'époque de la Résistance. Louis Aragon y expose de façon détaillée les considérations du personnage courageux et aborde explicitement l'aspect de la motivation. « Les transports en commun » (1997), de son côté, montre le courage comme impulsion spontanée dans une situation rencontrée dans la vie quotidienne : un Montréalais vient en aide à une suicidaire avant que la situation ne se révèle comme une mise en scène médiatique. Le texte de Monique Proulx montre de façon parodique comment le manque de récompenses réelles peut influencer le courageux et pose la question de la place du courage dans la société contemporaine.

Le choix de textes reflète donc un peu la variété illimitée des domaines où le courage civil peut se manifester et la liste d'œuvres pertinentes dans ce contexte pourrait facilement être rallongée.<sup>118</sup>

---

118 D'autres œuvres narratives qui montrent des caractéristiques similaires sont par exemple « La campagne » (1945) d'André Maurois, « Une pénible histoire » (1952) de Boris Vian et « La femme en morceaux » (1997) d'Assia Djebar.

## 3.2 *La ligne 12* de Raymond Jean

### 3.2.1 Présentation générale de l'œuvre

*La ligne 12* est un texte de Raymond Jean (\*1925, Marseille) paru en 1973. Raymond Jean, professeur ès lettres de l'Université de Provence et notamment spécialiste de la poésie de Nerval et d'Eluard, a choisi la prose. En plus de ses études et de ses essais critiques, il a publié une vingtaine d'œuvres romanesques, et plusieurs recueils de nouvelles. Intellectuel de gauche engagé et collaborateur du journal *Le Monde*, une grande partie de ses textes de fiction ont pour arrière-plan l'actualité politique française et mondiale. Chercheur en littérature et collaborateur de la *Quinzaine littéraire* et *Europe*, il profite de son savoir théorique sur l'écriture pour créer des textes méticuleusement construits.

*La ligne 12* est un long récit divisé en deux parties. Dans un style sobre et concis, Jean se fait observateur des réalités sociales de l'époque de la rédaction du texte. La première partie raconte un incident opposant un conducteur de bus et un travailleur d'origine maghrébine dans la France du début des années 70. Le Maghrébin Mehdi, personnage principal du récit, rentre un peu plus tôt de son travail sur un chantier. Ainsi est-il le seul travailleur immigré dans le bus de la ligne 12 et attire l'attention des autres passagers. Épuisé, il attend patiemment la fin du trajet. Quand le bus s'approche du quartier ouvrier de la Miolaine et s'arrête en raison d'un embouteillage, il demande poliment au conducteur de le laisser descendre à un feu rouge près de son habitation. Peu coopératif, le conducteur insiste sur le fait qu'il n'y a pas d'arrêt officiel à cet endroit et refuse d'accorder cette faveur à Mehdi en lui adressant une hostilité verbale. Son commentaire raciste déclenche une dispute entre lui et plusieurs passagers. De plus en plus furieux, le conducteur finit par provoquer un accident de circulation et accuse Mehdi d'en être coupable. Il retient le travailleur immigré avec violence et lui demande ses coordonnées. Après avoir menacé de coups des passagers qui tentent de calmer la situation, il règle les papiers avec l'automobiliste concerné et force Mehdi à remonter dans le bus.

Au niveau stylistique, Jean fait abondamment usage de descriptions visuelles. Bien qu'une scène conflictuelle soit le noyau central du texte, le style descriptif domine. L'auteur dresse les portraits d'une dizaine de passagers en décrivant l'intérieur du bus. Il rassemble des représentants de tous les âges et classes et montre leurs réactions face à l'agression raciste. De cette façon, il met en place un microcosme social ressemblant à une reproduction de la société en miniature. Comme l'œuvre prend pour sujet un problème sociopolitique de son temps, elle s'apparente à la littérature engagée.

Enfin, il ne faut pas oublier que *La ligne 12* contient une deuxième unité narrative qui a pour sujet les conséquences juridiques de l'incident. Cette partie trace le portrait des conditions de vie misérables des travailleurs immigrés. Celle-ci ne sera pas abordée dans l'analyse, car la première partie forme un ensemble clos qu'on peut lire indépendamment de la suite. Cette restriction apporte l'avantage d'avoir un texte moins long et plus facilement utilisable dans le contexte scolaire, évidemment sans oublier que l'œuvre a été conçue à la base en deux volets.

### 3.2.2 Le réseau des personnages

Le bus de la ligne 12 rassemble une dizaine de passagers décrits de façon plus ou moins détaillée et plusieurs autres qui ne se font remarquer que par une seule intervention verbale. À l'exception de Mehdi, ils restent tous sans nom propre et leurs portraits sont limités à l'aspect physique et aux gestes. Tous les personnages portent des marques du personnage-référentiel, c'est-à-dire qu'ils inscrivent à l'œuvre un rôle historique, mythologique ou social stéréotypé d'une communauté culturelle.<sup>119</sup> En tant que tels, ils « renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture ».<sup>120</sup> La référence reste assez vague dans le cas des personnages de *La ligne 12* en raison de deux facteurs : les types auxquels ils font allusion sont des rôles sociaux récents, sémantiquement moins stables que des catégories appartenant à une longue tradition, telles que « le roi » ou « le bourgeois ». Deuxièmement, les portraits des personnages secondaires restent des esquisses et ne permettent guère de les associer sans ambiguïté à un rôle stéréotypé correspondant. Malgré la difficulté de les caser, l'inachèvement des portraits et le manque d'individualisation confirment qu'ils sont avant tout des représentants d'un rôle social.

Comme l'opposition binaire entre les personnages est un moyen récurrent de la construction du texte, il est utile de relever d'abord les qualifications différencielles<sup>121</sup>, suivant une approche du personnage proposée par Philipp Hamon.<sup>122</sup>

Le tissu narratif de *La ligne 12* s'organise, en rapprochements et oppositions, autour du travailleur immigré Mehdi. Si l'on ne considère que les actions comme dans le bref

119 Cf. P. HAMON, « Pour un statut sémiologique du personnage », in : R. BARTHES [et al.], *Poétique du récit*, Paris 1977, 122.

120 Ibid.

121 Chez P. HAMON, « différentiel » signifie « repérable et enregistrable à l'analyse immanente de l'énoncé » (*Poétique du récit*, 154).

122 Cf. HAMON in : BARTHES [et al.] 1977, 154-157.

résumé de l'intrigue ci-dessus, on pourrait penser que le conducteur de bus et Mehdi ont quasiment la même importance dans l'œuvre. En réalité, le conducteur n'apparaît comme personnage clé que vers la fin du texte et le conflit entre les deux personnages ne couvre qu'une partie relativement restreinte du récit.<sup>123</sup> En revanche, le début du texte contient un portrait riche en détails du travailleur immigré, interrompu et repris à plusieurs reprises. La narration revient cycliquement au protagoniste et ne quitte jamais pour longtemps le travailleur immigré. Même la présentation de plusieurs autres passagers du bus peut être considérée sous l'aspect de qualification par opposition à Mehdi.

Autour du motif récurrent de fumer, l'auteur développe l'opposition entre la prospérité et la pauvreté. Un vieil homme à ustensiles raffinés pour fumer son tabac représente l'aisance matérielle. Mehdi, lui aussi, dispose d'un peu de tabac, mais celui-ci est abîmé et il n'a ni de pipe ni de « fine blague de cuir souple »<sup>124</sup> pour le ranger. Les marques jaunes sur ses mains indiquent également sa pauvreté. Il ne peut qu'assouvir ses besoins élémentaires et ne profite d'aucun agrément.

Les yeux fatigués de l'ouvrier épuisé sont opposés au regard vif d'un enfant. Curieux et entreprenant, l'enfant représente l'énergie et la joie de vivre de sorte que sa mère est obligée de freiner son élan. Il a tout ce qui manque au travailleur immigré dont le portrait dit son abattement.

Autour d'une grosse femme et d'un siège vide à côté d'elle, l'accablement de l'ouvrier et la détente des autres passagers sont mis en opposition. Mehdi reste debout pendant tout le trajet, tandis que la grosse femme profite d'être confortablement assise. Le personnage féminin sert à développer le thème du soulagement accordé aux uns et refusé à l'ouvrier maghrébin. Après le départ de la grosse femme, le même thème est varié en commentant l'attitude résignée de Mehdi.<sup>125</sup> Le personnage de la femme replète permet d'introduire une deuxième opposition : celle entre grossièreté et retenue. Elle traite Mehdi sans politesse pour se frayer un passage, avant qu'elle ne disparaisse définitivement de la scène en descendant du bus. Son geste grossier face au protagoniste est en contraste avec le comportement de celui-ci. Le travailleur immigré est respectueux des conventions sociales et renonce même à prendre une place libre.

---

<sup>123</sup> Pour donner une indication quantitative : les dernières pages sur un total de quarante-quatre, soit moins d'un tiers de la longueur du texte.

<sup>124</sup> R. JEAN, *La ligne 12*, Paris 1971, 33.

<sup>125</sup> Cf. ibid., 21s.

Un autre personnage, désigné comme « habitué du parcours »<sup>126</sup>, rentre dans le même schéma. L’habitué du trajet incarne la transgression des règles non réprimée. Reprenant encore une fois le motif de fumer, l’auteur décrit comment il fume et parle au conducteur malgré des panneaux d’interdiction. Son comportement se trouve en contraste avec l’attitude de Mehdi qui, instinctivement, n’enfreint pas les usages de la société.

Par le biais du personnage d’un homme lisant un journal, le texte précise que le comportement de Mehdi est instinctif. La description du personnage fait comprendre que l'illettrisme du travailleur maghrébin l’empêche de voir dans les lettres du journal plus qu’« une sarabande de bâtonnets noirs ». <sup>127</sup> Sur le plan du savoir, l’homme au journal s’oppose donc à Mehdi en tant que personnage lettré. L’incapacité de déchiffrement des codes culturels place le protagoniste en marge de la société.

Les toutes premières oppositions du récit ne concernent que Mehdi. La première met son apparence extérieure en contraste avec les corps idéalisés, exposés sur les panneaux publicitaires. Le corps de l’ouvrier reflète la dureté de sa vie quotidienne, tandis que les publicités évoquent la facilité de la vie promise aux consommateurs. Le narrateur fait tout de suite comprendre par des commentaires explicitant l’attitude de Mehdi que les symboles de la société de consommation restent sans signification pour le travailleur immigré.

De même, son attitude désintéressée face aux passagers féminins est opposée aux descriptions sexuées par le narrateur de la jeune mère, assise près de Mehdi, et d’une grande fille blonde. En ajoutant des remarques sur le désintérêt de Mehdi à l’égard des passagères, il l’éloigne encore plus d’une participation quelconque à la société et même de toute rêverie.

Enfin, l’opposition entre le conducteur, vigoureux, déterminé et actif, et Mehdi, démunis, désorienté et passif souligne l’incapacité du travailleur immigré de se défendre lui-même. Néanmoins, il occupe la place du personnage principal du récit, même s’il devient la victime d’une situation défavorable à ses intérêts. Étant donné que toutes les qualifications différentielles indiquent sa faiblesse et sa passivité, on pourrait le classifier d’anti-héros avec un grand besoin de soutien. Ainsi la qualification du protagoniste prépare-t-elle la nécessité des interventions courageuses de la part des autres passagers.

Pour donner une vue d’ensemble, les oppositions concernant les personnages sont rassemblées dans le tableau suivant :

---

126 Ibid., 19.

127 Cf. JEAN 1971, 25s.

<b>Qualité de Mehdi</b>	<i>Personnages</i>	<i>Valeur représentée</i>
indigence	<b>le vieillard</b>	prospérité (relative)
abattement	<b>l'enfant</b>	vivacité
accablement retenue	<b>la grosse femme</b>	aise grossièreté
respect des règles	<b>l'habitué du trajet</b>	transgression des règles
illettrisme	<b>l'homme au journal</b>	connaissance des codes culturels
désorientation	<b>le conducteur</b>	détermination

Au moyen du modèle actantiel d'Algirdas J. Greimas<sup>128</sup>, les fonctions des personnages en vue de la situation conflictuelle peuvent être précisées. Au centre du modèle, il y a une action. Dans le cas de l'analyse du courage, il s'agit toujours de l'intervention courageuse potentielle ou réalisée. Le modèle du schéma actantiel de Greimas prévoit six fonctions de base, réparties sur trois axes. Sur l'axe du vouloir, le sujet, celui qui cherche à réaliser un objectif, est articulé avec l'objet, c'est-à-dire la fin de sa quête. Sur l'axe de la communication, le destinataire, élément initiateur de l'action, est lié à un destinataire. Celui-ci profite directement ou indirectement de l'action accomplie. L'axe du pouvoir lie enfin l'adjvant à l'opposant. L'adjvant favorise la réalisation du projet d'action, tandis que l'opposant a la fonction de l'empêcher. Chaque actant peut être réalisé concrètement par un ou plusieurs personnages, anthropomorphes ou autres. Mais le rôle d'actant n'est pas restreint aux seuls personnages. Les objets inanimés et les concepts peuvent également jouer le rôle d'un actant. Après avoir déterminé les actants, on peut rassembler plusieurs modèles actantiels dans un schéma graphique résument tous les actants avant, pendant et après l'action et comparer les configurations.

Dans le cas de *La ligne 12*, les rôles actantiels ‘sujet’, ‘adjvant’ et ‘opposant’ sont occupés par des personnages. Mehdi, dans la fonction de sujet, cherche à réaliser son projet de descendre à un feu rouge. C'est une particularité de ce texte, en comparaison avec les autres œuvres, de poser la victime au centre. L'objet peut être paraphrasé par « atteindre un soulagement en évitant une longue marche à pied ». Au rôle actantiel du destinataire

128 Cf. A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale. Recherche et méthode*, Paris 1966, 172-191.

correspond une impulsion psychologique du travailleur maghrébin. Il est motivé par sa fatigue et l'embouteillage, représentant une occasion propice d'engendrer l'action. Le personnage du travailleur immigré est lui-même le destinataire de son projet et détient par conséquent une double fonction.

L'axe du pouvoir regroupe les autres personnages du récit en opposants et adjuvants. Dans *La ligne 12*, plusieurs personnages ne participent pas activement à l'action. Pourtant, ils ne sont pas sans fonction dans le modèle actantiel parce qu'ils influencent la situation conflictuelle par leur présence. Cela motive la proposition d'un niveau supplémentaire de classification des opposants et des adjuvants. Pour cerner le degré d'implication dans la situation conflictuelle, l'introduction d'une gradation entre les deux pôles activité et passivité est utile. Un adjuvant passif serait un personnage dont l'attitude positive par rapport à la réalisation de la quête du sujet apparaît dans le texte ; un opposant actif, serait un personnage qui agit pour contrecarrer le projet de l'actant sujet. À l'aide de ces catégories, il est possible de décrire les trois configurations d'actants avant, pendant et après l'éclat de la dispute.

Avant l'éclat du conflit, la narration situe la plupart des passagers du côté des opposants. En caractérisant l'atmosphère par une « indifférence générale » où « apparemment personne ne fait attention à lui »<sup>129</sup>, le narrateur place la majorité des passagers, dès les premières lignes, dans le camp des opposants passifs. Des gestes pour maintenir la distance de l'homme au journal et de la jeune mère permettent de les identifier comme des opposants et créent dès le début une tension. Le narrateur ne laisse pas de doute par rapport aux rôles. Il commente par exemple que pour la jeune mère Mehdi est « un objet parmi d'autres ».<sup>130</sup> La remarque montre que son degré d'affection pour la victime est très faible, ce qui explique sa passivité ultérieure. L'habitué du trajet, un personnage, que l'on pourrait qualifier de hippie en raison de la description de son aspect physique, et la grande fille blonde n'affichent aucun intérêt pour le travailleur immigré pendant tout le déroulement de l'incident. D'un point de vue actantiel, ils sont donc à ranger dans la catégorie des opposants les plus passifs. Vu ce qui a été dit de la grosse femme à propos de la qualification par oppositions, elle représente clairement une opposante active. Pourtant elle n'intervient pas dans la quête centrale. Son geste hostile est antérieur à la demande de Mehdi. Bien qu'elle devienne active, son activité ne contribue pas directement à l'échec du projet de Mehdi.

---

129 JEAN 1971, 9.

130 Ibid., 13.

De ce fait elle joue en tant qu'actant relatif à la querelle de l'arrêt un rôle marginal. Enfin, l'inquiétude dans les yeux du conducteur présage sa position d'opposant principal.

Parmi les adjoints, seule une lycéenne est distinguée avant le conflit par le fait qu'elle observe Mehdi avec curiosité. La répartition des rôles actantiels montre donc qu'au début le nombre des opposants dépasse largement celui des adjoints quasiment absents. La configuration initiale est alors défavorable à la réalisation du projet de Mehdi.

Les propos racistes une fois prononcés, l'équilibre des forces change sensiblement. Les passagers du bus sont plusieurs à s'indigner et à montrer du courage civil. L'initiative en faveur de Mehdi vient de trois personnages non identifiés et deux personnages-types. Une femme anonyme est sa première adjointe. Elle essaie timidement de décider le conducteur à céder et encourage indirectement un autre personnage à qui le narrateur confère les traits caractéristiques d'un intellectuel. Celui-ci est irrité par les paroles du conducteur et dénonce ses propos racistes.<sup>131</sup> Il se révèle adjoint actif du travailleur immigré, même si ses interventions hésitantes ont peu de succès. Les adjoints de Mehdi comptent parmi eux un autre homme anonyme et un vieillard qui critique le manque d'un arrêt dans le quartier de la Miolaine. Le vieil homme reçoit aussitôt le soutien verbal de quelqu'un d'autre, à savoir le troisième adjoint non identifié. Enfin, la lycéenne montre son soutien de principe en se levant. Pendant le conflit, le nombre des adjoints s'accroît donc à cinq personnages actifs et une adjointe passive.

Du côté des opposants, il n'y a que le conducteur, tout seul pendant le conflit. Personne ne soutient sa position, ce qui le fait enrager. Il n'a que l'accord tacite des opposants passifs qui ne s'expriment pas. Pendant le conflit, ils ont peu d'influence parce qu'il se forme une alliance du côté des adjoints. Leur poids ne pèse sur la situation qu'après l'accident de circulation.

Au moment du conflit, les avocats de la cause du travailleur immigré occupent donc une position avantageuse. L'on supposerait donc que le projet de Mehdi réussisse, mais intervient alors l'accident de circulation. Par rapport à la quête d'atteindre un soulagement de Mehdi, l'accident est le renversement décisif. Le malheur enflamme la colère du conducteur et en fait un adversaire redoutable. La remarque d'un badaud, le deuxième opposant actif, réconforte le conducteur dans son opinion et l'encourage à tenir un discours xénophobe. En revanche, l'automobiliste concerné reste complètement passif par rapport à la querelle entre le conducteur et Mehdi. De ce fait, il est un opposant de moindre

---

<sup>131</sup> Cf. JEAN 1971, 41s.

importance. Au total, on constate qu'il n'y a que deux personnages activement opposés à la cause de Mehdi : le conducteur et le badaud. À première vue, il est surprenant qu'ils réussissent à s'imposer. Quand on prend en compte l'accumulation de personnages passifs, leur succès s'explique plus aisément. Aucun des témoins formant un attrouement n'ose s'opposer ouvertement au conducteur en colère. Leur passivité inhibe la disposition d'intervenir des autres témoins. La totalité des passagers du bus et les autres gens de la foule deviennent ainsi des opposants passifs.

Les adjoints de Mehdi, intimidés par l'accès de fureur, manquent de courage après l'accident. Cependant, certaines personnes tentent de le protéger des conséquences négatives de l'incident. « Des personnes s'interposent »<sup>132</sup> quand le conducteur en vient aux mains mais sans influencer décisivement le cours des événements. Il y a quelques tentatives d'intervention dont les auteurs restent sans visage : une voix anonyme revendique qu'on laisse Mehdi tranquille, et quelqu'un frappe contre la vitre du bus. Mais l'engagement des « adjoints sans visage » reste limité et n'aboutit à rien. Adjunto actif jusqu'au bout, le vieillard se révèle vétéran décoré et essaie de calmer Mehdi. La lycéenne reste adjointe passive, réduite à l'état de spectatrice. C'est elle qui manifeste le seul signe de rébellion potentielle tout à la fin du récit quand elle « serre les poings dans les poches de son blouson ».<sup>133</sup> Tout compte fait, la situation est défavorable vers la fin car les opposants dominent par leur nombre et leur résolution de s'imposer par tous les moyens. Même si le nombre des adjoints ne diminue pas, leur engagement ne reste qu'un potentiel non réalisé.

Le schéma actantiel ci-dessous résume la distribution des rôles actantiels avant, pendant et après la situation conflictuelle. En superposant les trois configurations, on reçoit une vue d'ensemble des fonctions par rapport à la quête de Mehdi. L'arrangement dans l'espace autour des différents centres de gravité et le choix des couleurs représentent leur attitude vis-à-vis du conflit. Par rapport à l'objet, l'objectif sous-jacent des adjoints qui consiste à se positionner contre les propos xénophobes est inclus dans le schéma. Son rôle sera explicité dans la partie consacrée aux enjeux.

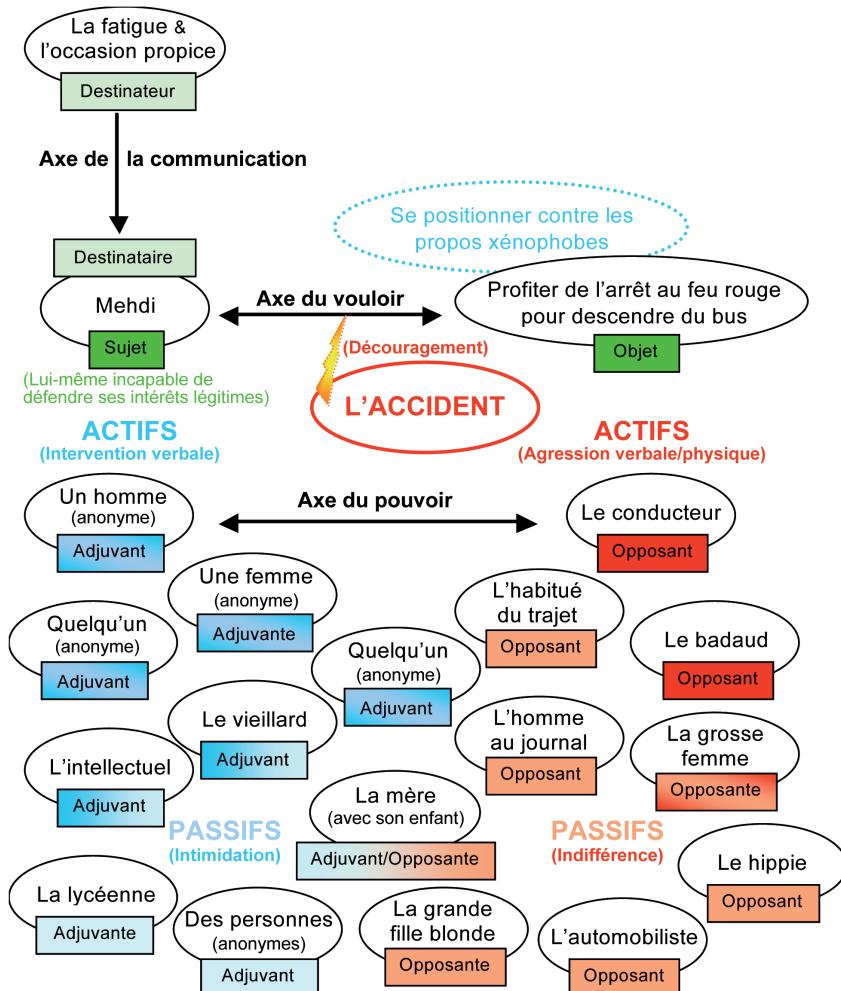
L'analyse à l'aide du modèle actantiel amène aux conclusions suivantes :

---

132 JEAN 1971, 45.

133 Ibid., 53.

- Mehdi est un personnage principal faible ou, autrement dit, le sujet passif de la situation. Il est incapable de réaliser son projet lui-même et dépend de l'aide de ses adjuvants. Son statut de victime est la condition pour que l'acte courageux devienne nécessaire.
- Le destinateur correspond au psychisme du sujet. L'action est déclenchée par un vœu concret, légitime et égoïste de Mehdi.



- L'œuvre rassemble un nombre non négligeable de candidats pour une intervention courageuse : les adjoints de Mehdi. La dynamique parmi les passagers est clairement en sa faveur au moment du conflit verbal.
- La plupart des adjoints actifs sont des voix anonymes. Ils n'osent pas s'exposer et affronter la colère du conducteur de bus.
- Il n'y a qu'un seul personnage qui agit conséquemment pour défendre les intérêts légitimes de Mehdi. Le vieil homme intervient sans être intimidé par l'aggravation de la situation, mais il n'ose pas non plus chercher la confrontation directe avec le conducteur de bus. La carence de la force caractérise tous les adjoints et les empêche d'assumer efficacement la raison d'être de leur rôle actuel.
- Même s'il n'y a que deux opposants actifs, la force physique du conducteur et l'aide du seul personnage du badaud suffisent pour imposer l'opinion d'une minorité et faire taire toute opposition. La peur de prendre des risques l'emporte sur le désaccord de principe des passagers.
- La multiplication des personnages dans le rôle d'opposants passifs empêche que les adjoints de Mehdi se révoltent de nouveau contre l'injustice qu'on inflige au travailleur immigré. La peur du jugement des autres témoins provoque la passivité de tous.

### 3.2.3 La structure événementielle du récit

La structure événementielle de *La ligne 12* suit le schéma suivant : longue exposition descriptive, action montante et climax, catastrophe et dénouement négatif.

L'exposition comporte la description détaillée de l'intérieur du bus et des passagers ainsi que l'énonciation du problème par le narrateur. Elle est relativement longue et retarde le commencement de l'action centrale. Les parties descriptives sont construites autour d'un jeu de regards, échangés par les différents personnages. Élaborant l'atmosphère d'une phase d'attente par la multiplication des pauses narratives<sup>134</sup>, la narration s'arrête à plusieurs reprises sur des impressions visuelles. Le regard est la constante à l'aide de laquelle l'auteur rend l'univers du bus accessible. La construction du texte suit d'abord le mouvement des yeux de Mehdi, puis celui des yeux des autres passagers pour insérer un portrait détaillé de l'aspect physique du travailleur immigré qui va au-delà de ce

---

<sup>134</sup> Pour la terminologie narratologique utilisée cf. G. GENETTE, *Figures III*, Paris 1972, 129.

qu'aperçoivent les personnages. Le champ lexical de la vue est pleinement exploité avec de nombreuses répétitions des lexèmes ‘regarder’ et ‘observer’ et une insistance particulière sur les degrés d’intensité de « parcourir des yeux de manière distraite » jusqu’à « observer de près » pour classer les passagers selon l’attention qu’ils portent à Mehdi. Enfin, de rares remarques concrétisant le contexte spatio-temporel et social sont intercalées entre ces « tableaux » dépeignant les personnages. Ils se trouvent associés à des événements mineurs comme les arrêts ou bien, ils servent de passages de transition : une description sommaire du quartier de la Moliâne incluant l’explication du problème du manque d’un arrêt par le narrateur marque la fin de l’exposition.

Occupant la place d’une scène de dialogue, le climax est préparé par une montée de tension en raison de l’embouteillage. Le narrateur crée un climat fébrile par des phrases courtes accélérant le rythme du texte. Des coups de klaxon rompent le silence, l’agitation grandissante des passagers se traduit par leurs gestes nerveux.<sup>135</sup> Le crescendo dure de la remarque raciste du conducteur jusqu’à la collision avec la voiture. L’aggravation de la situation se traduit linguistiquement par le choix des modes et la répétition. Si la première demande de la femme anonyme n’est exprimée qu’à l’aide d’un verbe modal au conditionnel, le commentaire de l’intellectuel à l’indicatif affirmatif laisse déjà entrevoir un certain degré d’ironie, et finalement la demande répétée de l’homme à l’impératif relève définitivement du registre de l’ordre.<sup>136</sup> Le dernier acte de parole marque une transgression et la remise en question du rôle d’autorité formelle du conducteur. Le climax est atteint.

La catastrophe se manifeste par un rebondissement en deux temps : l’accident de circulation et les effusions verbales racistes du conducteur. Le développement négatif s’inscrit dans le cadre d’une scène avec nettement moins d’éléments descriptifs. Concentré sur les paroles et les actions des protagonistes, le mouvement du texte est accéléré durant cette phase. L’accident de circulation représente le point culminant. Il mène à une réinterprétation totale de la situation, exprimée par le conducteur de bus : celui-ci voit dans le travailleur immigré le coupable du malheur. Cependant, le narrateur ne donne pas d’indice pour savoir s’il y a un lien de cause à effet entre le comportement de Mehdi et l’accident. Il laisse deux possibilités d’interprétation ouvertes : ou le conducteur a été réellement distrait par la dispute ou il s’agit d’une sorte d’acte de vengeance contre le travailleur immigré dont « l’impertinence » a valu l’indignation des voyageurs au conducteur. Par contre, il

<sup>135</sup> Cf. JEAN 1971, 37.

<sup>136</sup> Cf. ibid., 41-43.

accorde de la place à l'ébahissement des voyageurs devant la résolution du conducteur d'imposer une sanction à Mehdi. La brutalité avec laquelle le conducteur traite le travailleur immigré et ses invectives mettent irrévocablement fin aux tentatives d'intervention des passagers apeurés. Pour eux, l'acte courageux implique dès lors le risque d'être agressé physiquement à leur tour. Le soutien verbal du badaud forme le deuxième élément déclencheur à associer à la catastrophe. Avec une remarque péjorative contre les travailleurs immigrés, l'inconnu conforte le conducteur dans son opinion et provoque une tirade xénophobe empreinte de mécontentement. Enfin, un coup de théâtre renforce l'impact de ses paroles agressives : le narrateur fait apparaître des arabes juste au moment où le conducteur de bus dénonce leur présence de plus en plus visible.

Le dénouement malheureux est alors inévitable. Il est préparé par le mutisme et les signes de manque de courage des passagers et l'évolution négative de l'intrigue s'achève de façon logique dans un seul paragraphe compact. Le conducteur force Mehdi à monter dans le bus et le narrateur résume brièvement les réactions des passagers face à l'injustice criante.<sup>137</sup> L'image forte de la lycéenne en pleurs achève le portrait d'une situation où le courage pour la défense des valeurs de base d'une société pluraliste manquait de force pour s'imposer.

### 3.2.4 Le lieu et son caractère public

Un moyen de transport en commun comme le bus de *La ligne 12* est l'un des lieux typiques associés au courage civil parce qu'il y faut prendre position, au cas échéant, par rapport à des enjeux sociaux en public. C'est un endroit de rencontre de divers destins dont l'interaction constitue le noyau du texte.

Spatiallement, l'intrigue se passe à l'intérieur du bus et dans son entourage immédiat. Le bus est un espace clos, en particulier par rapport aux personnages. Seuls les arrêts permettent à l'auteur de réellement « laisser de côté » un de ses protagonistes ou d'introduire de nouveaux arrivants. L'espace est élargi quand le conducteur et quelques passagers descendent pour constater les dégâts. Cet élargissement est significatif dans la mesure où il ajoute la possibilité de fuir pour Mehdi, mais cette ouverture potentielle reste sans conséquences : Mehdi est incapable d'en profiter pour s'échapper. La remarque sur l'espace illustre le peu d'habileté à se défendre que l'auteur accorde à Mehdi.

---

<sup>137</sup> Cf. JEAN 1971, 53.

L'espace du bus est avant tout un endroit public. Le narrateur évoque un lieu « plein de gens de toute sorte »<sup>138</sup>, où s'accumule un grand potentiel de réactions possibles à l'agression raciste. Les normes et les règles propres à ce type d'espace constituent un aspect important par rapport au courage civil. Trois niveaux de normes peuvent être relevés dans la situation de départ. Tout d'abord, il y a le respect de l'égalité de tout homme, théoriquement assuré (par la Constitution – même si le texte ne donne jamais directement d'indication référentielle). Les réactions choquées de certains passagers après la transgression de cette norme sociale par le conducteur expriment la présence implicite de cette règle fondamentale. En principe, l'espace ne tolère aucune discrimination parce qu'il appartient au domaine public. Cette norme forme l'arrière-plan éthique très faiblement représenté dans le récit par quelques gestes et de rares rappels verbaux.

Les panneaux d'interdiction introduisent un deuxième niveau. Les signes visibles de l'ordre, seuls traits caractéristiques visibles du lieu à côté des panneaux publicitaires, rappellent un aspect : celui des lois comme règles de la vie pratique. L'auteur oppose la présence effective du règlement officiel à la présence fugitive du principe général de l'égalité en insistant sur l'insigne d'interdiction.

Pourtant, l'ordre établi dans le bus ne correspond ni aux règles pratiques ni au principe égalitaire. Par l'observation du comportement et des commentaires sur ce qui est possible pour Mehdi et ce qui ne l'est pas, le récit établit une troisième norme divergente. Celle-ci se déduit des habitudes sociales, une certaine pratique quotidienne où les hommes se sont arrangés entre eux et se soucient peu d'être conformes à la loi. Ainsi, le comportement de l'habitué du trajet, toléré par le conducteur, montre par exemple que les règles formelles ne sont pas d'autorité pour le lieu décrit. Personnification du pouvoir réel dans le bus, le conducteur veille au respect du statut quo. Son rôle d'autorité formelle complique toute intervention courageuse parce qu'il est impossible de le contredire sans la remettre en question. L'espace dispose donc de trois niveaux de normes sociales qui règlent le comportement des différents passagers. Le règlement officiel est visible dans le texte, mais inefficace. Les niveaux des principes et de l'habitude s'expriment par les paroles et le comportement des personnages qui défendent l'une ou l'autre conception de l'autorité dans l'espace public.

Enfin, pour situer le bus dans un espace plus grand, il y a de brèves séquences narratives d'un style sobre qui forment le cadre spatio-temporel extérieur du voyage. Le trajet du bus

---

<sup>138</sup> Ibid., 10.

mène d'un quartier plus riche à un quartier ouvrier. La description du quartier modeste fait le décor de la scène tandis que les remarques concernant le quartier riche ne sont que des indices liminaires. Les séquences narratives intercalées servent d'opérateur réaliste pour ancrer le récit dans un environnement social vraisemblable. Ils contribuent à souligner l'air d'étude sociologique du récit.

### 3.2.5 L'enjeu de l'action et ses implications morales

L'enjeu de la situation de conflit est double : d'un côté la dispute repose sur un simple souci de la vie quotidienne, mais elle est également l'expression concrète d'un problème exemplaire : la prise de position face au racisme quotidien. La situation illustre qu'il faut un effort pour assurer le respect du principe de l'égalité dans la vie communautaire des humains.

Les deux enjeux sont associés à deux actants différents. Du point de vue de l'actant 'sujet' Mehdi, il s'agit de la faveur concrète de descendre du bus à un endroit où il n'y a pas d'arrêt. Le succès du projet de Mehdi dépend entièrement de la bienveillance du conducteur puisque le conducteur peut s'appuyer sur le règlement et, par conséquent, il a le droit de son côté. L'enjeu premier est donc tout simplement la demande d'une faveur. Celui-ci n'est que le déclencheur de l'intrigue et n'est pas situé sur le plan moral. L'expression d'un des intérêts légitimes du travailleur immigré et le refus de la complaisance du conducteur est un échange éthiquement anodin. Seule la transformation de la demande d'une obligeance en différend idéologique par la réponse raciste « Les Arabes n'ont qu'à marcher à pied »<sup>139</sup> mène à des implications morales.

Le dilemme moral face auquel les passagers (et avec eux le lecteur) doivent réagir se résume de la façon suivante : ou il faut intervenir et contester l'autorité du conducteur ou il est possible de se taire et d'accepter l'affront contre le droit fondamental de tout homme : le droit d'être respecté comme égal sans égard à l'appartenance ethnique. Le choix de la première option signifierait montrer un comportement courageux au service de la défense de la valeur de l'égalité, le choix de la deuxième le rejet d'une valeur de base. Dans le texte, cette décision n'appartient plus à la sphère d'action de l'actant 'sujet' car Mehdi est même incapable de comprendre qu'il est victime d'une discrimination. Tout au contraire, ses adjuvants dénoncent la violation du principe de l'égalité à sa place de ma-

---

<sup>139</sup> JEAN 1971, 41.

nières diverses. En l'occurrence, les remarques de l'intellectuel soulèvent la question de la discrimination injustifiée pour des raisons ethniques. Le jeune homme reste le seul à manifester verbalement et ouvertement son désaccord, même si les murmures des voyageurs indiquent, eux aussi, qu'une norme sociale est violée par le conducteur. Par l'évocation de cette dimension plus générale, l'auteur introduit la question de l'engagement pour le respect des droits de l'homme. À partir d'un cas particulier, c'est-à-dire le destin de Mehdi dans le microcosme du bus, l'auteur propose de s'interroger sur une question sociopolitique : comment l'individu peut-il réagir face à la discrimination raciste ? L'intervention des membres de la communauté représentés par les passagers est demandée pour défendre ces droits fondamentaux. Cette implication éthique correspond à l'objet sous-jacent „se positionner contre des propos xénophobes“ du diagramme actantiel. Elle est en même temps un devoir et un objectif des adjoints de Mehdi.

Les enjeux sont insérés de façon polyphonique, c'est-à-dire que plusieurs voix (le conducteur, l'intellectuel, le badaud, les personnages anonymes) complètent l'image complexe du problème. Chacun des personnages commente les événements de son point de vue, ce qui permet à l'auteur de juxtaposer les deux aspects complémentaires de l'objet concret et de l'enjeu sociopolitique. En l'occurrence, les murmures des passagers ne semblent être qu'un signe qui blâme l'incivilité du conducteur de bus pour des raisons de bienséance. De même, le vieillard et les « personnages-voix » essaient de lui faire comprendre qu'il pourrait se montrer quand même un peu plus coopératif et soutiennent de cette façon Mehdi dans son objectif concret tandis que l'intellectuel aborde sans ménagements la question de principes.

Somme toute, les enjeux de la situation de conflit sont à la base du besoin du courage civil des témoins. La dualité opposant les objectifs concrets et abstraits s'exprime à travers la multiplication des personnages qui tiennent plus de l'un ou de l'autre pôle. Vus dans le contexte du récit entier, l'enjeu de la situation conflictuelle ne correspond pas entièrement à l'enjeu principal du texte. Celui-ci est plus vaste et englobe plusieurs aspects du destin fait aux travailleurs immigrés par la société, et notamment aussi leur position faible dans l'engrenage des institutions et de la jurisprudence.

### 3.2.6 La motivation et l'intention d'action

Sur le plan de la psychologie des protagonistes, *La ligne 12* reste elliptique pour ce qui est des conditions et conséquences du comportement courageux. Le narrateur n'emprunte

que le point de vue de la victime Mehdi pour décrire ses états d'âme. Et encore, en faisant son portrait avant que la catastrophe intervienne, ce n'est que pour suggérer qu'il est bien conscient de sa condition de travailleur immigré. Ce qui motive le héros de l'épisode est sa fatigue : il voudrait s'épargner une longue marche à pied. Il s'agit d'un problème de sa vie pratique et il n'est pas confronté à un vrai dilemme moral. Par contre, ce scénario de fait divers incite ses adjoints et avec eux les lecteurs à projeter une intervention (hypothétique, dans une expérience de pensée pour les derniers) et leur pose un problème éthique. Cependant, l'auteur ne choisit à aucun moment du récit la focalisation interne pour exposer les réflexions des personnages qui se montrent plus ou moins courageux. Il ne décrit que leurs comportements, c'est-à-dire leurs paroles et leurs gestes qui expriment indirectement leurs mobiles. Avant l'accident, il y en a trois manifestations. Tout d'abord, l'ensemble des voyageurs montre la volonté d'améliorer la situation de Mehdi. L'effort collectif de faire changer d'avis le conducteur témoigne de la solidarité de la majorité des passagers avec l'ouvrier fatigué. Ils affichent de l'empathie pour un inconnu et participent à la défense des intérêts légitimes d'autrui. Puis, l'intervention de l'intellectuel va beaucoup plus loin que leur soutien qui se restreint au problème concret. Ses remarques laissent transparaître le mobile de combattre l'attitude raciste du conducteur. Elles donnent l'impression qu'il tient au principe de l'égalité et condamne toute discrimination. Mais sa position intellectualiste ne reste qu'une vague esquisse comme tous les autres indices concernant la motivation des courageux. Enfin, l'attention particulière de la lycéenne montre l'affection de celle-ci pour la victime. En observant la scène de près, elle manifeste son intérêt réel pour le destin de l'étranger.<sup>140</sup> Malgré son besoin d'atténuer la souffrance de Mehdi, elle manque de force pour prendre des risques. Les signes visibles qu'elle voudrait lutter sans y parvenir, comme la main serrée en poing tout à la fin du récit, laissent entendre qu'elle dispose d'un fort sens de justice, mais que son niveau d'assurance personnel est insuffisant pour qu'elle agisse.

Après la catastrophe, la difficulté d'agir des personnages s'exprime de façon diverse. S'il reste une certaine « résistance passive » de la part des passagers (les murmures, les frappes contre la fenêtre), les effets de la violence verbale et physique du conducteur déterminent leur comportement. L'accident introduit des facteurs psychologiques qui dissuadent les passagers de tout engagement. Il règne l'intimidation et la peur ce qui entraîne l'inactivité des passagers découragés. Aucun personnage ne parvient à développer l'inten-

---

140 Cf. JEAN 1971, 35s.

tion d'action de défendre les intérêts de Mehdi avec résolution, même s'il y a des tentatives pour désamorcer le conflit. Le vieillard et la lycéenne, tous les deux en position de faiblesse physique et sociale, affichent le plus clairement des signes de motivation sans avoir la capacité de changer le déroulement des événements. La description elliptique de l'indignation apeurée traduit bien le sentiment d'impuissance qui règne alors dans le bus. Le lecteur n'assiste qu'à des réactions qui montrent qu'il y a de la compassion pour la victime, mais personne ne dispose d'assez d'assurance et de force pour affronter le conducteur.

En ce qui concerne la focalisation, l'auteur priviliege la perspective d'observateur. Elle facilite au lecteur d'endosser le rôle du témoin et de suivre les événements, presque comme un passager du bus. Le narrateur lui dévoile en plus le sort difficile du travailleur immigré en détaillant son travail pénible et sa vulnérabilité sociale.<sup>141</sup> Le regard du narrateur se confond à plusieurs reprises partiellement avec celui de son personnage principal sans que l'on puisse réellement parler de focalisation intérieure. À côté de ce choix de focalisation, l'absence des notations psychologiques concernant les courageux constitue une des particularités du récit. En ne montrant que les effets visibles sans les causes intérieures, la description des comportements des passagers exprime leur motivation sans proposer une image tout faite. Si on fait exception de Mehdi, la motivation reste dans le récit sujet à interprétation. C'est au lecteur de réfléchir aux motivations sous-entendues d'une intervention courageuse et de saisir la nécessité de l'activité des témoins.

En résumé, on constate que *La ligne 12* dépeint deux types de comportement courageux qui se distinguent surtout au niveau de l'intention. Plusieurs personnages interviennent de façon hésitante pour les intérêts d'un tiers. C'est un comportement désintéressé exprimant la volonté de venir en aide à autrui. La deuxième variante, personnifiée par l'intellectuel, est le souhait de défendre la valeur de l'égalité et d'en faire un principe universellement appliqué et en particulier dans la situation conflictuelle dans le bus de la ligne 12. Les deux comportements tiennent du courage civil, même s'ils ne réalisent pas la totalité du potentiel inhérent à la notion car les individus courageux restent à l'abri de l'opinion dominante, sans s'exposer personnellement aux huées et à la raclée promise par le conducteur.

---

<sup>141</sup> Cf. JEAN 1971, 26-28.

### 3.3 « Pénitent 1943 » de Louis Aragon

#### 3.3.1 Présentation générale de l'œuvre

La nouvelle « Pénitent 1943 » compte parmi les textes moins connus de Louis Aragon. Elle date de la seconde période créatrice de l'auteur qui fut marquée par son engagement littéraire face à la montée du fascisme en Europe et par le réalisme socialiste. La nouvelle paraît clandestinement pendant l'Occupation de la France par l'Allemagne nazie. La première version n'est pas signée Aragon : le texte est d'abord publié sous le pseudonyme d'Arnaud de Saint-Romain.<sup>142</sup> Ayant pour fond le contexte historique de l'Occupation, les œuvres de cette époque témoignent de son combat d'écrivain pour la Nation française. Bien que la poésie soit son arme privilégiée, les courts textes en prose comme « Pénitent 1943 » complètent son activité de diffusion d'idées et de soutien aux combattants de la patrie.

Au terme de la Seconde Guerre mondiale, la nouvelle est intégrée dans le recueil *Grandeur et servitude des Français*, qui paraît en 1945 aux éditions de la *Bibliothèque française*, cofondées par Aragon, Éluard et Seghers trois ans auparavant.<sup>143</sup> Cette publication rassemble sept nouvelles d'Aragon écrites après sa participation à la « drôle de guerre » en tant que chef d'une section de brancardiers et médecin auxiliaire jusqu'à sa démobilisation en juillet 1940, c'est-à-dire pendant ses années d'activité dans la Résistance.<sup>144</sup> « Pénitent 1943 » appartient à la section du recueil qui illustre le comportement exemplaire des Français. La nouvelle affiche moins d'hostilité face à l'Occupant que les textes consacrés aux destins des collaborateurs ou d'un juge militaire allemand dans « Le droit romain n'est plus ». Pourtant, une note de 1964 à propos de ce texte particulièrement vindicatif est révélatrice en ce qui concerne la motivation et l'immédiateté de la production littéraire de l'auteur pendant la Résistance : en prenant ses distances par rapport aux attaques virulentes du narrateur contre ses protagonistes allemands, Aragon fait comprendre qu'il s'agit de textes écrits dans l'urgence, bref de « littérature d'urgence ».<sup>145</sup> L'objectif de contribuer

142 Cf. P. TOSSOU OKRI, *Le Mentir-vrai de l'engagement chez Louis Aragon romancier, des Cloches de Bâle à Servitude et grandeur des Français*, thèse, Limoges 2007, 304, <http://epublications.unilim.fr/theses/index.php?id=1853> (dernière consultation le 14.1.2012).

143 Cf. *ibid.*, 304.

144 Cf. W. BIBLAS, *Louis Aragon online*, 1997-2004, <http://www.uni-muenster.de/LouisAragon/biog/biog40.htm> (dernière consultation le 14.1.2012).

145 Il s'agit ici d'un terme de la critique littéraire francophone utilisé surtout pour la littérature algérienne des

à la lutte patriotique et le besoin d'exprimer le ressenti d'un peuple meurtri l'emportaient alors sur les considérations éthiques, esthétiques ou idéologiques. Aragon parle d' « un temps où les faits parlaient plus haut que le sens humain »<sup>146</sup> et avoue dans sa note la difficulté d'assumer son attitude de l'époque, empreinte de colère et de ressentiment contre l'Occupant allemand.

Comme les autres nouvelles du recueil, « Pénitent 1943 » fait l'éloge de l'engagement des résistants et ridiculise les occupants ainsi que les collaborateurs. L'engagement exemplaire du curé M. Leroy montre une des facettes de la résistance face à l'opresseur : la contribution des intellectuels à la lutte pour la cause nationale. Dans son faubourg d'habitude si paisible, le prêtre s'engage sans hésitation pour un militant anonyme qui cherche refuge dans son église. Lorsque ses poursuivants entrent avec fracas dans l'église et expliquent qu'il y a eu un attentat à la bombe dans une banlieue ouvrière voisine, le curé décide de venir en aide à l'inconnu caché dans le confessionnal. Il dissimule la présence de l'homme suspect à ses interlocuteurs en le faisant passer pour un de ses pénitents. Puis, quand les agents de police reviennent de nouveau vers le confessionnal, après avoir scruté la nef sans succès, il les interpelle énergiquement, affirme de nouveau qu'il n'y a personne dans l'église dont il ne peut répondre et leur suggère de s'en aller. De plus, il a la présence d'esprit d'indiquer une fausse piste aux agents de police. Les adversaires partis, il propose au poseur de bombe de l'accompagner au presbytère au cas où les enquêteurs reviendraient. Là-bas, dans une atmosphère détendue et conviviale, l'ecclésiastique lui pose enfin de nouveau la question qui l'intéresse le plus : quel était le rôle du faux pénitent dans l'attentat et si l'attaque était un succès.

La nouvelle montre le comportement modèle d'un partisan impromptu. Étant donné « la charge anticléricale connue de l'écrivain »<sup>147</sup>, le portrait bienveillant du personnage est quelque peu surprenant et montre qu'« Aragon sollicite le concours de tout statut social à la cause nationale, à la défense de la patrie aux mains de l'Occupant ». <sup>148</sup> La visée argumentative est claire : encourager les lecteurs des publications clandestines à participer à la Résis-

---

années 90. Le rapprochement me semble intéressant parce que la désignation « littérature d'urgence » insiste sur la fonction de l'écrivain en tant que témoin d'une époque troublée. Les nouvelles du recueil *Servitude et grandeur des Français* tiennent de cet ancrage dans la réalité politique et sociale de leur temps, même si leur fonction ne se limite pas au simple témoignage : ils s'adressent aux lecteurs des publications clandestines et véhiculent clairement un message idéologique.

146 L. ARAGON, « Note de 1964 », in : *Le mentir-vrai*, Paris 1997, 393.

147 L. ARAGON, « Note de 1964 », in : *Le mentir-vrai*, Paris 1997, 393.

148 Ibid. 344.

tance tout en indiquant des moyens susceptibles de favoriser la réussite des activités des partisans. Ainsi l'auteur contribue-t-il à mobiliser des gens de toutes les classes de la société française à l'aide de sa plume. Dans ce sens, la nouvelle est un texte persuasif qui cherche à convaincre les compatriotes de l'utilité de l'effort de la résistance quotidienne. Comme la force de démonstration provient d'un événement exemplaire narré, on peut la rapprocher de l'apologue. En ce qui concerne l'écriture, l'auteur emploie abondamment le style indirect libre pour marier le réalisme social avec une fine analyse psychologique du personnage principal. Les réflexions du prêtre se mêlent constamment au discours du narrateur de sorte qu'on est face à une représentation biaisée du conflit, représentation fortement liée à la subjectivité du personnage principal. Aragon offre ainsi le portrait moral d'un néophyte de la cause nationale en train d'accomplir sa première mission : sauver la vie d'un partisan.

### 3.3.2 Le réseau des personnages

« Pénitent 1943 » donne un autre exemple de courage civil d'une manière totalement différente du premier texte étudié. À la place d'une dizaine de personnages qui montrent plus ou moins d'engagement en faveur de la victime d'une attaque verbale, c'est le courageux qui est au centre du récit. Le curé M. Leroy doit se décider rapidement s'il vient en aide à un fugitif en le cachant. Par rapport au texte de Raymond Jean, le nombre des personnages remplissant la fonction d'actants dans la situation conflictuelle est moins important. En appliquant le modèle de Greimas à l'acte courageux, c'est-à-dire aux deux conversations entre le prêtre et les hommes de police, on se rend compte que seul trois rôles d'actant sont occupés par des personnages de la nouvelle : sujet, opposants et destinataire. Étant donné que le texte décrit la genèse de l'acte courageux de M. Leroy en détail, il est logique de lui attribuer le rôle d'actant sujet. L'objet concret qu'il cherche à réaliser est de sauver la vie à un résistant sur le fond de l'objectif global de la défense de la patrie contre l'Occupant. Sur l'axe de communication, on trouve d'un côté les convictions morales et politiques de l'actant sujet dans la fonction du destinataire. Le curé doit choisir entre deux maux : la collaboration ou l'improbité. Il décide d'opter pour le moindre mal, c'est-à-dire de protéger l'homme piégé dans le confessionnal. À l'autre pôle de l'axe de communication, le destinataire de l'intervention de M. Leroy est le combattant de la résistance, profitant directement du courage du prêtre. Mais, il y a aussi un bénéficiaire indirect de l'acte : la Nation française. Grâce au geste du curé, les forces de la Résistance ne perdent pas un homme expérimenté. En ce qui concerne l'axe du pouvoir, on constate un déséquilibre typique pour les

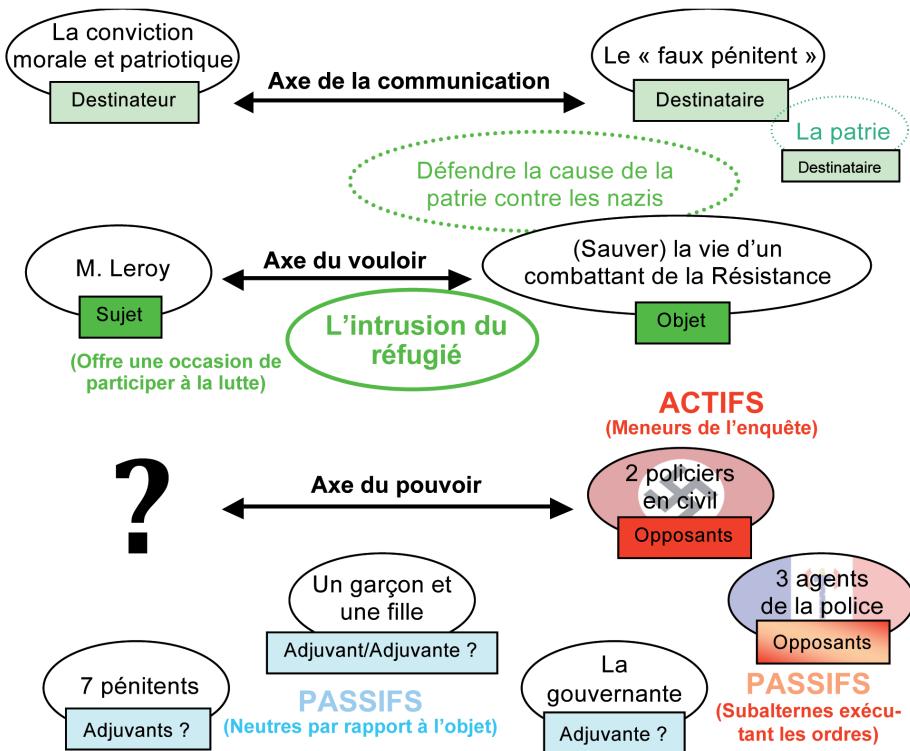
situations où il faut du courage civil. Le curé se voit opposé à un groupe de cinq hommes de police tandis qu'il n'a aucun adjoint anthropomorphe à ses côtés. Le rôle actantiel 'adjoint' est donc vacant. De l'autre côté, les opposants semblent nombreux. La multiplication des sbires du régime hitlérien traduit l'ampleur de la menace du système fasciste. S'il y a trois agents de la police française, les collaborateurs ne se font remarquer que par leur présence en tant que subalternes exécutant des ordres. Le seul opposant qui prend la parole est l'un des deux hommes en civil. Par des remarques sur « la rudesse d[e son] accent »<sup>149</sup>, le narrateur fait dès l'abord comprendre qu'il s'agit d'un Allemand et très vraisemblablement d'un homme de la Gestapo, pourrait-on ajouter, sans que le texte le confirme explicitement. Du point de vue fonctionnel, tous les agents de police sont donc un groupe formant un bloc avec un seul porte-parole. Pourtant, si l'on prend en compte la situation politique, il est plus approprié de les regrouper en deux catégories car les collaborateurs ne soutiennent que passivement les enquêteurs allemands, plus actifs dans leur chasse à l'ennemi.

En outre, la nouvelle dispose d'un nombre restreint de personnages secondaires dont la présence dans le récit est marginale. Ce sont la gouvernante, deux jeunes amoureux et sept paroissiens dans l'église. Ils jouent avant tout un rôle thématique, c'est-à-dire que leur apparition est liée au seul motif qu'ils illustrent.<sup>150</sup> De plus, les personnages secondaires remplissent aussi des fonctions définies par les particularités de l'organisation sociale de l'univers décrit. Les pénitents sont nécessaires parce qu'ils remplissent le rôle complémentaire dans le rite social de la confession. La gouvernante Marie est le pendant féminin, comme il est propre à tout curé catholique à l'époque. Par contre, il est impossible de leur associer un statut fonctionnel précis selon le modèle actantiel en raison de leur passivité. Comme tous les personnages secondaires se montrent plutôt bienveillants à l'égard du curé, on peut les classer dans les personnages neutres, c'est-à-dire sans importance dans la structure actentielle du conflit. Ils incarnent un simple effet descriptif, voire une propriété du lieu : leur présence complète le décor du faubourg tout en reflétant sa structure sociale. À l'instar du schéma présenté lors de l'analyse du récit de Raymond Jean, le diagramme ci-dessous rassemble les rôles actantiels dans la situation conflictuelle dépeinte par la nouvelle « Pénitent 1943 ». Le schéma actantiel reste parfaitement stable durant le conflit et il n'y a aucune modification décisive comme des changements de rôle d'un personnage ou l'introduction d'un élément perturbateur.

---

149 Ibid. 344.

150 Pour les détails, voir les considérations par rapport aux qualifications différencielles de M. Leroy ci-dessous.



Enfin, plusieurs oppositions sémantiques qui permettent la qualification différentielle de M. Leroy se forment autour des personnages. Tout d'abord, le curé n'a que très peu en commun avec l'homme qui fait infraction dans son église. Le résistant, appartenant au milieu ouvrier, n'a pas l'habitude des rites religieux et fait contraste avec l'homme d'Église. La langue châtiée du prêtre se détache fortement du registre familial et de quelques expressions argotiques (« Quel pétrin ! », « un de clamsé », « c'est pas mauvais, mauvais » etc.<sup>151</sup>) employés par le poseur de bombe.

Le curé est en position d'autorité et se sert de son éloquence alors que le faux pénitent est dépourvu de ses armes, à savoir des armes à feu, et incapable de lutter contre ses adversaires. Plus tard, dans le presbytère, les remarques rigolardes de l'ouvrier s'opposent à la

<sup>151</sup> Cf. ARAGON 1997, 243-245.

réticence du prêtre. Pourtant, il y a des éléments textuels qui expriment l'alliance insolite des deux hommes : le rire devient le signe de leur complicité, même si le narrateur ne laisse pas de doute qu'ils appartiennent à deux univers idéologiques opposés.

Quant aux hommes de police, ils confirment l'impression de supériorité que l'auteur confère au curé. Ses interlocuteurs apparaissent intimidés et évitent tout comportement sacrilège tandis que le curé apparaît éminemment sûr de lui. Il se comporte de façon autoritaire alors que ses interlocuteurs sont hésitants et montrent beaucoup de respect devant la religion et son dignitaire.

Les personnages secondaires contribuent également à la structure argumentative du récit, notamment par les pensées que le prêtre développe à propos d'eux. La gouvernante et les deux jeunes gens livrent des prétextes pour illustrer des traits de caractère du héros de la nouvelle. Il y a l'opposition de l'homme de l'église comme intellectuel – il aime jouer aux échecs, s'intéresse à l'actualité de la guerre et à l'art<sup>152</sup> – à la simplicité de ses paroissiens. Les « impitoyables dévotes »<sup>153</sup> qu'il reçoit dans le confessionnal représentent la dévotion et la piété aveugles alors que la réaction tolérante et bienveillante de M. Leroy face à deux jeunes amoureux laisse deviner que son interprétation de la doctrine ecclésiastique est plutôt souple, voire libérale. L'érudition et la maîtrise de la langue du curé s'opposent au parler dialectal de la gouvernante. De même, le bavardage des pénitentes le désespèrent et s'opposent à ses aspirations et son goût pour l'extraordinaire. Les remarques à propos des habitants du faubourg soulignent donc l'opposition entre le curé et les autres personnages. Le prêtre est présenté en contraste avec son entourage, un « monde petit, cancanier »<sup>154</sup> qui lui inflige des privations intellectuelles. Il est décrit comme étranger à l'univers de sa paroisse par ses prétentions et par le regard qu'il porte sur le milieu « où, après dix ans, il gardait comme au premier jour ce sentiment de ne pas être à sa place ». <sup>155</sup>

### 3.3.3 La structure événementielle du récit

Le schéma en quatre temps appliqué à « Pénitent 1943 » donne la structure suivante : longue exposition narrative, arrivée des intrus et climax, péripétie et dénouement heureux.

L'exposition mène M. Leroy d'une conversation avec sa gouvernante dans le presby-

<sup>152</sup> Cf. ARAGON 1997, 237s.

<sup>153</sup> Cf. ARAGON 1997, 237s.

<sup>154</sup> Ibid., 237.

<sup>155</sup> Ibid., 233.

tère au confessionnal dans l'église du faubourg. C'est une séquence narrative qui occupe presque la moitié de la nouvelle.<sup>156</sup> Le narrateur y expose les pensées et les opinions de son personnage principal quand il se prépare mentalement pour aller écouter des confessions. Les réflexions et les jugements du curé à propos de son entourage sont exprimés au style indirect libre. Ainsi l'univers du texte devient accessible à partir de la perspective de l'homme qui doit ensuite prendre la décision de devenir participant actif ou non dans une situation critique. Le regard que M. Leroy porte sur le faubourg a une double fonction. Au fur et à mesure, il trace une image précise de la personnalité du curé tout en faisant la description sommaire des endroits et de l'époque. Grâce à l'utilisation abondante de termes à connotation religieuse, même pour dire des choses qui n'appartiennent pas forcément à ce domaine (l'architecture de l'église décrite comme un « bâtiment sans âme »<sup>157</sup>, une jeune fille caractérisée par sa persévérance de venir au catéchisme<sup>158</sup>), le narrateur parvient à donner l'impression qu'on est témoin des pensées intimes du curé. La séquence introdutrice touche une dizaine de sujets de la vie quotidienne durant l'Occupation : d'une allusion à la radio anglaise où l'on apprend les nouvelles du front africain au printemps 1943 en passant par des considérations autour des biens rares en ces temps de guerre jusqu'au péché vénial d'un mensonge pour se procurer plus de denrées d'une de ses pénitentes.<sup>159</sup> En somme, l'exposition correspond à une esquisse du point de vue de M. Leroy sur le cadre spatio-temporel de l'événement singulier qui va se produire dans son église.

Le climax s'annonce par des bruits que M. Leroy entend en écoutant la dernière confession. Alors tout se passe très vite : l'action centrale n'occupe que peu de temps du récit. Il y a une courte phase de suspens entre la prise de conscience du curé, où quelque chose d'extraordinaire se passe, et la première conversation avec les agents de police. Ayant découvert le réfugié dans le confessionnal, le prêtre écoute les explications des intrus. La situation où il faut montrer du courage se résume alors pour lui de la façon suivante : après avoir obtenu toutes les informations nécessaires pour cerner la situation de la part des agents de police, M. Leroy n'a que très peu de temps pour décider ce qu'il va leur répondre. Un moment de concentration lui suffit pour chercher ses mots et pour se décider à faire passer l'homme dans le confessionnal pour son dernier pénitent. Ce premier acte de courage correspond donc à une impulsion spontanée, entièrement située au présent de

156 Plus exactement 1622 mots sur 3727, c'est-à-dire 6 pages sur 14 ou 43,5% de la longueur du texte.

157 ARAGON 1997, 236.

158 Cf. ibid., 234.

159 Cf. ibid., 237-239.

l'action. Étant donné ces caractéristiques de la situation, l'auteur choisit « naturellement » de représenter ce type d'acte courageux de façon brève en rapportant tout simplement le dialogue.<sup>160</sup> La scène n'occupe que la place de quelques lignes. Le climax est rapidement atteint : la décision du curé de s'engager fait culminer l'action montante.

La péripétie inclut une deuxième conversation avec les agents de police, après quelques moments de réflexion. Une fois retourné dans le confessionnal, le héros a une minute pour se recueillir et parler au réfugié. Il peut reconsiderer sa décision en tranquillité et en sachant que la scène se joue dans son domaine d'influence. À partir de ce moment-là, son intervention courageuse contient également une dimension rationnelle et calculée. Il prend la résolution de protéger l'homme caché et confirme son attitude en repartant aux agents quand il les entend s'approcher de nouveau du confessionnal. Enfin, il leur indique une petite porte à l'église et de cette manière les éloigne définitivement. Le départ des agents allemands marque la fin de la scène du conflit.

Le dénouement heureux est assuré par le sang-froid du curé. Dans un bref entretien dans l'église, il fait comprendre au faux pénitent qu'il préfère l'emmener au presbytère pour ne pas risquer qu'il soit découvert. En rapportant leur conversation joviale dans le bureau de M. Leroy, le récit reprend un motif du début : l'histoire du régionalisme ‘bettes’ qui est, bien sûr, le terme préféré de l'ouvrier pour désigner le légume en question. Enfin, le narrateur y ajoute un commentaire louant les braves gens et revient sur l'attentat comme acte de résistance. Son propos illustre que dans ce contexte historique particulier un acte patriotique finit par intéresser même le curé d'une petite paroisse.

### 3.3.4 Le lieu et son caractère public

Par rapport au lieu, il faut préciser deux aspects : l'importance du faubourg comme entourage tranquille et le rôle de l'église, lieu sacré, en tant que refuge.

L'espace du faubourg est dès l'abord caractérisé de façon ambiguë. C'est un lieu « perdu » où l'apparition d'un combattant de la patrie revient à une petite sensation. La beauté de la nature dans le jardin printanier du presbytère, les arbres en fleur, les jeunes amoureux et le laitier sifflant constituent le décor idyllique de la paroisse. À part le champ d'aviation voisin ou quelques affiches pour la Relève et la Milice, il n'y a que très peu qui rappelle

---

<sup>160</sup> « Naturellement », parce que tout autre mode de représentation serait défavorable à l'illusion de la temporalité du présent typique pour la scène. Dans ce sens, le procédé narratif où le temps de narration est égal au temps raconté, est le choix « naturel ».

la réalité de la guerre.<sup>161</sup> Tout ce qui est en rapport avec la charge de M. Leroy, comme le bâtiment de l'église ou l'attitude de ses paroissiens, est qualifié d'ordinaire. Les réflexions du prêtre sont parsemées par des verdicts sur le quartier « désespérément tranquille »<sup>162</sup> et ses habitants. Avant l'événement extraordinaire, ses jugements de valeur transforment le lieu a priori agréable en un « désert ennuyeux ». L'auteur se sert de nombreuses expressions à connotations affectives qui trahissent le mépris du personnage principal pour le faubourg. Avec l'excitation qui suit le coup réussi, la perception des lieux par M. Leroy change également et les objets et personnages de son entourage (les acacias, les jeunes gens) deviennent le miroir de son euphorie.

Puis, il est significatif que la scène-clé se déroule dans une église. Le lieu sacré est un endroit semi-public dans la mesure où il est ouvert à tout le monde, mais sous l'autorité et en possession de l'Église catholique. C'est un environnement protégé avec la tradition d'offrir un secours aux persécutés. Que la situation se passe dans le bâtiment sacré, est également favorable à l'autorité de M. Leroy. Conscient de sa position de suprématie formelle grâce à la légitimité de son pouvoir dans le lieu sacré, il s'adresse « avec beaucoup de dignité »<sup>163</sup> aux messieurs qui entrent dans son église et se laissent intimider par sa voix imposante. Cette hésitation devant l'homme d'Église rend déjà clair que l'action se passe dans un contexte où règne le respect des droits et des coutumes. Il ne risque donc pas d'être la victime d'une répression brutale et irréfléchie s'il ne se compromet pas. Le péril n'est pas imminent, comme sur le front ou lors des rafles à l'époque. Pourtant, la menace du pouvoir dictatorial est bien réelle, mais ses représentants se montrent respectueux envers le dignitaire religieux. Pourtant, le risque qu'il court n'est pas mineur et la menace plane au-dessus de sa tête. Même si le danger paraît plus important si on considère l'arrière-plan historique, cela n'empêche que l'incident se produit dans un cadre qu'on pourrait rapprocher à une situation de conflit semblable dans le contexte démocratique. Le comportement respectueux des officiers à l'égard de l'homme d'Église et leur disposition à se soumettre au règlement du lieu sacré – le narrateur dira encore d'eux qu'ils portent tous « la casquette ou le chapeau à la main »<sup>164</sup> – indiquent que son statut lui permet de leur parler d'égal à égal. Les représentants du régime autoritaire ne recourent pas à la violence et respectent son autorité. Il y a donc un « déséquilibre paradoxal » des forces : le curé a en principe à

161 ARAGON 1997, 236.

162 Ibid., 236.

163 Ibid., 240.

164 ARAGON 1997, 243.

craindre la force brutale de ses interlocuteurs. Mais dans ce contexte particulier, le danger effectif pèse moins lourd, car c'est lui qui a le dessus grâce à la protection liée au lieu sacré.

Par rapport à la « publicité », le déficit d'information du côté des agents de police distingue l'incident d'une situation typique où il faudrait du courage civil dans le sens moderne. Pour les adversaires de M. Leroy la moitié de la vérité reste dans l'ombre, ils ne se doutent pas de sa ruse. Le caractère quelque peu mystérieux de la situation est favorable au projet du prêtre. Son attitude courageuse ne le mène pas à défier ses adversaires, elle lui permet de les duper en catimini, ce qui est moins typique pour le courage civil. De plus, au moment des conversations, il n'y a pas d'autres témoins de l'incident sauf, tout au début, la pénitente qui sort de l'église. L'intervention courageuse n'est donc publique que dans le sens où elle fait face à plusieurs agents de police.

En résumé, on peut dire que l'église est un endroit où l'intervention est risquée, mais que cet endroit est pourtant avantageux pour la réalisation du projet du courageux. Même si les deux concepts sont voisins, l'analyse du lieu permet de dire que le comportement du curé dans cette situation protégée relève plutôt du courage civil et non pas vraiment de la résistance. La proximité de l'acte de résistance et du courage civil offre la possibilité d'insister sur la difficulté de délimiter les concepts et de réfléchir aux conditions nécessaires pour qu'on puisse réellement parler de courage civil.

### 3.3.5 L'enjeu de l'action et ses implications morales

L'enjeu concret de l'action est la survie du résistant caché dans l'église, la vie sauve d'un combattant de la Résistance. Cet enjeu premier correspond à l'objet concret dans le schéma actantiel. Il se range sous l'objectif maître qui consiste à contribuer à la défense de la patrie contre l'Occupant. Ce dernier est un effet sémantique du récit en entier, mais n'est jamais directement exprimé dans la nouvelle. Quant aux valeurs qui sont à défendre, il y a tout d'abord la valeur de la défense de la patrie avec tous les moyens contre les envahisseurs illégitimes. C'est une valeur avec des implications politiques qui n'appartient pas aux droits fondamentaux de l'individu. Il s'agit du droit d'autodéfense d'un peuple qui réclame son autodétermination face à l'opresseur. Cette valeur dépend d'une conception idéologique de la communauté, et elle est associée à un groupe, à savoir la Nation française. Il est discutable si l'on pourrait parler de courage civil au cas où l'enjeu de la situation conflictuelle se limiterait à la défense de l'intérêt national. Or, l'intervention

de M. Leroy se fait aussi en fonction d'une autre valeur qui justifie cette association : la protection d'un réfugié s'il y a des doutes par rapport à la légitimité de l'accusation contre lui. La défense d'un homme sans secours contre les bourreaux du régime fasciste se fait en fonction de l'objectif de protéger l'intégrité physique d'un être humain dont la culpabilité n'a pas été prouvée. Sachant que le réfugié sera très vraisemblablement tué sans procès, l'intervention revient quasiment à une obligation éthique.

Le comportement du curé s'oriente aux normes sociales qui se déduisent des deux valeurs précitées : d'un côté, le mot d'ordre du moment est de contribuer à l'effort de chasser le régime dictatorial à l'époque. De l'autre, il est le devoir du chrétien, et d'autant plus de l'homme d'Église, de venir en aide à l'homme en détresse. Ces deux impératifs visent à esquiver la menace du pouvoir arbitraire et à faire respecter les lois de la société civile. Dans ce contexte, M. Leroy doit se décider face à un dilemme moral : ou il respecte les dix commandements et dit la vérité ou il soumet les règles religieuses à une application souple, c'est-à-dire qu'il ment pour empêcher un plus grand mal. Toute décision entraînera la violation d'une des deux maximes. Les conséquences du mensonge ne sont désavantageuses que pour l'intégrité morale du curé alors que celles de la réponse honnête sont plus graves pour le combattant, la cause française et son intégrité morale. Il ne s'agit pas de défendre un principe unique, mais de prendre une décision dans le conflit de deux principes justes.

Enfin, l'acte concret du curé est exemplaire pour le dévouement pour la Nation. Dans ce sens, l'enjeu principal de la nouvelle, l'appel à la résistance, correspond partiellement à l'enjeu de la situation critique. L'objectif politique de l'action de M. Leroy est en même temps un objectif moral en raison de la particularité du contexte historique. Disposant de son niveau de savoir, il serait amoral de ne pas combattre le nazisme avec toutes les forces qui sont à sa disposition. Ainsi compris, les enjeux de l'intervention courageuse correspondent précisément au message de « Pénitent 1943 ».

### 3.3.6 La motivation et l'intention d'action

Pour comprendre comment l'intention d'action de M. Leroy se forme, il faut d'abord considérer le portrait moral du personnage. Celui-ci est l'effet primaire de l'exposition dès les premières lignes de la nouvelle. À l'exception des passages dialogués et de quelques commentaires, le narrateur se sert d'une focalisation intérieure tout au long du récit. Ensemble avec l'utilisation du style indirect libre, ce procédé d'écriture procure au lecteur la possibilité de suivre l'incident en s'identifiant à la position du personnage.

L'agacement que lui causent les gens du pays, qui utilisent la variante régionale ‘bettes’ à la place du mot ‘blettes’, livre le premier indice par rapport au caractère du personnage : le curé se plaît d’être cultivé et de parler un français soutenu « comme il se doit ».<sup>165</sup> Généralement, il semble tenir aux règles et respecter les devoirs, ce qui se montre également plus loin quand le narrateur se sert d’un verset du Notre Père pour montrer sa résolution d’accomplir sa besogne au nom de Dieu et malgré ses préoccupations personnelles.<sup>166</sup> Pourtant, le texte ne manque pas de trahir le fait que la volonté du curé vacille par moments. Son travail dans le confessionnal offre une variation sur le thème de l’indécision : sa résolution est en lutte constante avec les tentations de la négligence dans la vie pratique. Concrètement, il doit s’imposer lui-même le respect de son devoir quand il se surprend de rêver au lieu d’écouter une de ses pénitentes.

Les rêveries du curé montrent un esprit désabusé par la petitesse de sa vie quotidienne. La résignation de l’homme d’Église transparaît clairement derrière les formules religieuses utilisées pour décrire son entourage. Sa manière caustique et perspicace de voir les choses, rend compte de la déception d’un caractère ambitieux qui a été détrompé. Son mécontentement devient encore plus visible dans de nombreuses phrases exclamatives à contenu plaintif. Le faubourg « ni chair, ni poisson »<sup>167</sup>, l’esthétique faisant défaut à son église qui n’a « rien d’extraordinaire »<sup>168</sup>, et ses paroissiens dont le manque de ferveur est commenté par des tournures emphatiques, lui fournissent des sujets de plainte. Une vision négative et ironique banalisant les circonstances de l’existence du curé, constitue de cette manière le fond du tissu narratif. Sur le plan linguistique, son malaise se traduit par la multiplication des expressions qui font référence à la liberté réduite comme ‘s’enfermer’, ‘se confiner’ ou ‘se devoir de se surveiller’.

Pourtant, les commentaires à propos de la vie au faubourg permettent aussi de montrer les qualités et non seulement les regrets du curé. Ses aspirations artistiques, son intérêt pour les nouvelles laïques à la radio ainsi que son comportement face aux jeunes amoureux contribuent à l’ébauche d’une certaine ouverture d’esprit. L’image complexe du personnage s’enrichit encore par des idées plutôt pratiques que strictement pieuses. Il montre un certain dégoût pour la dévotion aveugle quand il réfléchit à la motivation de ses pénitentes et au gaspillage de la cire pour des buts d’adoration dans un contexte économiquement

<sup>165</sup> ARAGON 1997, 233.

<sup>166</sup> Ibid., 237.

<sup>167</sup> Ibid., 234.

<sup>168</sup> Ibid., 235.

difficile. En général, le curé fait preuve d'un certain pragmatisme trahissant son esprit ouvert. De cette façon, l'auteur dresse le portrait d'un personnage qui ose penser indépendamment et qui est prêt à assumer ses responsabilités. Conscient de son intégrité morale et ayant une sensibilité particulière grâce à sa profession religieuse, le curé est également doté d'un penchant pour la curiosité et l'aventure, ce qui jouera un rôle important quand il reçoit son dernier pénitent.

Par ailleurs, le narrateur introduit le motif du mensonge comme péché vénial. S'il s'agit de protéger une valeur supérieure comme la vie d'un homme, le mensonge est pardonnable. Le motif est à la fois présenté comme une opinion du curé et comme une conclusion que l'on pourrait tirer de l'incident. Ce point de vue est invoqué pour illustrer que le prêtre n'hésite pas à raisonner indépendamment. Le motif est préparé dans la dernière des confessions et ensuite repris deux fois : d'abord au moment où le curé se retrouve seul au confessionnal, puis, après le départ définitif des hommes de police. Il s'épanouit entièrement lorsque le sentiment de culpabilité se transforme en son contraire quand M. Leroy « avait perdu toute espèce de sens du péché »<sup>169</sup>, c'est-à-dire après son triomphe verbal sur l'agent allemand. L'interprétation du curé, développée avec une finesse espiègle dans le propos du narrateur, transforme l'idée de départ en son contraire. Ceci est rendu au niveau de l'écriture par les deux affirmations ludiques « [I]es acacias si bon qu'il fallait bien que le bon Dieu fût d'accord »<sup>170</sup> et « le grand Christ sur velours vert avait l'air d'accord ».<sup>171</sup> La pensée de M. Leroy se reflète ainsi dans son interprétation subjective de la nature et des objets qui l'entourent.

Toujours sur le plan de l'écriture, le texte développe, à l'occasion de la deuxième conversation avec les agents de police, le motif de la voix puissante du prêtre. Capable de s'adapter rapidement pour profiter de l'acoustique de la nef de l'église, il réussit à repousser son interlocuteur à l'aide de son organe. Surpris par cette virulence, l'officier se traît comme allemand par des mots balbutiés dans le choc. Involontairement, il détermine le curé à demander aux intrus de quitter son église, car celui-ci, face à l'ahurissement de son adversaire, prend de l'assurance. Provoquant l'effet souhaité, il indique une fausse piste aux agents de police pour les éloigner. Ce procédé en trois étapes montre son habileté rhétorique et témoigne d'une compétence assez développée à gérer des conflits ainsi que de l'assurance personnelle du personnage principal. Tout compte fait, il lui est attribué un bon nombre de traits qui sont favorables à l'activité dans le sens du courage civil.

---

169 ARAGON 1997, 243.

170 Ibid., 245.

171 Ibid., 247.

Le prêtre, caractérisé de cette façon, se voit face à une situation où il se rend compte, non sans étonnement, qu'un homme, dont il ignore l'identité, s'est réfugié dans le confessionnal. Sa perception de la situation se modifie séance tenante et il est obligé de répondre aux agents de police instantanément. Le moment de décision n'est aucunement mentionné avant la première conversation. Il n'y a qu'une très brève phase de réflexion après coup parce que le prêtre est forcé d'agir immédiatement. L'auteur insère seulement des signes physiques comme le battement de cœur de M. Leroy qui traduisent la peur de se faire arrêter à son tour. Dans la situation critique, le courage est tout entièrement une qualité de l'acte du curé.

En ce qui concerne les motifs d'agir du personnage, Aragon propose trois pistes : des motifs politiques, des motifs personnels et un motif « noble ». Les deux premiers types de motivation se trouvent enchevêtrés dans le texte. Le patriotisme s'associe aux ambitions personnelles de M. Leroy. Le curé se languit d'un « combat de tous les jours »<sup>172</sup>, est bouleversé par des affiches d'actualité et s'intéresse aux nouvelles d'Afrique du Nord.<sup>173</sup> Son intérêt pour la géopolitique et son vœu de participer à la lutte font comprendre que sa motivation est aussi politique : il veut contribuer à contrecarrer les ambitions allemandes sur le territoire français et à la libération de la patrie.

Par ailleurs, les réflexions du curé indiquent qu'il semble lui-même douter de la pureté de ses raisons quand il se retrouve seul dans le confessionnal après la première conversation avec les agents de police. L'auteur évoque le mobile personnel de la curiosité quand M. Leroy se demande s'il n'est pas blâmable de profiter de l'occasion pour en savoir plus sur l'attentat pour lequel il soupçonne son pénitent. Sa curiosité et l'ennui qu'il éprouve dans le faubourg favorisent sûrement son empressement de lutter contre l'Occupant. Mais cette curiosité n'est plus suffisante pour expliquer ses actes à partir du moment où il endosse la responsabilité pour l'homme caché dans la logette de droite du confessionnal. Une fois les adversaires dispersés, il se pose de nouveau la question de l'honnêteté de ses motifs. Le narrateur oppose alors la curiosité à ce qu'il appelle la « vraie charité chrétienne ».<sup>174</sup> Avec cette expression, il introduit une autre couche de signification du comportement de M. Leroy. Le terme peut être interprété comme une référence à son devoir d'homme d'Église : par sa vocation, celui-ci doit toujours rechercher la bonne action. Mais il pourrait aussi être vu comme acte dû à un sentiment plus profond : un geste animé par

---

<sup>172</sup> ARAGON 1997, 234.

<sup>173</sup> Cf. ibid., 236s.

<sup>174</sup> ARAGON 1997, 243.

le sens de la justice ou par la défense de la valeur de la vie humaine. Quoi qu'il en soit, on constate qu'il s'agit d'un motif altruiste sans avantage personnel pour le courageux. Que l'on veuille le considérer, du point de vue de la religion chrétienne, comme un acte inspiré par l'amour du prochain ou comme le geste d'offrir de la protection à un homme coupable, ce côté de la motivation du curé pourrait être qualifié comme « noble », c'est-à-dire bien intentionné et désintéressé.

Pour compléter l'image complexe du réseau motivationnel, il convient d'insister sur une réplique du dialogue entre le curé et l'homme en fuite. La phrase répétée « Chacun a ses idées »<sup>175</sup> qui reste volontairement énigmatique, vague et polysémique, semble indiquer de manière ironique que le curé a choisi de flétrir un peu les règles auxquelles il s'est engagé par le choix de sa vocation. Elle devient en outre le symbole de la complicité tacite entre le curé et le combattant de la résistance malgré toutes les différences idéologiques. En exprimant l'acceptation des raisons d'agir de l'autre sans insister, cette phrase traduit l'ambiguïté du comportement de M. Leroy. Pour mieux s'adapter à la situation complexe, le curé trouve une issue qui garantit la protection au fugitif tout en protégeant son intégrité personnelle. Non seulement ses idées mais aussi ses actes divergent de la doctrine canonique à laquelle il devrait théoriquement rester fidèle.

Pourtant, la recherche du « vrai » motif reste sans réponse définitive, même si la dernière réplique de la nouvelle suggère une interprétation plus profane que les deux variantes « nobles » proposées ci-dessus et laisse deviner que la curiosité ne manque pas d'avoir sa part dans l'affaire. Dans ce sens, la nouvelle est idéale pour repérer les différentes couches de signification possibles quant à la motivation d'un acte courageux. Et cela d'autant plus qu'on y trouve l'esquisse d'un acte assouissant à la fois l'orgueil personnel, le souhait de changement politique et le besoin d'aider son prochain.

Par rapport à la difficulté d'agir, c'est sa position d'ecclésiastique qui complique l'intervention de M. Leroy. Pour lui, le mensonge signifie une violation des principes auxquels il s'est engagé par serment. La socialisation attribuée au personnage influence sa volonté d'intervenir : l'éducation chrétienne du prêtre a pour conséquence le respect de certains principes de base comme par exemple l'interdiction du mensonge, mais aussi sa formation intellectuelle qui lui permet d'interpréter la situation en prenant du recul. Par contre la peur n'est pas le facteur décisif pour sa décision d'agir. Elle semble être compensée par le goût de l'aventure et la curiosité du curé.

---

<sup>175</sup> Ibid., 244.

Pour conclure, on peut dire que la deuxième œuvre analysée offre un point de vue nettement différent sur une situation où il faut du courage : le texte d’Aragon dépeint autant le moment de décision que l’aspect psychologique. Au moment de l’intervention, il représente le courage comme qualité de l’action du curé. Le premier geste de M. Leroy est spontané et le texte ne montre aucune pré-méditation. D’autre part, il montre en détail la complexité des phénomènes de motivation et de l’âme humaine avant et suite à l’intervention courageuse. Bien que M. Leroy profite d’une position d’autorité qui facilite son action, il s’agit pour lui d’assumer la responsabilité de la vie menacée d’un être humain dans des conditions extrêmes. En outre, l’exemple du curé montre que la force d’agir courageusement n’est pas forcément exclusivement basée sur des raisons morales et qu’elle est en principe ouverte à d’autres motifs. Enfin, comme l’église offre un espace protégé où le curé n’est pas directement sujet aux persécutions de la guerre, le contexte est comparable à celui d’une intervention dans un cadre public en démocratie et peut par conséquent être considéré comme un bon exemple du courage civil.

### 3.4 « Les transports en commun » de Monique Proulx

#### 3.4.1 Présentation générale de l’œuvre

« Les transports en commun » est une brève nouvelle satirique de Monique Proulx. L'auteure québécoise est une artiste à talents multiples : une carrière de professeur de français, ensuite le travail de scénariste et enfin celui d'écrivaine libre l'ont fait parcourir le domaine des lettres de long en large. Particulièrement prolifique dans le genre narratif court, elle sait créer des récits captivants à l'aide d'une écriture concise. Elle aborde des expériences existentielles et universelles comme l'homme face à la mort ou son rapport à sa propre sexualité, souvent à partir de moments critiques dans les destins particuliers de ses personnages. Paru dans *Les aurores montréalaises* en 1996, « Les transports en commun » figure parmi les nouvelles les plus courtes du recueil. La publication est un hommage kaléidoscopique à la ville de Montréal. À travers les textes de l'œuvre, Proulx, elle-même Montréalaise de choix depuis 1984, se fait observatrice de la vie urbaine à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Elle part à la recherche des côtés moins visibles de la ville en racontant les destinées d'une foule d'habitants singuliers. De cette façon, l'écrivaine explore les facettes hétéroclites de la vie humaine dans la métropole en insistant notamment sur la diversité ethnique

et culturelle. Bien que l'immigration et l'éclectisme culturel soient au centre du recueil, il rassemble aussi des textes abordant d'autres sujets comme des problèmes sociaux ou des enjeux de la vie collective. « Les transports en commun » est à cet égard exemplaire. La nouvelle raconte le comportement extraordinaire de son protagoniste lors d'un incident de la vie de tous les jours que l'auteure propose de qualifier par le terme d'« héroïsme ordinaire ».<sup>176</sup>

Conrad, un employé d'un grand magasin de chaussures, attend le métro sur le quai de la station Berri-UQAM à l'heure de pointe. Un peu plus petit que la majorité des personnes de la foule, il se rend compte d'une certaine agitation parmi les gens qui attendent. Il se fraie un passage jusqu'au quai et aperçoit une suicidaire marchant sur les rails. Après avoir lancé en vain un cri pour inciter les autres à agir, il décide sans hésiter de venir en aide à la femme désespérée. En dépit du danger du métro approchant, il saute sur les rails, saisit la femme et la sort de la zone dangereuse. Soudain, comme sortie de nulle part, une équipe de télévision apparaît sur la scène de l'évènement et explique au protagoniste qu'il vient de devenir le héros d'un test télévisé sur l'« héroïsme ordinaire ». Puis, la narratrice relate l'impact de l'évènement sur la vie de Conrad. Il est décoré de mille distinctions et honneurs, devient une star éphémère du petit écran et l'histoire finit par perturber sa vie quotidienne à tel point qu'il est contraint de changer de métier. Finalement, on apprend que l'incident n'a pas seulement eu des effets pernicieux sur sa vie quotidienne, mais aussi sur son attitude. Dès lors, s'il est confronté au besoin d'aide d'un de ses prochains, il ne se montre plus serviable.

Bien que le texte se serve avant tout d'un mécanisme satirique pour analyser la place accordée au courage dans la société médiatisée de nos jours, il valorise en même temps l'engagement courageux d'un individu en le mettant au centre d'une brève intrigue avec plusieurs rebondissements surprenants. Tout en employant une langue riche en tournures poétiques, Proulx se sert, également sur le plan du style, de nombreuses expressions de la langue parlée tout au long du texte. L'écrivaine propose une réflexion à propos de l'influence des médias sur les valeurs qui encadre l'événement rapporté sous forme narrative. C'est un récit où les descriptions et les commentaires par rapport aux causes et les conséquences de l'action dominent alors que le nœud actionnel ne constitue qu'un bref moment concisément décrit.

---

176 M. PROULX, « Les transports en commun », in : *Les aurores montréalaises*, Montréal 1997, 65.

### 3.4.2 Le réseau des personnages

Si l'on applique le schéma actantiel à la situation conflictuelle avant la révélation que toute la situation n'est qu'une mise en scène, l'intervention courageuse peut être analysée dans sa portée anthropophile. Vu la brièveté de la nouvelle, il n'est pas étonnant que le réseau de personnages de « Les transports en commun » soit réduit au personnel strictement nécessaire. On n'y trouve que quatre groupes de personnages qui assument chacun un des rôles d'actant par rapport au conflit au cœur du récit : Conrad, la prétendue suicidée, les passagers sur le quai et l'équipe de télévision.

Sur l'axe du vouloir, l'actant sujet Conrad est en quête d'un bien immatériel : il cherche à sauver la vie d'une femme suicidaire, c'est-à-dire à se comporter en être humain responsable qui n'hésite pas à quitter son domaine personnel pour sauver une personne en danger. Grâce à son exploit, il lui est possible de garder son intégrité morale en tant que personne qui ne refuse pas l'aide à ses prochains. Sur le plan concret, l'objet de l'intervention de Conrad est la vie sauve de la suicidaire. Mais son acte altruiste le protège également d'éventuels reproches ultérieurs et de sa mauvaise conscience.

La nouvelle n'explicite pas qui ou quoi l'incite à agir. Mais, en décrivant la nécessité de l'intervention ressentie par le personnage, la narratrice suggère que le destinataire qui pousse le protagoniste à l'acte est bien sa conscience. De l'autre côté de l'axe de communication, il y a, de nouveau, le personnage qui profite directement de l'intervention de Conrad : la suicidaire. Comme son statut de victime n'est en fin de compte qu'un leurre, la position du bénéficiaire reste vacante si l'on considère la « véritable » constellation de la situation après la révélation de la mise en scène médiatique. Le renversement spectaculaire a pour conséquence la futilité de l'acte courageux. Le sentiment d'avoir agi pour rien est au fond du mécontentement du protagoniste que l'on trouve exprimé dans le dernier paragraphe du texte.

Les autres personnages sont regroupés sur l'axe du pouvoir. Conrad ne dispose d'aucun adjvant. Malgré le sentiment ambiant de malaise face au drame, son entourage semble assez indifférent au destin de la femme et à la tentative de sauvetage du protagoniste. L'impact de l'attitude des gens qui attendent sur Conrad livre un parfait exemple de l'effet du témoin. D'abord leur attention est réveillée par le caractère extraordinaire de l'événement. Ils se comportent en bâdauds démunis par la nouveauté de l'expérience qu'ils font collectivement. Sortis de leur ébahissement, leurs chuchotements et leur « accord de principe »<sup>177</sup>

---

<sup>177</sup> PROULX 1997, 64.

semblent à première vue des éléments qui encouragent l'intervention courageuse. Dans la foule, il règne un mélange d'assentiment tacite et de refus de réellement affirmer la position courageuse en agissant. Cette attitude ambivalente de son entourage provoque la diffusion de la responsabilité. La construction impersonnelle de l'exclamation « Il faut faire quelque chose ! »<sup>178</sup> est l'indice textuel le plus frappant de ce refus d'affirmer la responsabilité personnellement. La possibilité que les autres témoins pourraient intervenir empêche Conrad d'abord d'agir courageusement. L'exclamation du protagoniste est suivie d'une réflexion des plus résignées sur le destin de la suicidaire qui n'est attribuée précisément à aucun des acteurs mais reflète l'attitude générale des spectateurs. L'intensité du sentiment de résignation est soulignée par la répétition quintuple de l'adjectif 'pauvre'.<sup>179</sup> Bien que le passage recherche principalement l'effet ironique, il exprime également l'inactivité des témoins. En somme, la fonction des gens qui entourent Conrad est celle de souligner que son entourage reste inactif, ce qui permet la mise en relief du héros de la scène.

Puis, il y a dans la foule un personnage qui joue encore un rôle exceptionnel. C'est un grand type qui est caractérisé par deux traits : il « voit tout » et il « a beaucoup lu, probablement ».<sup>180</sup> Cette micro-caractérisation sous-entend qu'il s'agit d'un personnage cultivé qui y voit clair et auquel sa capacité d'analyse et son sang-froid faciliteraient de s'engager. Bien qu'il fasse la remarque pertinente « C'est une désespérée ! »<sup>181</sup>, il n'intervient pas et son activité se limite au commentaire « savant » de celui qui a de l'expérience. Il se range donc, comme tous les autres gens sur le quai, plutôt dans le camp des opposants passifs même si sa remarque est apte à stimuler la disposition d'agir de Conrad.

Le seul opposant actif n'est pas un personnage anthropomorphe. Le métro comme menace réelle à la vie de la suicidaire représente la promesse inéluctable de la mort. Le véritable adversaire dans le combat du courageux reste abstrait : ce serait la mort de l'inconnue désespérée. La narratrice met en œuvre une puissante métaphore du champ sémantique de la maladie pour aiguiser l'imminence du danger du métro approchant : « son mugissement de mécanique emballée monte comme une fièvre ».<sup>182</sup> Un peu plus loin, elle continue d'amalgamer des sensations perçues par deux sens différents : elle rapproche l'ouïe et l'odorat – dans le premier cas de figure cité ci-dessus la deuxième sensation est la chaleur

---

178 Ibid.

179 Cf. ibid.

180 PROULX 1997, 63.

181 Ibid., 63.

182 Ibid., 64.

traversant le corps entier – pour exprimer par un rapprochement synesthétique la mort imminente guettant sa victime. L'abyme du tunnel se transforme ainsi en « gueule sombre [...] d'où exhalent déjà des grondements ».<sup>183</sup>

Enfin, l'équipe de télévision n'apparaît qu'après le déroulement de l'incident et n'est pas un opposant actif qui inhibe l'engagement concret du protagoniste. Mais en considérant l'impact de l'incident provoqué par les journalistes sur l'attitude de Conrad, il faut qualifier leur influence de préjudiciable. Avec leur mise en scène, ils le privent d'une expérience « authentique » et le dissuadent de répéter une telle action motivée par un sentiment d'humanité. Dans ce sens, leur apparition et toute l'agitation qui s'en suit ont un effet néfaste sur la propension altruiste de Conrad.

En ce qui concerne les qualifications différencielles, on constate que Conrad se distingue de la foule par sa compréhension immédiate de la nécessité d'intervenir et par son activité. Personnage bouleversé par ce qu'il perçoit, la narratrice lui attribue pourtant la répugnance de s'engager qu'il surmonte intuitivement.<sup>184</sup> Diamétralement opposée à cette réaction active, il y a la passivité des personnes dans la foule en dépit de leur conscience de la gravité de l'incident. Son besoin personnel d'atténuer la souffrance d'autrui, c'est-à-dire d'empêcher la mort inutile de la suicidaire, suffit pour faire sortir Conrad de son inertie et ce seul fait le distingue clairement des autres. Par contre, il a en commun avec son entourage la curiosité qui est une sorte de condition préalable à l'acte courageux. L'agitation de Conrad l'oppose à la présumée suicidaire qui se montre impassible et étran-gement tranquille dans sa démarche. Il se charge du rôle de s'inquiéter du bien-être de la suicidaire alors que celle-ci semble stoïque. Ainsi il est le seul personnage actif jusqu'à ce que l'équipe de télévision survienne et le réduise au statut de victime passive. La multitude des facteurs qui interviennent pour le pousser à l'acte n'est pas explicitement abordée. Il n'y a qu'une brève esquisse de quelques-unes de ses pensées, le mettant en relief par rapport aux autres personnages.

Pour ce qui est de la caractérisation descriptive, l'on peut constater que le protagoniste est de loin le personnage le plus précisément décrit. Le lecteur apprend son métier, quelques détails sur son physique et son orientation sexuelle alors que les autres témoins de la scène restent sans visage. En revanche, le portrait de la femme en détresse est fait de lieux communs sur les suicidés dont certains sont réinterprétés de façon insolite. La narra-

---

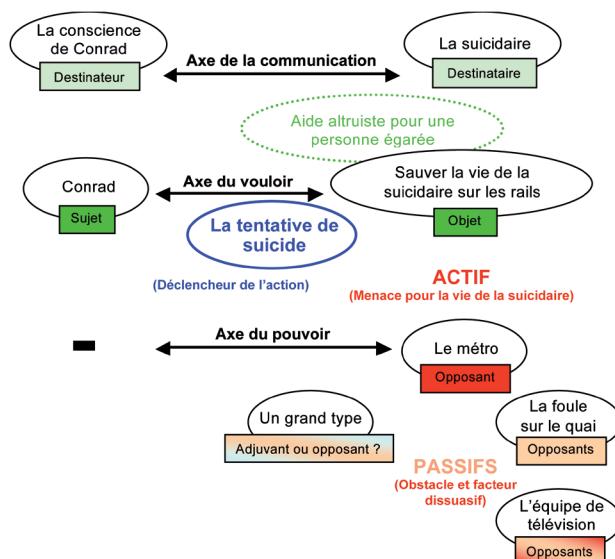
183 Ibid.

184 Cf. PROULX 1997, 64 : « Conrad ne veut pas être celui qui agit, n'a jamais voulu [...] ».

trice l'introduit de façon catégorique par le pronom personnel *elle* qui est le premier mot de la nouvelle. Elle l'enveloppe dans un vêtement rendu étrange par une hypallage (« un froissement raide et ciré »<sup>185</sup>) et joue avec cette même image quand elle parodie l'expression ‘en chair et en os’ en remplaçant le dernier mot par le lexème ‘ciré’ quelques lignes plus loin. La femme n'est l'objet que de deux brèves descriptions de son apparence extérieure : elle est d'abord introduite par la narratrice, puis « interprétée » par Conrad lorsque celui-ci la voit et construit des hypothèses sur les raisons de sa tentative de suicide. La narratrice résume ainsi un jugement superficiel et précipité sur ce personnage.

L'expression de condoléances prématurées au nom de tous souligne de façon ironique que son triste sort semble inévitable aux spectateurs. Le fait que la narratrice n'utilise que la désignation ‘fille’ pour la dénommer ajoute au rapetissement du personnage dont le lecteur ne voit que la silhouette. Son *for intérieur* reste complètement inaccessible. Parfairement adapté à la logique du texte, le personnage reste donc une esquisse dans l'espace narratif.

Somme toute, l'analyse actantielle montre un héros actif et seul face à un entourage passif, voire hostile. Le protagoniste est appelé à lutter contre la mort d'autrui dans une situation qui semble sans issue. Le diagramme ci-dessous résume encore une fois les rôles actantiels et leur attribution aux personnages au moment de la situation critique.



185 Ibid., 63.

### 3.4.3 La structure événementielle du récit

La structure dramatique du récit implique quatre phases : brève exposition de la situation initiale, montée du suspens relativement longue et climax, rebondissement et dénouement malheureux.

La situation initiale est exposée de façon très compacte dans le premier paragraphe. Cette première partie du texte correspond à un seul plan d'ensemble situant la victime face au danger du métro. La comparaison avec la technique filmique est pertinente parce que le but de la représentation par l'écriture est ici double : la nouvelle cherche à raconter l'histoire de l'engagement de Conrad tout en se rapprochant, par le moyen de la représentation voyeuriste et dramatisante, du format télévisé qu'elle met en scène. En proposant une séquence d'images commentée par une voix off bavarde comme dans une émission de télé-réalité, le texte parvient à établir sa proximité avec ce type de production culturelle. Cela a pour conséquence l'utilisation d'un langage familier, mimant le registre de l'oralité. Comme dans une émission où l'on suit en direct les protagonistes ignorant la mise en scène médiatique, tout est commenté, la voix narrative suscite l'illusion du confidentiel et la scène paraît parfaitement bien encadrée. Si cette technique est flagrante dans le premier paragraphe, elle est encore réemployée pour mener l'histoire à son paroxysme juste avant l'arrivée des caméras.

À l'opposé de l'exposition très courte, la montée du suspens est la phase la plus étendue du récit. Elle permet d'introduire le protagoniste et sa perception de l'incident tout en se concentrant sur la description de la menace et la recherche d'un expédient. Dès la première énonciation des témoins, le suspens va croissant par l'évocation répétée du tableau de la suicidée devant l'abîme alternant avec celle des réactions du « public ». Enchâssée dans une comparaison inattendue entre la propagation d'une maladie contagieuse et la propagation rapide de la nouvelle parmi les gens qui attendent, la présentation de la foule qui attend comporte en même temps toute l'information spatio-temporelle nécessaire en une seule phrase. Des termes comme « spectacle » et « aventure »<sup>186</sup> pour décrire la situation critique permettent d'installer le regard sensationnaliste sur l'évènement. La description des réactions des témoins et celle de Conrad représentent le noyau sémantique central par rapport au courage. Les passagers rassemblés dans la station prennent conscience du

---

<sup>186</sup> PROULX 1997, 63.

déroulement du drame sans réagir. Seul le goût de l'extraordinaire les fait « relucher ça »<sup>187</sup> d'une distance rassurante. La description de la scène est accompagnée de commentaires sur la femme en détresse imprégnés de pitié et de résignation. Proulx marie ainsi les pôles opposés de l'immédiateté, du « en live » propre à ce genre télévisé et de la distance exprimée par une voix narrative que l'on est contraint d'identifier comme une reprise parodique du discours typique de ce type d'émission. La répétition de l'adjectif 'pauvre', évoqué lors de la caractérisation de la suicidaire, peut également être comprise dans ce sens de critique subtile d'un format qui joue avec les émotions mais est, au final, assez superficiel. Enfin, le caractère exigeant de l'exclamation de Conrad contribue également à l'augmentation de la tension.

Le climax est atteint au moment où Conrad se lance dans l'action. Au fond, le lecteur n'apprend pas ce qui le pousse à l'acte. L'intervention, où le courage s'exprime comme qualité de l'acte motivé par des émotions et dépourvu de considérations raisonnées, équivaut dans le texte à la force physique montrée dans une suite d'actes effectués en toute hâte.<sup>188</sup> Ce court moment de réalisation du potentiel altruiste, qui repose sur des convictions éthiques personnelles, n'occupe que la place d'une phrase. En parfaite cohérence avec la présentation du courage comme une qualité du comportement, la description se restreint à ce seul aspect extérieur au psychisme du sujet agissant.

Un coup de théâtre interrompt aussitôt l'intervention courageuse en principe couronnée de succès. La victime à peine sauvée, le surgissement de l'équipe de télévision change entièrement la situation. À ce stade de l'intrigue, Conrad<sup>189</sup> comprend qu'il est le protagoniste involontaire d'une émission de télévision, d'un scénario truqué. Le premier contact entre Conrad et la télé-réalité inaugure les effets négatifs que l'affaire aura sur sa vie privée puisque « les projecteurs l'éblouissent ».<sup>190</sup> Cette image symbolise le trop de lumière, le trop d'intérêt accordé à sa personne. Le personnage devient la victime de la médiatisation de son acte courageux : la marionnette d'une mise en scène télévisée. Décoré de distinctions symboliques par les institutions et déclaré « héros » par les médias, il doit subir l'exposition de sa personne au grand public. Ce qui est d'abord présenté comme un geste de respect à l'égard d'un héros du quotidien, se retourne vite contre lui. L'auteure

---

187 Ibid.

188 Cf. PROULX 1997, 64.

189 Le protagoniste et le lecteur font cette découverte au même moment. La réinterprétation de la situation est à peine annoncée auparavant, si ce n'est pas par la stylisation de la victime.

190 PROULX 1997, 65.

le prive même du droit de répondre à la question s'il est content de son exploit.<sup>191</sup> Au lieu de prendre la parole lui-même, il est submergé d'expressions de fausse reconnaissance. Les récompenses officielles de la part de l'État et de l'Église catholique correspondent en rien à l'insignifiance de son acte. Le choix des plus hauts dignitaires de ces institutions (le premier ministre canadien de l'époque Jean Chrétien, le pontife) qui s'adressent en personne à Conrad et lui décernent des distinctions symboliques sans valeur réelle, illustre que les signes de reconnaissance sont creux. Ils paraissent aussi peu valables que la réaction publique qui sape la véritable valeur d'un tel acte par des applaudissements niais. Faisant de Conrad une vedette, dont le portrait fait par la narratrice ressemble plutôt à un homme ordinaire avec la disposition de venir en aide à autrui, la vertu du simple geste est banalisée et transformée en son contraire. Cette dépréciation, réalisée dans le texte par une surenchère des manifestations les plus réputées de la reconnaissance officielle, semble vouloir dire : en attribuant de tels objets sans valeur réelle au courageux la société abandonne le courage au domaine de l'idéalisme inefficace. De cette façon, elle décourage les gens de devenir des citoyens qui affirment leur responsabilité activement. Si ce n'est pas déjà bien plus tôt, ce sont les indulgences du pape qui mettent les points sur le i et rendent les prétendues récompenses définitivement ridicules.<sup>192</sup>

Le dénouement malheureux s'annonce donc dès les premières lignes consacrées au rebondissement. Il s'achève dans un dernier paragraphe où la narratrice décrit comment Conrad réagit à tout ce cirque. Comme l'histoire a affectée sa vie quotidienne de façon négative, il a appris sa leçon. Il ne ferait plus l'erreur de répéter le comportement prosocial qui lui a valu tant de noises.<sup>193</sup> Conrad renie dès lors son besoin « naturel » d'atténuer la souffrance d'autrui. Son histoire se termine sur la description de l'impact néfaste de cette mésaventure et l'abandon de la vertu du courage civil à la suite d'une expérience malheureuse.

### 3.4.4 Le lieu et son caractère public

Les propriétés du lieu, même si elles sont à cet égard supplantées par l'astuce de la simulation d'une mise en scène médiatique, créent un environnement spatial et social qui exige du courageux de se singulariser. Tout est arrangé de sorte que le héros sorte de la masse et se distingue.

---

191 Cf. ibid.

192 Cf. PROULX 1997, 65.

193 Cf. ibid., 63.

La station Berri-UQAM, cœur du système de transports souterrains de Montréal, est le cadre de référence spatiale. C'est un espace public ouvert avec une fréquentation importante, particulièrement à l'heure de pointe comme au moment de l'incident narré dans la nouvelle. On y rencontre quasiment toujours un nombre important de personnes car c'est un endroit libre d'accès à tout le monde muni d'un billet et, par conséquent, les témoins n'y manquent guère. Sur le quai très fréquenté règne une atmosphère d'anonymat qui est brisée par l'intrusion de l'événement exceptionnel : « Les gens marmottent entre eux comme de vieilles connaissances ».<sup>194</sup> C'est un espace bondé où tout mouvement est difficile à cause de la foule et où les hommes semblent tous figés face au malheur de la suicidaire.

Le quai représente un « bouillon de culture » prédestiné à inhiber l'engagement. L'intrigue comporte la description des deux effets psychologiques typiques pour une telle situation. Premièrement, la diffusion de la responsabilité se manifeste dans la nouvelle quand Conrad appelle au secours. À l'instar du protagoniste, les autres passagers semblent, eux aussi, penser qu'il devrait y avoir quelqu'un d'autre qui intervienne et ils restent dans un état d'inertie totale. Puis, l'ignorance pluraliste<sup>195</sup> y apparaît également, mais de manière ambiguë : l'« accord de principe » des autres témoins n'est qu'un élément dissuadant pour les membres de la foule entre eux. L'influence réciproque des gens qui assistent à la situation critique produit un effet de conformisme qui les tétanise. Or, le phénomène est aussi une force persuasive en faveur de l'intervention de Conrad. Pour lui, qui ose prendre une position claire avec son exclamation, le phénomène devient favorable parce qu'il peut constater l'approbation silencieuse de la foule au sentiment de compassion qu'il vient de verbaliser. L'écrivaine présente l'ignorance pluraliste comme une épée à double tranchant : non seulement comme ignorance de la véritable attitude des autres témoins, mais aussi comme possibilité d'interprétation approximative des indices d'une attitude prosociale supposée chez eux. Métamorphosée en effet renforçant, elle est alors favorable à l'activité du courageux.

Enfin, la portée publique de la situation conflictuelle, c'est-à-dire l'exposition de Conrad aux regards, présente deux aspects. D'abord il y a tout simplement la foule des témoins. Le héros est avant tout exposé à leur jugement et doit faire preuve de courage devant eux. Puis, le fait que la télévision diffuse l'incident et montre le comportement courageux à un

---

194 PROULX 1997, 63.

195 C'est-à-dire une perception biaisée de l'incident due à la réaction réticente des autres, pour plus de détails : voir le chapitre *L'impact de la présence du groupe des témoins* à la page 34.

grand nombre de téléspectateurs, multiplie le degré de « publicité » de l'incident. Cependant, la présence des caméras n'a pas d'influence directe sur le comportement de Conrad parce qu'il n'en a pas conscience au moment décisif. Il s'agit donc d'une propriété du lieu non aperçue par le personnage agissant. N'ajoutant rien aux éléments déterminants de l'intervention, la diffusion télévisée amplifie par contre la portée des conséquences de l'acte courageux.

### 3.4.5 L'enjeu de l'action et ses implications morales

Dans « Les transports en commun », l'enjeu central est la protection de la vie humaine. Le texte expose une situation classique faisant appel au comportement de sauveteur : il y a une forte contrainte psychologique de « ne pas laisser mourir la victime ». L'enjeu concret de la situation critique, à savoir la vie sauve de la désespérée, a déjà été mentionné lors de la discussion du réseau des personnages. Il se conjugue avec deux valeurs : l'une normative et l'autre éthique. La première est la survie d'un être humain. Celle-ci est selon la *Déclaration universelle des droits de l'Homme* communément admise comme droit indéniable de tout homme. La deuxième valeur concerne le comportement actif en faveur de ses prochains et, de ce fait, est en rapport étroit avec l'exercice du courage civil. Elle peut être paraphrasée par « le fait de venir en aide à autrui dans une situation à danger de mort » et représente une valeur sociale. Cette deuxième valeur équivaut à la propension altruiste pour préserver le bien-être de tout humain et se manifeste dans le texte par l'intervention sans hésitation du protagoniste. Se présentant comme une expression possible de la valeur de solidarité humaine, l'intervention revient alors à une forme accrue de solidarité active.

Ainsi le comportement de Conrad incarne également une norme sociale peu à la mode. Il s'agit du devoir de chacun de venir en aide à une personne en détresse, c'est-à-dire de montrer la solidarité humaine même si cet aide impose des risques à la personne agissante. Dans une société que l'on peut soupçonner à juste titre d'avoir la sécurité individuelle comme obsession collective<sup>196</sup>, le comportement exemplaire de Conrad rappelle que d'autres valeurs peuvent, le cas échéant, guider les actions individuelles. Pourtant, le héros est, lui aussi, confronté à un dilemme. Mais celui-ci est plutôt de nature pratique que

---

<sup>196</sup> Un indice qui confirme cette hypothèse dans le texte est l'inactivité des témoins qui semblent se recroqueviller dans leur petit monde personnel et dont on entend déjà résonner les bonnes excuses pour leur inactivité, cf. à ce sujet notamment le deuxième paragraphe à la page 64 : « [...] oui, certes, il faut faire quelque chose, mais quoi, que peut-on contre la mort [...] ».

de nature morale. Ou il doit surmonter son aversion contre l'activité, un trait de caractère qu'il semble avoir longtemps cultivé<sup>197</sup>, ou il ne peut pas répondre à la nécessité de sauver la suicidée. La deuxième option signifierait agir contre sa conscience morale ce qui lui vaudrait une discorde intérieure parce qu'un tel comportement causerait l'incohérence des ses convictions avec ses actes. Pour cette raison elle n'est pas viable et Conrad agit. La nouvelle offre donc une esquisse des problèmes qui se posent au courageux sur le plan éthique en évoquant plusieurs attitudes possibles face à une telle situation. En faisant emprunter à Conrad la voie de la solidarité, Proulx affiche d'abord de l'optimisme par rapport à la nature de l'homme. Néanmoins, ce premier diagnostique est aussitôt révisé par le tableau des embrouillements institutionnels et médiatiques qui parviennent à supprimer la tendance « naturelle ».

Malgré leur proximité, l'enjeu moral de la situation critique ne correspond pas exactement à l'intention énonciative. Le ton ironique, la façon d'exposer les conséquences de l'incident ainsi que le dernier paragraphe ne laissent aucun doute que l'enjeu principal réside ailleurs. Le renversement total de la situation par un coup de théâtre exploite l'idée que dans notre société actuelle bon nombre de choses appartiennent bien plus au paraître qu'à l'être. Il permet à l'auteur de mettre en scène le rôle de la vertu du courage dans un monde complexe où les êtres sont souvent en proie à l'erreur d'interprétation. Il s'agit donc d'un texte persuasif de forme narrative qui se veut critique, qui analyse de façon ludique les problèmes de son époque et qui remet en question le statut du courage dans la société médiatisée. Les deux valeurs en tant que telles – la survie d'un être humain et la propension altruiste pour préserver le bien-être de tout être humain – y sont discutées et le questionnement tourne moins autour de leur légitimité qu'autour de la place qu'il faut leur accorder dans le corps social contemporain.

### 3.4.6 La motivation et l'intention d'action

Tout en offrant un grand nombre de réflexions autour de bonnes raisons pour intervenir, le texte ne donne pas d'indication claire par rapport à la motivation de son protagoniste. Cela est dû au fait que la narration n'emprunte jamais tout à fait sa perspective, même s'il est possible d'associer certains passages à sa perception de l'histoire. Par le biais de la parole de la narratrice, le portrait moral et physique de Conrad est quand même assez détaillé.

---

<sup>197</sup> Cf. PROULX 1997, 64.

Dès le début elle se charge de présenter le protagoniste avec une certaine ironie non dépourvue de sympathie. Personnalisée par l'utilisation unique du pronom sujet 'je', le texte n'explicite jamais s'il s'agit d'une observatrice<sup>198</sup> intradiégétique qui connaît bien le protagoniste, d'une voix hors champ de l'émission télévisée ou si la narratrice est tout à fait extradiégétique, c'est-à-dire extérieure à l'univers de l'événement. Ses commentaires révèlent un tas de détails par rapport au caractère de Conrad qui s'avèrent décisifs pour son engagement. D'un milieu modeste – il est employé d'un magasin de chaussures – le petit homme est textuellement présent surtout par sa perception de la situation. La narratrice le suit dans ses tentatives de s'approcher pour voir ce qui se passe et lui laisse découvrir son propre courage avec un peu de retard. Son trouble s'exprime malgré lui déjà dans l'exclamation quand il constate la nécessité d'agir. Il est présenté comme personnage qui n'aime pas s'exposer et devenir actif, mais qui y est poussé malgré tout par sa conscience ou par d'autres raisons qui restent inexpliquées et obscures. Sa première réaction spontanée est suivie d'une brève phase de considération raisonnée :

[...] trop tard pour prévenir les contrôleurs là-haut, trop tard pour parler avec la fille et la convaincre – de quoi, au fait ? Madame, la vie vaut la peine, restez en vie, madame, si personne ne vous aime, moi je vous aimerai... Comment le croirait-elle, lui qui n'aime que les hommes ?<sup>199</sup>

Dans cet extrait, symptomatiquement en style indirect libre, le pronom personnel 'je' désigne pour une fois le protagoniste et les réflexions exposées pourraient être les siennes, même si elles tiennent de l'ironie, puisque les pensées attribuées à Conrad et ceux de la narratrice qui commente ne se laissent pas séparer aisément. Elles s'enchevêtrent complètement quand il s'avance au premier rang pour voir la femme sur les rails et ensuite de nouveau dans le passage cité. La répétition de l'expression 'trop tard' permet de souligner le nombre réduit de possibilités d'action et à établir la contrainte qui incite le protagoniste à intervenir. Par ce portrait de l'acteur principal restreint à l'essentiel, l'auteur parvient pourtant à lui donner un profil nuancé pour que son engagement devienne crédible.

Avant l'intervention courageuse, tout ce que la narratrice dit de Conrad laisserait croire qu'il s'abstient d'intervenir comme tous les autres. Le seul signe de motivation et en même

<sup>198</sup> Ou d'un observateur, rien dans le texte ne trahit le sexe de l'instance narrative. Comme l'auteure est une femme et il n'y a pas d'indices contraires, je privilégie ici la forme féminine pour le personnage énonciateur.

<sup>199</sup> PROULX 1997, 64.

temps de son attitude prosociale avant la ruée est son exclamation. Cette expression d'une force plus forte que lui le pousse à l'action malgré lui. Puis, l'inactivité des autres témoins, le plus important parmi d'autres facteurs psychologiques, le constraint à affirmer sa responsabilité.

Par rapport aux facteurs liés au groupe entourant qui inhibent l'engagement, l'essentiel a déjà été dit lors de la discussion des caractéristiques du lieu. Hors de ces phénomènes psychologiques, la seule indication par rapport à la disposition de prendre des risques est l'intervention de Conrad. Le danger d'une intervention réside pour lui dans la possibilité d'être blessé ou tué lui-même par le métro en essayant d'aider la femme en désarroi. Mais l'auteur n'accorde pas de place à de telles idées. Il n'y a pas de commentaire sur une éventuelle peur ou sur sa volonté plus ou moins ferme. On cherche en vain un développement psychologique du moment de décision dans le texte, il y a seulement la description de ce qu'il fait. Dans « Les transports en commun », la décision revient à un acte physique et le courage est présenté comme qualité de cette action.

Suite au rebondissement, le statut de l'acte courageux est réinterprété. L'expérience négative montre un effet démoralisant sur Conrad et ses convictions personnelles ainsi que sur le courage comme moteur de l'action. Les « récompenses » deviennent aussi un problème motivationnel pour le protagoniste. Le courage comme qualité de l'action au quotidien s'est transformé en courage héroïque en proie à la médiatisation. Conrad ne le reconnaît plus comme une qualité désirable et le délaisse.

Dans son ensemble, le texte offre une vue critique sur le traitement du courage civil par la société moderne. À l'aide d'une mise en scène double par la narratrice et l'équipe de télévision, l'acte courageux est réduit à un prétexte pour fabriquer une vedette. Du fait que les médias et les badauds de l'univers textuel contribuent à le présenter comme un comportement absolument exceptionnel qui n'est que propre à des individus hors commun, Proulx pose la question de savoir si ce point de vue sur l'intervention courageuse est valable. Que Conrad soit décoré de nombreuses distinctions véritables, même s'il n'a qu'agi dans une situation truquée, rend l'histoire invraisemblable, mais souligne en même temps le pouvoir du narratif médiatique. L'incident renvoie à la difficulté de juger de la qualité d'un acte courageux de nos jours et effleure le problème de l'intrusion de la fictionnalité dans la vie quotidienne par l'omniprésence des médias. La perception du courage paraît fortement altérée par la tendance des médias de tout mettre en scène et par leur recherche de l'événement sensationnel qui passionne leur public. Les conséquences de l'exploitation médiatique de la vertu dans le texte de Proulx mènent à un effet contraire de ce que

l'émission prétend réussir : Conrad, le seul personnage qui montre la volonté d'agir, s'en dégoûte suite à cette mésaventure. De plus, en enlevant à la situation la victime en besoin d'aide, l'auteure déclare l'enjeu de la situation nul, ce qui explique en partie la frustration du protagoniste – l'acte courageux devient gratuit et inutile.

Étant donné que l'écrivaine dresse une image ambiguë du courage, on pourrait y voir le message que le courage a été vidé de son sens plus profond, ou autrement dit, privé de son fondement moral qui contribue à l'équilibre de la société, par une réduction simplificatrice. Elle semble suggérer qu'il sert dès lors comme vignette stylisée pour fasciner un public toujours à la recherche de l'exceptionnel et d'une intrigue passionnante bien ficelée. Quoi qu'il en soit de la pertinence de cette hypothèse, la nouvelle permet d'amorcer une discussion sur les avatars du courage dans le monde d'aujourd'hui en mettant en scène un bel exemple suivi d'une conclusion déviant des schémas habituels.



## 4. Considérations didactiques et exploitation pédagogique des textes

Après avoir relevé du point de vue de la critique littéraire les traits essentiels des trois œuvres par rapport au courage, les possibilités de leur emploi en classe de langue étrangère seront considérées en détail. Avant de passer au « comment », le « pour quoi » doit être précisé. L'objectif envisagé dans le cadre de l'apprentissage scolaire est triple : avancer les compétences linguistiques de l'apprenant en langue étrangère, créer une sensibilité pour les particularités et l'esthétique du texte littéraire et faire réfléchir l'apprenant à sa propre disposition d'agir courageusement. En insistant sur le troisième aspect, l'étude littéraire peut contribuer à une conscience des situations critiques où une intervention de motivation prosociale serait souhaitable.

Le « comment » s'avère beaucoup plus difficile à expliciter parce que l'œuvre littéraire demande à la fois une multitude de facultés cognitives qui permettent de la comprendre : on peut les regrouper en facultés analytiques (déchiffrer, repérer les indices référentiels) et en facultés synthétiques (mettre dans le contexte historique et social, trouver des associations culturellement transmises, faire des liens intra- et intertextuels). Ces activités de lecture correspondent aux opérations mentales les plus importantes pour arriver à une interprétation riche de l'œuvre littéraire. La première étape, la compréhension écrite comme analyse de l'œuvre littéraire, exige de l'élève un degré de compétence réceptive qui dépasse les exigences de toute autre sorte de texte écrit. Le deuxième pas pose des difficultés d'un autre ordre, car il s'agit de faire des déductions sur les rapports avec une culture qui généralement n'est pas la sienne : d'activer ou d'élargir le savoir culturel. S'y ajoute le fait que la plupart des œuvres d'art n'aient que rarement un message clair et simple. Puisqu'ils rassemblent en général plusieurs fonctions comme divertir, renseigner et poser des questions par rapport à l'existence humaine, le décodage des textes fictionnels est d'autant plus complexe. Comme le langage littéraire se dérobe à tout maniement fonctionnel et à l'attribution d'un sens ultime, on devrait plutôt parler de la tentative de chaque lecteur individuel de « démêler », de « filer la structure du texte » d'après les mots de Roland Barthes ou de la lecture comme une activité de découverte incessante.<sup>200</sup>

---

200 Cf. R. BARTHES, « La mort de l'auteur », in : *Le bruissement de la langue*, Paris 1984, 66, <http://www.scribd.com>.

Étant donné ces aspects qui compliquent la tâche de l'enseignant, le projet d'étudier des textes littéraires en classe de langue étrangère, tout en y ajoutant la réflexion sur une notion complexe, paraît ambitieux. Pour faciliter l'approche du texte, le modèle didactique de Lothar Bredella offre des voies d'accès qui répondent à ces difficultés. La didactique de l'esthétique de la réception a le mérite de rendre compte de l'implication affective et directe du lecteur dans le récit qu'il est en train de lire. Le concept de Bredella réhabilite ainsi une position discréditée comme « naïve » par le formalisme et la théorie de la déconstruction. Le choix de cette approche se justifie par le fait que l'un de ses principes de base accentue le rôle de l'empathie pour l'autre – si importante pour le courage civil. Ce principe est l'idée d'adopter une perspective interne (« Einnehmen der Innenperspektive »<sup>201</sup>). En l'appliquant pendant les phases de lecture, le travail sur le texte littéraire permet de développer la faculté de se mettre à la place d'autrui et la compassion.

Même si l'écriture n'est pas à négliger, une approche qui insiste surtout sur l'aspect formel me semble insatisfaisante et stérile pour le travail au lycée parce qu'il s'agit plutôt ici de convaincre de futurs lecteurs. Dans le contexte scolaire, il faut se servir de toutes les couches de plaisir de lecture qu'une œuvre littéraire offre. Il serait donc plus utile de considérer la lecture analytique, focalisée sur la forme, comme la dernière pièce de la mosaïque que constitue le travail sur un texte littéraire. Cependant, elle est indispensable pour que l'interaction du lecteur avec le texte réussisse, comme le soulignent aussi les théoriciens de l'esthétique de la réception.

Die ästhetische Erfahrung kann nur über das Verständnis der Form gelingen.  
Daraus ist jedoch nicht der Schluss zu ziehen, dass die Form das Primäre sei. Sie ist nicht um ihrer selbst willen da, sondern bringt das Dargestellte zur Erscheinung. Die dialektische Spannung von Darstellungsweise und Dargestelltem kann nicht einseitig aufgelöst werden, und beide Momente tragen dazu bei, dass die Vorstellungen, Normen, Gefühle, Hoffnungen und Befürchtungen des Rezipienten angesprochen werden.<sup>202</sup>

---

com/doc/40819889/Barthes-La-Mort-de-l-Auteur (dernière consultation le 14.1.2012).

201 L. BREDELLA ; E. BURWITZ-MELZER, *Rezeptionsästhetische Literaturdidaktik mit Beispielen aus dem Fremdsprachenunterricht Englisch*. Tübingen 2004, 38-41.

202 L. BREDELLA, *Das Verstehen literarischer Texte*, Stuttgart [et al.] 1980, 104.

#### 4.1 Le courage civil vu dans le cadre de la didactique de l'esthétique de la réception

Dans plusieurs publications consacrées à la théorie de l'enseignement de la littérature, Lothar Bredella a élaboré la didactique de l'esthétique de la réception, mettant au centre de sa théorie les processus cognitifs de la compréhension. Cette approche s'intéresse surtout à l'expérience de lecture individuelle, c'est-à-dire l'interprétation des signes par le lecteur qui équivaut à la (re-)construction du sens des productions culturelles par l'individu. Son concept de l'expérience esthétique est caractérisé comme « ein durch die Form des literarischen Textes intensiviertes Verstehen, das auch den Bereich des Gefühls und der Imagination umfasst ».<sup>203</sup> Il propose trois attitudes de lecture en rapport étroit avec cinq modes de compréhension. Les cinq modes caractérisent des stades de développement de la compétence littéraire chez le lecteur. Le modèle des cinq modes est emprunté à Kieran Egan qui le propose pour réorienter le curriculum d'après les types de compréhension prédominants dans les phases du développement de l'enfant.<sup>204</sup> Egan décrit comment l'individu apprend à s'orienter dans le monde par cinq types de compréhension (somatique, mythique, romantique, philosophique et ironique) successivement acquis dès la plus petite enfance jusqu'à l'âge adulte. Selon lui, ce schéma représente la structure de base pour interpréter toute structure sémiotique propre à l'être humain.<sup>205</sup>

Pour l'étude du courage civil en classe de langue étrangère, les différents aspects du troisième type de compréhension d'Egan – la compréhension romantique – méritent une attention particulière. La compréhension romantique est le stade de développement atteint vers l'âge de 10 ans. Elle est caractérisée par la recherche des limites et la possibilité de les transcender à l'aide d'un héros extraordinaire. Celui-ci sert à l'enfant de modèle, ce qui est la raison pour laquelle les héros de la littérature de jeunesse sont quasiment tous « condamnés » à la réussite de leur quête. La fascination pour tout ce qui est hors commun et le vœu de connaître les extrêmes dans tous les domaines sont les mobiles centraux de la lecture pendant la première phase de l'adolescence. Selon les recherches d'Appleyard<sup>206</sup>, il y a quatre besoins qui s'y ajoutent dans la deuxième phase de l'adolescence.<sup>207</sup> L'impli-

---

203 Ibid., 105s.

204 Cf. K. EGAN, *The educated mind: how cognitive tools shape our understanding*, Chicago 1997.

205 Pour une discussion plus ample du modèle de K. EGAN, voir BREDELLA ; BURWITZ-MELZER 2004, 81-122.

206 Cf. J. A. APPLEYARD, *Becoming a Reader : The Experience of Fiction from Childhood to Adulthood*, Cambridge ; New York 1990.

207 La deuxième phase de développement correspond chez APPLEYARD à l'âge de 12 à 17 ans. Il s'agit donc de la

cation personnelle dans le sujet dont l'œuvre parle (1), un rapport à leur vie personnelle (2), la vraisemblance de l'intrigue (3) et une problématique qui incite à réfléchir (4) sont les préoccupations dominantes parmi les jeunes lecteurs.

La compréhension romantique se prête particulièrement bien à l'emploi pédagogique qui a pour but d'entamer une discussion autour du comportement courageux parce qu'elle va ensemble avec la perspective interne. La disposition de jouer le jeu « comme si... » est indispensable pour une lecture riche autant que pour le développement de l'empathie dans une situation d'intervention réelle. La littérature permet dans ce sens de « s'entraîner », c'est-à-dire d'acquérir de l'expérience et de s'habituer à une situation difficile tout en ayant le plaisir esthétique de la lecture. Perry Nodelman voit dans la confrontation avec des scènes conflictuelles « [...] the chance to experience painful circumstances without actually suffering from them. It's an opportunity to rehearse difficult situations before having to deal with them in real life ».<sup>208</sup> Son constat est parfaitement valable pour le courage civil car l'acte courageux a besoin d'entraînement. Grâce au texte littéraire, l'intention d'agir peut être développée sans que les jeunes soient tout de suite forcés d'agir réellement car l'enjeu reste fictionnel. Le potentiel de se mettre à la place des personnages s'épanouit quand l'apprenant est confronté aux situations conflictuelles des textes sans les vivre lui-même. Ainsi il peut développer la faculté de gérer des conflits en constatant l'échec ou la réussite des comportements des personnages et en s'imaginant des alternatives. Pour cette raison, Bredella choisit la compréhension romantique comme base théorique pour la première des trois attitudes de lecture qu'il expose dans son livre : le lecteur comme participant actif (« Der Leser als Mitspieler »<sup>209</sup>).

Cette attitude est intéressante parce qu'elle permet de comprendre le texte littéraire comme une sorte de simulation. Il faut encore préciser le sens que je voudrais attribuer à l'adjectif qualificatif 'actif' qui ne traduit que partiellement le terme allemand. Dans quelle mesure le lecteur peut-il devenir actif ? Bredella répond que la participation face à une œuvre d'art se restreint à une activité psychologique. Puisqu'il est impossible d'intervenir dans la dramaturgie, cette distance ontologique crée l'opportunité de réfléchir à la place d'un personnage, de compatir ou à l'inverse de prendre ses distances et stimule l'esprit de s'imaginer la situation des protagonistes. Pour les apprenants qui n'en ont pas encore

---

tranche d'âge la plus intéressante dans le contexte présent.

208 P. NODELMAN, *The pleasures of children's literature*, New York ; London 1992, 166 (cité d'après BREDELLA ; BURWITZ-MELZER 2004, 89).

209 BREDELLA ; BURWITZ-MELZER 2004, 101.

l'habitude, ce mouvement d'association psychologique réussit plus facilement, s'il y a une forte ressemblance entre un des personnages et le lecteur, comme par exemple les faits d'avoir le même âge ou le même rôle social.<sup>210</sup> De plus, il est probable que l'empathie pour un personnage faible, comme par exemple Mehdi de *La ligne 12*, se borne à la pitié car la tendance humaine d'éviter de se retrouver dans des situations difficiles l'emporte pour la plupart des gens et les entraîne à voir la situation du point de vue d'un autre personnage dans une situation plus favorable. Pourtant, la pitié n'est pas moins importante parce qu'elle peut créer le besoin d'atténuer la souffrance de l'autre et le sentiment de responsabilité pour ce qui arrive à celui-ci. La perspective interne, que chaque lecteur individuel choisit ou refuse de prendre, représente donc le moyen par excellence pour développer de l'empathie pour l'autre à l'aide d'un texte littéraire. Dans le cadre de l'apprentissage d'une langue étrangère, cela implique aussi le développement d'une compréhension interculturelle parce que les protagonistes qu'on rencontre dans une littérature étrangère, ne ressemblent que rarement au lecteur lui-même et apportent en général un bagage culturel inconnu.

Cette première manière d'aborder le texte littéraire met le lecteur directement à l'intérieur de l'univers fictionnel. Elle rend directement perceptible la difficulté d'intervenir et les facteurs dissuasifs. Selon la focalisation choisie par l'auteur, la perspective interne facilite l'identification en donnant accès à la pensée d'un personnage (p. ex. le curé M. Leroy) ou elle fait appel à l'imagination quand le lecteur est confronté à des situations où les sentiments des personnages se traduisent par leur attitude extérieure (p. ex. dans le bus de *La ligne 12*). Le travail avec les textes favorise le développement de cette dernière faculté, utile dans les situations conflictuelles de la vie de tous les jours parce qu'elle a exactement la même fonction qu'en lecture : anticiper les possibilités et les conséquences d'un acte.

Wenn wir mit einer schwierigen Entscheidung konfrontiert werden, suchen wir nicht nach einem moralischen Prinzip oder Gesetz, mit dem wir unsere Handlung als ethisch rechtfertigen können, sondern wir stellen uns die Konsequenzen unseres Handelns für Andere und uns selbst vor, und dazu brauchen wir die Imagination.<sup>211</sup>

---

210 Cf. ibid., 41s.

211 BREDELLA ; BURWITZ-MELZER 2004, 48.

Le travail sur un texte littéraire dispose du potentiel de raffiner les deux facultés cognitives de l'imagination et du sens de l'autre. Dans ce sens, il est favorable au développement d'une attitude prosociale en termes d'éthique personnelle et encourage à devenir actif dans des contextes comparables de la vie quotidienne. Bredella souligne le rapport de la perspective interne avec la conscience de l'intégrité du comportement :

Wenn wir einen literarischen Text lesen, werden wir nicht selten dazu angeregt, uns in einen oder mehrere Charaktere zu versetzen und die Welt mit deren Augen zu sehen. Wir betreten damit die Welt eines anderen Bewusstseins und stellen uns vor, welche Ziele der Andere verfolgt, wie er sich selbst sieht und wie er Andere beurteilt. [...] Indem wir uns in den Anderen versetzen, erfahren wir, was es bedeutet, in der Position des Anderen zu sein. Diese Fähigkeit zur Empathie ist ein wesentliches Moment einer ethischen Einstellung.<sup>212</sup>

Cette implication éthique de l'empathie grâce à l'imagination me semble un des facteurs le plus importants qui sont nécessaires pour le développement de la disposition d'intervenir courageusement.

Un deuxième niveau de lecture devient accessible quand le lecteur prend l'attitude d'un observateur qui considère l'enjeu du texte avec plus de distance affective. C'est la première des deux variantes d'une perspective externe (« Einnehmen der Außenperspektive »<sup>213</sup>). L'observateur se place hors de la contiguïté immédiate de l'univers fictionnel et se forme une opinion par rapport aux personnages et aux événements. En prenant cette position, il est incité à juger de l'univers fictionnel à partir de ses convictions personnelles. Ses idées et valeurs sont confrontées à celles exprimées dans le texte. Dans la comparaison des deux systèmes, il découvre les différences et les ressemblances pour arriver à une première interprétation personnelle de l'œuvre littéraire. L'interaction entre l'œuvre et le lecteur individuel, qui (re-)construit le sens à l'aide de son savoir et ses compétences de déchiffrage personnelles, est donc primordiale. Pour ce processus, il faut que le lecteur admette que le récit dise quelque chose de pertinent sur la vie des hommes et accepte de le traiter dans un premier temps comme s'il relatait l'expérience d'un être en chair et en

---

212 Ibid., 38s.

213 Ibid., 41.

os. Le lecteur est censé prendre position face aux événements, aux comportements des personnages et aux affirmations qui se font à l'intérieur du texte sans se concentrer sur sa genèse par l'écriture.

Après avoir déterminé une conclusion provisoire pour lui-même, chaque lecteur participe à la discussion en classe pour comparer les interprétations individuelles du récit. Le débat me semble l'exercice prédestiné pour cette phase parce qu'il amène à exprimer l'opinion personnelle sur les événements ou faits exposés. Pendant celui-ci, il est crucial de donner la possibilité d'opposer plusieurs points de vue, de tester leur bien-fondé et de développer la capacité d'argumenter pour ou contre les perspectives plus ou moins pertinentes. La discussion mène plus loin dans la confrontation avec des valeurs et des concepts divers parce qu'elle ajoute l'opinion des autres à celle qui émane du texte.<sup>214</sup> Elle peut encore élargir le pouvoir de modifier les attitudes préconçues qui est déjà inhérent à tout texte littéraire.<sup>215</sup> Le but de cette opération mentale qui se prolonge dans l'exercice communicatif de la discussion est enfin « dass sie eine Erweiterung und Modifizierung unserer Konzepte und Einstellungen hervorrufen, so dass wir mit ihnen lebensweltliche Situationen besser verstehen können ». <sup>216</sup>

Finalement, le lecteur peut choisir une troisième perspective qui jette une lumière de l'extérieur sur le texte : le rôle du critique. En analysant les moyens stylistiques et linguistiques qui mettent en place l'univers fictif, il accède à des couches de signification qui n'apparaissent ni en appliquant exclusivement le premier ni le deuxième type de lecture. Cette perspective est au fond de la vaste majorité des considérations du chapitre d'analyse et enrichit l'expérience esthétique de la lecture en y ajoutant un regard plus précis sur le rapport de la forme au contenu. L'attitude du critique fait découvrir la particularité du texte littéraire et sa force évocatrice, préférant l'ambigu et le polyvalent à la clarté d'un document appartenant au domaine de la communication pratique. Un travail sur l'écriture est envisageable avec des intensités différentes à l'aide des textes proposés. Puisqu'il est le plus difficile, cet aspect nécessite probablement plus de discussion guidée par le professeur que les deux approches précédentes. En tant que lecteur expérimenté, il peut donner des

---

<sup>214</sup> Bien sûr, il ne s'agit ici pas directement de l'opinion de l'auteur ou d'un sens fixé à jamais, mais d'une interprétation majoritairement acceptée d'un groupe concret de lecteurs, plus persuasive que d'autres, parce qu'elle s'appuie sur des indices capables de convaincre les membres de ce groupe. Dans cette qualité, il est souhaitable qu'elle inclue aussi une analyse de la notion problématique qu'on a l'habitude d'appeler selon la critique traditionnelle « l'intention de l'auteur ».

<sup>215</sup> Cf. BREDELLA ; BURWITZ-MELZER 2004, 67.

<sup>216</sup> Ibid., 68.

indices et orienter la recherche individuelle. En ce qui concerne les œuvres proposées, il est possible de puiser de sources abondantes. La richesse stylistique de « Les transports en commun » et de « Pénitent 1943 » ainsi que les idiolectes des personnages de cette dernière nouvelle permettent d'insister sur des figures de style ou des particularités stylistiques qui sont au fond du texte comme réseau significatif.

L'approche du critique présuppose le cinquième niveau selon Egan : la compréhension ironique. Ce type de compréhension représente le mode de lecture où sont découverts le doute et la réflexivité par rapport à tout système d'explication. L'approche du critique nécessite la faculté de transcender l'univers clos du récit pour un laps de temps et de le considérer avec une plus grande distance comme un engrenage textuel. En insérant l'information acquise de cette manière dans la logique intérieure de l'univers fictif, la tension entre l'écriture et la trame ainsi que l'importance de cet enchevêtrement inextricable deviennent claires. Si l'on utilise cette technique pour résoudre des questions que les apprenants se posent, elle peut leur devenir un outil cher qu'ils peuvent facilement réutiliser plus généralement pour raffiner leurs propres discours.

En tenant compte de ces trois phases par des exercices qui leur correspondent, l'étude des textes peut être féconde en tant qu'activité littéraire tout en ayant pour centre un sujet de pertinence pédagogique plus générale. Naturellement, l'accentuation d'une des trois phases est variable selon les besoins et les capacités de la classe individuelle et selon le texte étudié. Mais de façon générale, l'attitude du lecteur comme participant actif serait la base du traitement des textes car sans évoquer l'empathie, le travail sur ce thème ne peut guère réussir.

## 4.2 Propositions d'exercices exemplaires

Quelles activités peut-on alors réaliser concrètement avec les élèves à partir des trois textes étudiés ci-dessus ? Dans la suite, les descriptions de deux activités pour chacun des textes qui s'appuient sur les intentions didactiques exposées dans la partie 4.1 seront présentées. Les exercices proposés ci-dessous ciblent avant tout la compréhension du texte parce qu'ils demandent à l'apprenant de s'exprimer sur un aspect précis de l'univers textuel en rapport avec un trait formel du récit. Ils le renvoient au texte et l'encouragent à en trouver une interprétation personnelle pour pouvoir résoudre la tâche proposée. En même temps, ils demandent des compétences du côté de la production langagière. Cette double exigence en fait un véritable défi pour les apprenants. Pour chacun des textes, on trouvera d'abord

un exemple d'exercice qui envisage le développement de l'empathie ou de l'imagination en proposant d'adopter la perspective interne et ensuite un exercice type qui propose une approche réflexive à partir de la perspective externe selon la distinction de Bredella.

#### 4.2.1 Développer de l'empathie et le potentiel d'identification des personnages

Le texte de Raymond Jean peut servir de véritable laboratoire littéraire pour le travail sur les composantes d'une situation typique où le courage civil est requis. Pour adopter la perspective interne, le choix d'un personnage secondaire de *La ligne 12* aboutit à une tâche intéressante. En « se mettant à la place de » la lycéenne, dont le texte ne montre que les signes d'indignation perceptibles pour son entourage, une projection des réactions affectives des lecteurs sur ce personnage et vice versa est aisément possible. Pour en faire un exercice, le destinataire et la situation d'énonciation peuvent être spécifiés de la façon suivante : le témoignage personnel de la jeune fille, raconté à une amie après les moments pénibles au bus, peut devenir le sujet d'une brève expression à l'oral après une phase préparatoire. La tâche incite les élèves à réfléchir aux raisons de sa sympathie pour Mehdi et de son inactivité. Des idées comme ce qu'elle aurait aimé faire, comment elle se sentait dans la situation et pourquoi elle n'est pas intervenue donnent l'occasion pour l'expression orale individuelle. En demandant un changement de perspective, le but de cet exercice est surtout de faire progresser la faculté d'imagination des apprenants. Sur le plan littéraire, le fait de raconter les sentiments provoqués par cette histoire de la perspective d'une jeune fille sensibilise, sans demander trop d'effort supplémentaire, pour le fait que le choix de perspective de l'auteur ne soit jamais plus qu'un point de vue parmi d'autres sur les événements et soulève évidemment la question des raisons du choix particulier fait par l'écrivain.

Pour prendre le rôle du participant actif par rapport au texte d'Aragon, les apprenants tentent de formuler des hypothèses sur les raisons du curé pour aider l'inconnu dans « Pénitent 1943 » avant de lire sa deuxième conversation avec les hommes de police. Qu'est-ce qu'il pense après avoir écouté leur résumé des événements ? Comment va-t-il se décider ? Pourquoi cette histoire l'intéresse-t-elle ? À partir de ces questions les apprenants découvrent individuellement les mobiles du prêtre et l'ambiguité de son comportement. Puis, ils élaborent leur prédiction personnelle de la réaction du personnage en s'appuyant sur les indications textuelles qui précèdent cette scène. Dans une première étape ils notent ce qu'ils pensent que le curé fera et ses mobiles à partir de ce qu'ils ont appris sur lui jusqu'à

ce moment-là. Ensuite ils continuent la lecture du texte et cherchent les passages qui les renseignent par rapport à ce sujet. En comparant la solution narrative d’Aragon avec leur prédiction, ceux qui ont réussi essaient enfin d’expliquer quels indices du texte leur ont facilité à deviner ce que l’homme d’Église fera. Les buts de cette activité sont la déduction du savoir sur le personnage et ses opinions à l’aide de l’imagination et la formulation d’une hypothèse en cohérence avec les indices textuels sur ce qui « décidera » le personnage dans le cas concret. Ils se réalisent en trois étapes : imaginer, comparer, évaluer. De cette façon, les apprenants sont amenés à constater que le lecteur reste jusqu’à la fin de la nouvelle sans une réponse définitive en ce qui concerne les raisons d’agir du curé malgré les nombreuses pistes que l’auteur offre.

Si dans le cas du texte d’Aragon la décision du protagoniste a été considérée avant qu’il la prenne, il est aussi intéressant d’inverser la perspective et de choisir de se mettre à la place du héros après son intervention, ce qu’on peut réaliser facilement pour « Les transports en commun ». La technique d’écriture créative du « Freewriting »<sup>217</sup> est un moyen bien approprié pour laisser les apprenants développer leurs idées par rapport à la réaction du protagoniste. Elle encourage l’apprenant à noter tout ce qui lui vient à l’esprit quand il s’imagine la situation du protagoniste. Répondant à une des deux questions qui demandent une prise de position personnelle en se mettant à la place du personnage : (1) À ton avis, pourquoi la réaction de Conrad est-elle courageuse ? (2) Est-ce que tu aurais fait pareil ? Pourquoi (pas) ? Les apprenants ont ainsi la possibilité de s’identifier avec le héros du récit en répondant à la première question et d’exprimer leur attitude personnelle en notant les pensées que leur évoque la seconde. Par le fait d’écrire pendant deux minutes sans s’interrompre, cette technique sert à s’affranchir de tout blocage cognitif et à exprimer librement ce qu’on pense par rapport au sujet sans s’autocensurer. La première partie de l’exercice est donc normalement d’écrire en langue maternelle parce qu’elle exige surtout la spontanéité. Ensuite, dans la phase de récapitulation, chacun résume en français les idées les plus importantes sur lesquelles il est tombé en laissant libre cours à ses associations. Finalement, il les partage avec son voisin, ce qui permet aux apprenants de se rendre compte des différences de perception d’une même situation.

---

217 Une présentation détaillée de cette technique d’écriture sans contraintes se trouve dans P. ELBOW, *Writing without teachers*, New York [et al.] 21998.

#### 4.2.2 Réfléchir aux enjeux des récits et la distance critique

La perspective externe implique d'autres types d'activités qui sont plus du côté de l'analyse rationnelle. Étant donné que le réseau des personnages de *La ligne 12* est particulièrement important, dessiner les divers protagonistes et les situer dans l'espace du bus par rapport à Mehdi est une activité de compréhension détaillée qui représente en même temps un travail créatif d'interprétation personnelle. Elle demande aux apprenants de repérer les éléments descriptifs qui concernent l'aspect physique des personnages et montre que le tissu textuel se nourrit principalement d'impressions qui appartiennent au champ visuel. Ce travail sur l'écriture les amène à considérer l'univers du récit d'un point de vue extérieur qui reste globalement celui de l'observateur sur les événements. Faire un dessin revient donc à une analyse graphique de la situation initiale avant que l'ouvrier maghrébin aborde le conducteur et en livre des images différentes pour chaque lecteur. Cette transformation d'une information gagnée d'un texte écrit en une image mime le processus mental correspondant et transmet la compétence plus globalement applicable de la reformulation d'une information à l'aide d'un autre support médiatique.

Une fois la position des protagonistes dans l'espace établie, les dessins servent de base pour commenter leur attitude face à Mehdi. En insistant sur ce que leur gestuelle et leurs regards traduisent, le débat passe de l'aspect physique des témoins à leur comportement et à leurs interventions. Pour que la structure esquissée dans la partie d'analyse littéraire devienne plus claire pour les apprenants, les élèves élaborent avec le soutien de l'enseignant un tableau qui résume l'attitude des personnages à l'aide d'un modèle réduit à deux dimensions, en oppositions binaires. La représentation graphique facilite de voir qu'il n'y a pas de rapport direct entre sympathie et intervention courageuse et renvoie de cette façon indirectement à d'autres influences. Après avoir fait le constat de la réticence des témoins, les élèves relèvent donc les indices qui expliquent pourquoi personne n'a montré plus d'engagement. Cette mise au point de la disposition d'intervenir des protagonistes aboutit à une ouverture thématique, concentrée sur le sujet et laissant un peu de côté le texte littéraire : aux facteurs qui dissuadent plus généralement les hommes de l'engagement. Le tableau ci-dessous représente un schéma simple qui classe à l'aide de quatre symboles simples l'attitude et le comportement des personnages du récit.

	Sympathie pour Mehdi	Intervention en faveur de Medhi
L'homme au journal	😊	-
Une mère avec son enfant	😊/😊	-
Le vieillard	😊	😊
Le hippie	😊	-
La lycéenne	😊	-
La grosse femme	😊	-
Le conducteur	😊	😊
L'habitué du trajet	😊	-
La grande fille blonde	😊	-
L'intellectuel	😊	😊
Plusieurs personnes anonymes	😊	😊
Le badaud	😊	😊

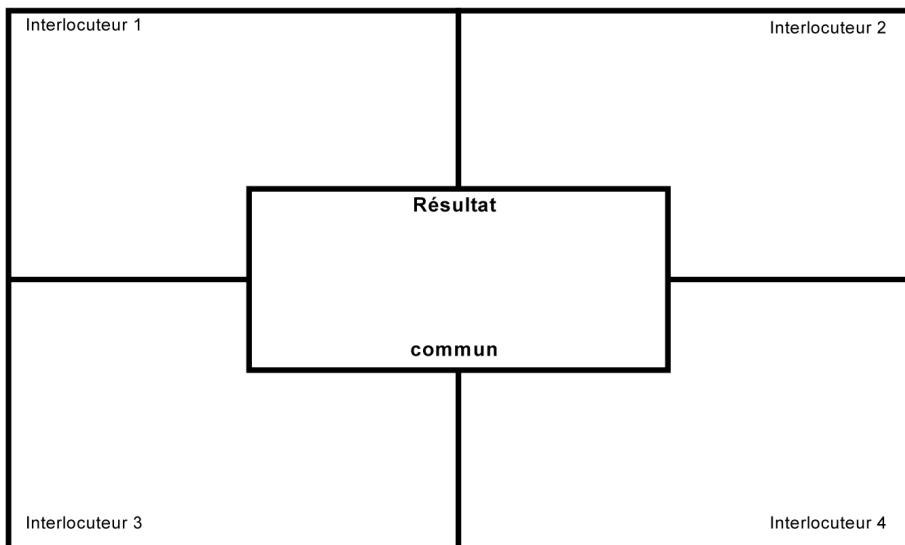
Exemple d'un tableau opposant l'attitude et l'activité des personnages

En se mettant dans la position de l'observateur par rapport au texte « Pénitent 1943 », les apprenants débattent si et pourquoi le comportement du curé est un acte courageux en donnant leur avis personnel. Le but est de soutenir une interprétation personnelle grâce à des citations tirées de la nouvelle. À l'aide de la méthode « Placemat »<sup>218</sup>, le débat autour du courage se réalise efficacement à l'écrit. Les apprenants sont divisés en groupes de quatre et écrivent leurs arguments et citations qui soutiennent la thèse que M. Leroy a agi courageusement dans leur carré (voir plan ci-dessous) pour discuter sans parler avec leurs trois interlocuteurs. Ils prennent leur temps (environ un quart d'heure) pour formuler d'abord leurs idées, puis pour lire ceux des interlocuteurs et éventuellement pour poser des questions de compréhension. Dans un deuxième temps, toujours à l'écrit, ils peuvent critiquer le point de vue des autres en écrivant des commentaires en dessous des arguments de leurs camarades de classe. Finalement ils décident ensemble ce qui sera l'idée principale qui est à retenir selon l'avis consolidé des quatre interlocuteurs sans avoir parlé un mot. Cette méthode réunit la valorisation de l'écrit et la technique démocratique de trouver un compromis tout en tournant autour du sujet du courage. Enfin, les élèves mettent le résultat

<sup>218</sup> Il s'agit d'une adaptation libre d'une stratégie de pédagogie coopérative décrite dans B. BENNETT ; C. ROL-HEISER, *Beyond Monet. The artful science of instructional integration*, Toronto 2001, <http://www.nsta.org/publications/news/story.aspx?id=50199&print=true> (dernière consultation le 14.1.2012).

commun de l'échange écrit dans la case au milieu et le présentent en classe entière devant les autres groupes.

À la fin de ce débat muet, les groupes sont invités à réagir aux idées des autres à l'oral. Le travail se termine sur un résumé des propriétés de la personne agissante par rapport à sa disposition d'intervenir et sa motivation qui découlent de la discussion pour en garder une trace écrite pour tout le monde. De cette façon, l'ambiguïté de l'attitude du curé et la diversité des mobiles font encore une fois le sujet d'une mise au point.



Plateau de jeu : « Placemat »

Pour rendre compte des réactions spontanées des lecteurs face à une œuvre fictionnelle décrites par Aidan Chambers<sup>219</sup>, le travail interprétatif peut commencer avec les trois catégories d'affirmations qu'on rencontre souvent dans des conversations autour de la littérature hors du contexte scolaire : un jugement personnel sur les points forts ou faibles du texte, la discussion des éléments du texte qui intriguent ou posent des difficultés de compréhension et les découvertes de connexions surprenantes. Ce type d'approche est proposé pour « Les transports en commun », puisque cette nouvelle est le texte le plus adapté pour démarrer le travail sur le sujet du courage.

<sup>219</sup> Cf. A. CHAMBERS, *Tell Me: Children, Reading & Talk*, Woodchester 2001, 17-19.

Les apprenants notent d'abord ce qui leur a plu ou déplu et deux choses qui les ont étonnés dans le récit. Puis, l'échange entre lecteurs s'organise effectivement à l'aide de la méthode « Kugellager »<sup>220</sup> ( cercle de discussion, littéralement « roulement mécanique »). Les élèves s'assoient dans deux cercles, toujours deux personnes face à face, et celui qui est à l'extérieur commence à raconter ses impressions, c'est-à-dire ce qui lui a plu ou déplu, à son partenaire. Ensuite les personnes faisant partie du cercle intérieur changent de place en avançant une chaise à gauche. Maintenant c'est à eux de raconter leur expérience de lecture à un autre camarade de classe. Après une minute, les participants changent de nouveau de partenaire. Cette fois-ci, les personnes à l'extérieur se déplacent d'une chaise à droite. Le même jeu se répète ensuite pour le premier et le deuxième fait qui les a frapés ou étonnés. Après cette phase d'échange d'opinions personnelles les apprenants sont encore une fois priés de noter deux passages qu'ils pensent ne pas avoir compris. Partant des difficultés de compréhension rassemblées au tableau, l'enseignant guide la recherche des éléments qui empêchent de saisir les différentes couches de signification du récit en classe entière. Le troisième aspect de la réaction spontanée au texte peut amener à la discussion des registres et des figures de style utilisés par Proulx, en partant de la position de l'observateur critique. Idéalement, il permet de découvrir la structure ironique du texte et fait de la lecture en commun un forum pour l'échange entre lecteurs dont les points de vue se complètent réciproquement. Enfin, les apprenants essaient de caractériser en s'appuyant sur ces travaux préparatoires le courageux comme héros médiatique et de formuler le problème que cette perception du courage pose.

Dans une phase finale, il s'agit de mettre en rapport toutes les impressions particulières qui sont le premier résultat du travail pédagogique avec les œuvres. Au cas où plusieurs des textes ont été travaillés, la comparaison des situations et des interventions dépeintes, mène à l'image polymorphe du courage, telle qu'elle a été décrite dans la première partie de ce mémoire.

---

220 Une description détaillée de cette stratégie pédagogique se trouve chez H. KLIPPERT, *Kommunikationstraining. Übungsbausteine für den Unterricht*, Weinheim ; Basel 2006, 89.

## 5. Conclusion

Marquant le commencement de ce mémoire, les épigraphes de Victor Hugo et du journaliste australien John Pilger ont servi à introduire l'idée centrale qui a guidée la réflexion menée dans ce mémoire : à l'heure actuelle, il faut des exemples du courage civil car les courageux sont indispensables à la pérennité de la démocratie. L'affirmation semble claire et ses conséquences pour le chercheur en littérature immédiates : redécouvrir dans les œuvres la représentation du comportement exemplaire.

Pourtant, l'approche historique de la notion dans la première partie a montré que l'enjeu est sensiblement plus complexe. L'exploration de différentes manières de comprendre l'acte courageux a découvert un large éventail d'actes possibles : l'excellence d'un homme héroïque, l'objection conscientieuse du défenseur de la vérité, la protection d'une valeur morale en paroles et en actes, la lutte intérieure de l'individu contre sa lâcheté et l'intervention spontanée dans une situation de conflit. Le courage s'est révélé une vertu situationnelle qui peut se manifester sous des avatars divers dans des circonstances variées.

Logiquement, cette diversité s'est prolongée dans le choix des œuvres. Si l'essence de ce qui fait un acte courageux peut varier, les auteurs qui construisent des textes fictionnels fondés sur une idée particulière du courage vont se servir forcément de conceptions différentes. La vérification de cette hypothèse est l'un des premiers résultats, d'ailleurs facilement concevables, de mon étude.<sup>221</sup> Selon la conception particulière utilisée par l'écrivain, la représentation de l'acte courageux dans l'œuvre littéraire peut donc largement différer et montrer les caractéristiques d'une ou de plusieurs des formes énumérées.

Malgré l'écart temporel et spatial, l'on trouve des constantes irréductibles dans les trois récits. Écrivant des textes à des moments historiques différents et à des endroits éloignés les uns des autres, Raymond Jean, Louis Aragon et Monique Proulx partagent cependant tous l'idée du courage comme vertu circonstancielle. Les incidents racontés dans les récits des trois écrivains se laissent décrire par des paramètres situationnels dont l'analyse suggère les parallèles suivants : dans la représentation littéraire des situations conflictuelles,

---

<sup>221</sup> Cette affirmation est renforcée par le fait que l'on pourrait facilement citer d'autres œuvres avec des traits similaires, montrant des types d'actes courageux dissemblables. Voir la note n° 118.

le courageux est un personnage agissant seul. L'analyse actantielle montre que le personnage qui prend l'initiative est dans les trois textes un être isolé, dépourvu d'adjuvants. Son intervention est marquée par la conscience du risque qu'il court. La motivation d'agir du courageux équivaut à des convictions personnelles, plus ou moins explicites. À défaut d'un personnage pour remplir le rôle du destinataire dans le modèle actantiel, les convictions personnelles du héros prennent cette place. Enfin, tous les auteurs insistent sur la fonction conservatrice du courage exercé par l'être humain responsable. Le courageux devient le protecteur de l'égalité des hommes ou de la vie humaine grâce à l'influence de sa conscience morale.

À part ces caractéristiques générales de la représentation du courage retrouvées dans tous les textes, chaque analyse a mené à des observations particulières. Les premiers exemples d'actes courageux dans *La ligne 12* restent des « soubresauts » apeurés. Dans une suite de scènes quasiment filmique, Raymond Jean montre les tentatives hésitantes d'un groupe de personnages de défendre le droit à l'égalité de traitement d'un travailleur immigré. Par de nombreux changements de perspective, l'auteur parvint à donner à l'espace public l'air de neutralité tout en donnant une impression intensive des positions des défenseurs de Mehdi et de leurs adversaires. Le récit dresse l'anatomie d'une situation archétypique pour le courage civil avec le seul défaut d'adopter un point de vue pessimiste : finalement, il ne se trouve pas de personnage suffisamment courageux pour influencer la situation de manière décisive.

« Pénitent 1943 » présente des réminiscences de l'approche chrétienne du courage. Louis Aragon combine la lutte contre les faiblesses humaines avec l'attitude éclairée dans le portrait psychologique du curé M. Leroy face à une décision difficile. L'analyse de cette nouvelle a montré que l'urgence d'agir, éprouvée devant la menace dictatoriale, peut être rapprochée de certaines situations difficiles dans le contexte démocratique, si la rencontre se fait dans des circonstances exceptionnelles : un lieu sacré. Un texte originellement écrit pour encourager ses compatriotes à la résistance contre l'Occupant, peut ainsi être relu comme plaidoyer pour l'engagement courageux en général.

Le ton mordant de « Les transports en commun » donne une image complètement différente de l'acte courageux. Une scène nonchalamment commentée par la langue ironique d'une narratrice qui se joue de son personnage principal, biaise le regard sur un acte altruiste exceptionnel. Monique Proulx critique ainsi l'utilisation de l'image du héros extraordinaire par les mass médias pour se servir d'une version réduite du courage, utile à leurs propres fins. L'abandon du comportement courageux par le protagoniste est symp-

tomatique : sa réaction démasque un traitement médiatique où il ne s'agit plus de montrer de véritables exemples édifiants, mais seulement de l'excitation. L'analyse des procédés discursifs a montré que Proulx mine l'approche superficielle de la télé-réalité en la mimant pour illustrer son impact préjudiciable.

De cette manière, l'analyse littéraire des récits a été avant tout une tentative de faire ressortir les particularités du traitement de l'acte courageux dans chacun des trois textes : la configuration de la situation conflictuelle dans le cas de l'agression verbale de *La ligne 12*, l'aspect psychologique de la motivation personnelle dans « Pénitent 1943 » et la difficulté d'être préservé comme vertu authentique dans le monde médiatisé dans « Les transports en commun ». L'éventail thématique est assez large et même si cette ouverture pourrait être vue comme un inconvénient, cette objection est moins pertinente pour le travail sur le courage car le résultat global de l'analyse de la notion peut être résumé de la façon suivante : le courage, comme une vertu à visages multiples, est un phénomène qui doit être pensé dans un réseau complexe avec d'autres vertus et valeurs. Il n'y a plus qu'à le décrire individuellement de façon satisfaisante pour chaque situation. Dans ce sens, il était important de choisir des situations diverses qui illustrent qu'il est difficile de réduire le courage à une seule définition brève et unique.

D'un point de vue pédagogique, il faut souligner encore une fois deux qualités des textes fictionnels qui sont favorables à la création d'une conscience par rapport au courage civil chez les jeunes lecteurs. D'un côté, c'est la possibilité de suivre les expériences faites par un personnage en s'immergeant dans la simulation d'un conflit sans véritablement être confronté au problème. L'écriture fictionnelle, comme espace d'expérimentation, fournit le lieu pour analyser et tester des variantes de comportement. Les lecteurs peuvent réfléchir à des solutions sans agir immédiatement. De cette façon, l'intention d'agir peut mûrir et les chances d'intervention au cas de la rencontre d'une telle situation dans la vie quotidienne s'agrandissent par l'habitude. Le deuxième mérite des textes littéraires est le développement de la faculté d'imagination qui est nécessaire pour effectuer un changement de perspective. Ce procédé est à la source de l'empathie, un des piliers d'une attitude prosociale. Or, la confrontation avec l'œuvre littéraire prépare à la faculté de voir le monde avec les yeux d'un autre parce qu'elle requiert la volonté de s'ouvrir aux expériences d'un personnage. Martha Nussbaum, qui a défendu l'importance de l'art dans l'éducation des citoyens dans plusieurs publications, souligne l'importance de cet aspect pour la démocratie quand elle écrit :

[...] the ability to imagine the experience of another - a capacity almost all human beings possess in some form - needs to be greatly enhanced and refined if we are to have any hope of sustaining decent institutions across the many divisions that any modern society contains.<sup>222</sup>

Je crois que les textes étudiés ci-dessus fournissent un moyen approprié pour viser ce but en mettant le courage civil au centre de la discussion.

Puis, il convient de citer une dernière fois quelques-uns des penseurs qui ont essayé de redéfinir le courage civil pour notre société contemporaine. Michel Lacroix et Kurt Singer sont très précis quand ils parlent du rôle de l'école et de l'utilité des exemples historiques et fictifs pour soutenir le développement du courage civil :

Mais la mission de canaliser le courage incombe surtout à l'école. En première ligne, l'instruction morale et civique, qui doit apprendre aux élèves à distinguer ses diverses formes : dire la vérité, tenir sa parole, défendre son opinion, être persévérand dans l'effort, [...] s'exposer au danger pour venir en aide à autrui, lutter contre l'injustice. C'est sur les bancs de l'école que le futur citoyen apprendra à honorer le vrai courage, celui du sauveteur qui expose sa vie, du responsable politique qui subordonne son intérêt personnel au bien commun, du jeune qui rejette la solution facile de la délinquance, du « business », du trafic de drogue ; celui du modeste citoyen qui se consacre à l'action bénévole, se sent responsable des autres, s'éprouve comme un gardien du monde.<sup>223</sup>

Um die gute Eigenschaft des Bürgertums zu stärken, sollten Lehrer die Fähigkeit unterstützen, sich in andere einzufühlen: vor allem durch Unterweisung im Literaturunterricht, Ethikunterricht, Religionsunterricht, Sozialkundeunterricht, aber auch in anderen Fächern.<sup>224</sup>

[...]

Zivilcourage kann in eigenen Unterrichtsprojekten anhand geschichtlicher Beispiele und aktueller Ereignisse, durch Literatur-, Religions- und

222 M. C. NUSSBAUM, *Not for profit. Why democracy needs the humanities*, Princeton [et al.] 2010, 10.

223 M. LACROIX, *Le courage réinventé*, Paris 2003, 112.

224 SINGER 2003, 185.

Ethikunterricht, am Beispiel großer Vorbilder den Kindern näher gebracht werden. Sozialer Mut sollte nicht eingeschränkt werden auf Not- und Gefahrensituationen oder in Hinblick auf fremdenfeindliche oder rassistische Gewalt. Vielmehr sollten die Jugendlichen sozialen Mut als Element demokratischen Handelns erleben: wie man ihn im Alltag zeigt und somit bereit ist, Verantwortung zu übernehmen, für humane Werte einzutreten, auch wenn man damit ein Risiko eingeht.<sup>225</sup>

C'est dans le sens de la dernière citation de Kurt Singer que j'envisage le travail sur le courage civil dans la classe de langue étrangère. La littérature recèle un grand potentiel de développement de la faculté de compassion. Cette qualité de la fiction pourrait être sa contribution cruciale pour promouvoir le courage civil.

Finalement, il reste à dire qu'en proposant quelques nouvelles francophones du XX<sup>e</sup> siècle, un travail sur la notion de courage ne peut qu'être entamé. Pour le compléter, il faudrait le placer dans le contexte plus large d'un projet pluridisciplinaire. À l'aide d'une coopération entre enseignants d'histoire, d'éthique et de sciences sociales, l'horizon pourrait être élargi pour (re-)donner un sens opératif au courage comme vertu de tout citoyen. Comme il est capital pour la défense des valeurs démocratiques et en lien étroit avec la faculté de gérer des conflits, un tel travail contribue aux objectifs essentiels de l'éducation. S'inscrivant dans ce cadre plus grand, les propositions faites ci-dessus se veulent comme un choix particulier d'une contribution de la littérature francophone à la valorisation générale de cette vertu dans l'enseignement.

---

225 Ibid., 191s.

## Bibliographie

- APPLEYARD, Josef A. : *Becoming a Reader : The experience of Fiction from Childhood to Adulthood*. Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 1990.
- ARAGON, Louis : « Pénitent 1943 ». In : *Le mentir-vrai*. Paris : Gallimard, 1997, 233-247.
- ARISTOTE : *Éthique à Nicomaque. Traduit par sœur Pascale-Dominique Nau*. 2006, [http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique\\_%C3%A0\\_Nicomaque](http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89thique_%C3%A0_Nicomaque) (dernière consultation le 14.1.2012).
- BABILAS, Wolfgang : *Louis Aragon online*, 1997-2004, [http://www.uni-muenster.de/\\_LouisAragon/werk/spaet/mv\\_f.htm](http://www.uni-muenster.de/_LouisAragon/werk/spaet/mv_f.htm) (dernière consultation le 14.1.2012).
- BARTHES, Roland : « La mort de l'auteur ». In : *Le bruissement de la langue*. Paris : Seuil, 1984, 61-67, <http://www.scribd.com/doc/40819889/Barthes-La-Mort-de-l-Auteur> (dernière consultation le 10.12.2011).
- BASTIAN, Till : *Zivilcourage. Von der Banalität des Guten*. Hamburg: Rotbuch, 1996.
- BENNETT, Barrie ; ROLHEISER, Carol : *Beyond Monet. The artful science of instructional integration*. Toronto : Bookation, 2001.
- BERNS, Thomas ; BLÉSIN, Laurence ; JEANMART, Gaëlle : *Du courage. Une histoire philosophique*. Paris : Les Belles Lettres, 2010.
- BERRIER, Constant : *Du courage civil*. Paris : Dupont, 1836, <http://www.narbolibris.com/Doc835> (dernière consultation le 14.1.2012).
- BONHOEFFER, Dietrich : “Widerstand und Ergebung“. In: BETHGE, Eberhard [et al.] (éd.) : *Dietrich Bonhoeffer Werke. 18 Bände*. München/Gütersloh : Kaiser, 1986-1999.
- BOUCHER DE PERTHES, Jacques : *Discours prononcé par le président de la société royale d'émulation d'Abbeville. Du courage, de la bravoure, du courage civil*. Paris : A. Boulanger, 1837, <http://www.narbolibris.com/Doc842> (dernière consultation le 14.1.2012).
- BREDELLA, Lothar : *Das Verstehen literarischer Texte*. Stuttgart [et al.] : Kohlhammer, 1980.
- BREDELLA, Lothar ; BURWITZ-MELZER, Eva : *Rezeptionsästhetische Literaturdidaktik mit Beispielen aus dem Fremdsprachenunterricht Englisch*. Tübingen : Narr, 2004.
- CARRAU, Ludovic : *Cours de morale pratique*. Paris : Librairies-imprimeries réunies, 1892, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5508350m.image.hl.r=%22courage+civil%22.f254.langFR> (dernière consultation le 14.1.2012).

- CHAMBERS, Aidan : *Tell Me : Children, Reading & Talk*. Woodchester : Thimble Press, 2001.
- CHÉNIER, Louis-Joseph-Gabriel: « Essai historique sur le courage civil ». In: CHALOPIN, Théodore (éd.) : *Mémoires de l'Académie royale des sciences, arts et belles lettres de Caen* (1863), 227-258, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54582668>. image. f235.tableDesMatieres (dernière consultation le 14.1.2012).
- CORNE, Hyacinthe : *Du courage civil, et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques*. Paris : J.-P. Gayet, 1828, <http://books.google.fr/books?id=56Y7AAAAYAAJ&pg=PR7&dq=hyacinthe+corne+%22du+courage+civil%22#v=onepage&q&f=false> (dernière consultation le 14.1.2012).
- DARLEY, John ; LATANÉ, Bibb : “Bystander intervention in emergencies: Diffusion of responsibility”. In : *Journal of Personality and Social Psychology N° 8* (1968), 377-383, [http://www.wadsworth.com/psychology\\_d/templates/student\\_resources/0155060678\\_rathus/ps/ps19.html](http://www.wadsworth.com/psychology_d/templates/student_resources/0155060678_rathus/ps/ps19.html) (dernière consultation le 14.1.2012).
- DJEBAR, Assia : « La femme en morceaux ». In : *Oran, langue morte*. Paris : Actes Sud, 1997, 163-215.
- DUMÉZIL, George : *L'idéologie tripartie des Indo-Européens*. Bruxelles : Latomus, 1958.
- EGAN, Kieran : *The Educated Mind : How Cognitive Tools Shape Our Understanding*. Chicago : Chicago University Press, 1997.
- ELBOW, Peter : *Writing without teachers*. New York : Oxford University Press, 1998.
- FAUGÈRE, Armand Prosper : *Du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne*. Paris : Di-dot, 1836, <http://catalog.hathitrust.org/Record/008366369> (dernière consultation le 14.1.2012).
- FEIL, Ernst : „Zivilcourage nach Dietrich Bonhoeffer – eine Aufgabe der Individualethik?“ In : FEIL, Ernst (éd.): *Zivilcourage und demokratische Kultur. 6. Dietrich Bonhoeffer-Vorlesung. Juli 2001 in München*. Münster : LIT, 2002, 9-28.
- FLEURY, Cynthia : *La fin du courage*. Paris : Fayard, 2010.
- FOUCAULT, Michel : *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France (1983-1984)*. Paris : Gallimard, 2009.
- FREY, Dieter ; NEUMANN, Renate ; SCHÄFER, Mechthild : „Determinanten von Zivilcourage und Hilfverhalten“. In : BIERHOFF, Hans-Werner ; FETCHENHAUER, Detlef (éd.) : *Solidarität. Konflikt, Umwelt und Dritte Welt*. Opladen : Leske + Budrich, 2001, 93-122.

- FREY, Dieter [et al.] : "Civilcourage". In : BIERHOFF, Hans-Werner ; FREY, Dieter (éd.) : *Handbuch der Sozialpsychologie und Kommunikationspsychologie*. Göttingen [et al.] : Hogrefe, 2006, 180-186.
- FREY, Dieter ; SCHÄFER, Mechthild ; NEUMANN, Renate : „Civilcourage und aktives Handeln bei Gewalt. Wann werden Menschen aktiv?“ In : FREY, Dieter ; SCHÄFER, Mechthild (éd.) : *Agression und Gewalt unter Kindern und Jugendlichen*. Göttingen [et al.] : Hogrefe, 1999, 265-281.
- GENETTE, Gérard : *Figures III*. Paris : Le Seuil, 1972.
- GREIMAS, Algirdas Julien : *Sémantique structurale. Recherche et méthode*. Paris : Gallimard, 1966.
- HABERMAS, Jürgen : *Moralbewußtsein und kommunikatives Handeln*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1983.
- HAMON, Philippe : « Pour un statut sémiologique du personnage ». In : BARTHES, Roland [et al.] : *Poétique du récit*. Paris : Le Seuil, 1977, 115-180.
- HERVÉ-BAZIN, Fernand Jacques : *Le jeune homme chrétien*. Paris : V. Lecoffre, <sup>3</sup>1892, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5510899c.image.f153.tableDesMatieres> (dernière consultation le 14.1.2012).
- HOMANN, Karl : „Civilcourage und Institutionen – die ökonomische Perspektive“. In : FEIL, Ernst (éd.): *Zivilcourage und demokratische Kultur. 6. Dietrich Bonhoeffer-Vorlesung. Juli 2001 in München*. Münster : LIT, 2002, 55-75.
- HUGO, Victor: *Les Misérables*. Paris: Gallimard, 1986, [http://www.gutenberg.org/files/17494/17494-h/17494-h.htm#Chapitre\\_Ib](http://www.gutenberg.org/files/17494/17494-h/17494-h.htm#Chapitre_Ib) (dernière consultation le 14.1.2012).
- IMBS, Paul (éd.) : *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960)*. Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique [et al.], 1971-1994, <http://atilf.atilf.fr/> (dernière consultation le 14.1.2012).
- JEAN, Raymond : *La ligne 12*. Paris : Seuil, 1973.
- JONAS, Hans : *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, <sup>3</sup>1993.
- KEUDELL, Robert von : *Fürst und Fürstin Bismarck: Erinnerungen aus den Jahren 1846 bis 1872*. Berlin : Spemann, 1901, <http://www.archive.org/details/frstundfrsti00keud> (dernière consultation le 14.1.2012).
- KLIPPERT, Heinz : *Kommunikationstraining. Übungsbausteine für den Unterricht*. Weinheim ; Basel : Beltz, <sup>11</sup>2006.

- KOHLBERG, Lawrence: *Die Psychologie der Moralentwicklung*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1995.
- KRETTENAUER, Tobias : „Solidarität und soziales Engagement: Entwicklungsbedingungen im Jugendalter“. In : BIERHOFF, Hans-Werner; FETCHENHAUER, Detlef (éd.) : *Solidarität. Konflikt, Umwelt und Dritte Welt*. Opladen : Leske + Budrich, 2001, 23-41.
- LACROIX, Michel : *Le courage réinventé*. Paris : Flammarion, 2003.
- MAUROIS, André : « La campagne ». In : *Pour piano seul*. Paris : Flammarion, 1960, 325-330.
- MEYER, Gerd; HERMANN, Angela : „... normalerweise hätt' da schon jemand eingreifen müssen“. *Zivilcourage im Alltag von Berufsschülern*. Schwalbach/ Ts. : Wochenschau, 1999.
- MEYER, Gerd [et al.] (éd.) : *Zivilcourage lernen. Analysen – Modelle – Arbeitshilfen*. Tübingen : Institut für Friedenspädagogik, 2004, [http://www.friedenspaedagogik.de/service/neuere\\_publikationen\\_mit\\_beschreibung/zivilcourage\\_lernen\\_analysen\\_modelle\\_arbeitshilfen/im\\_pdf\\_format](http://www.friedenspaedagogik.de/service/neuere_publikationen_mit_beschreibung/zivilcourage_lernen_analysen_modelle_arbeitshilfen/im_pdf_format) (dernière consultation le 14.1.2012).
- NODELMAN, Perry : *The Pleasures of Children's Literature*. New York ; London : Longman, 1992.
- NUNNER-WINKLER, Gertrud : „Zum Begriff Zivilcourage“. In : JONAS, Kai (éd.) : *Zivilcourage trainieren! Theorie und Praxis*. Göttingen [et. al.] : Hogrefe, 2007, 21-31.
- NUSSBAUM, Martha C. : *Not for profit. Why democracy needs the humanities*. Princeton [et al.] : Princeton University Press, 2010.
- PILGER, John : “War and shopping - an extremism that never speaks its name” (22.9.2011). <http://www.johnpilger.com/articles/war-and-shopping-an-extremism-that-never-speaks-its-name> (dernière consultation le 14.1.2012).
- PLATON : « Apologie de Socrate ». In : *Oeuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, tome premier*. Paris : Bossange, 1822, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/apologie.htm> (dernière consultation le 14.1.2012).
- PLATON : « Lachès ». In : *Oeuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, tome cinquième*. Paris : Bossange, 1823, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/laches.htm> (dernière consultation le 14.1.2012).
- PROULX, Monique : « Les transports en commun ». In : *Les aurores montréalaises*. Montréal : Boréal, 1997, 63-65.

- REY-DEBOVE, Josette ; REY, Alain (éd.) : *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Édition millésime 2008. Paris : Le Robert, 2007.
- SINGER, Kurt : *Zivilcourage wagen. Wie man lernt sich einzumischen*. München : Reinhardt,<sup>3</sup>2003.
- TOSSOU OKRI, Pascal : *Le Mentir-vrai de l'engagement chez Louis Aragon romancier, des Cloches de Bâle à Servitude et grandeur des Français*. Thèse. Université de Limoges, 2007. <http://epublications.unilim.fr/theses/index.php?id=1853> (dernière consultation le 3.9.2011).
- VIALA, François : *L'enseignement moral à l'école primaire : livre de morale pratique et de lecture courante*. Paris : A. Challamel, 1896, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5516076g.r=%22courage+civil%22.f134.langFR.h1> (dernière consultation le 14.1.2012).
- VIAN, Boris : « Une pénible histoire ». In : *Le loup-garou*. Paris : Christian Bourgois, 1970, 157-172.

Die vorliegende Publikation beruht auf der Diplomarbeit „Le courage dans l'enseignement du français langue étrangère. (Re-)Découverte d'une vertu démocratique à travers des récits du XX<sup>e</sup> siècle“, die von Herrn Markus Ludescher am Institut für Romanistik der Universität Innsbruck zur Erlangung des Titels „Mag. Phil.“ eingereicht und mit dem Frankreich-Preis 2012 des interdisziplinären Frankreich-Schwerpunkts der Universität Innsbruck ausgezeichnet wurde. Die Arbeit wurde außerdem mit dem Kanada-Preis 2012 des Kanadazentrums der Universität Innsbruck ausgezeichnet. Ihre Publikation gewinnt durch den tragischen Tod ihres Autors im Februar 2013 an Bedeutung. Markus Ludescher war ein brillanter Student und ein sehr liebenswerter Mensch, der an der Schwelle einer wissenschaftlichen Karriere stand.

Mit den Frankreich-Preisen werden einmal jährlich herausragende wissenschaftliche Arbeiten mit klarem Frankreich-Bezug in den Kategorien Master-/Diplomarbeit, Dissertation und Post-Doc prämiert. Eine Liste der bisherigen PreisträgerInnen sowie die Kriterien zu Einreichung und Verleihung der Frankreich-Preise finden Sie unter  
[http://www.uibk.ac.at/frankreichschwerpunkt/frankreich\\_preis/](http://www.uibk.ac.at/frankreichschwerpunkt/frankreich_preis/)

Der interdisziplinäre Frankreich-Schwerpunkt wurde 2001 gegründet und wird von der Universität Innsbruck und der französischen Botschaft in Österreich getragen. Seine Hauptaufgabe ist die Förderung der wissenschaftlichen Kooperation und des akademischen Austauschs zwischen der Universität Innsbruck und den französischen Universitäten und Hochschulen. Neben seiner Funktion als Fördergeber organisiert er selbst und in Zusammenarbeit mit Instituten der Universität Innsbruck und französischen Partnern wissenschaftliche Veranstaltungen wie Tagungen, Symposien, Workshops, Gastvorträge und Ringvorlesungen.

La présente publication repose sur le mémoire de maîtrise « Le courage dans l'enseignement du français langue étrangère. (Re-)Découverte d'une vertu démocratique à travers des récits du XX<sup>e</sup> siècle » fait par Markus Ludescher au département de philologie romane de l'Université d'Innsbruck pour le grade de « Mag. Phil. », et auquel le Pôle interdisciplinaire d'études françaises de l'Université d'Innsbruck a décerné le Prix de la France 2012. Le travail a obtenu également le « Prix du Canada » 2012 du Centre d'études canadiennes

de l'Université d'Innsbruck. Sa publication gagne en importance par le décès tragique, en février 2013, de son auteur, étudiant brillant à la personnalité attachante et qui se destinait à une carrière scientifique.

Le Pôle d'études françaises décerne une fois par an le Prix de la France pour des travaux scientifiques faits à l'Université d'Innsbruck et qui sont en rapport direct avec la France, ce dans les catégories post-doc, thèses et mémoires de maîtrise/master. Vous trouverez une liste des lauréats ainsi que les conditions pour recevoir le Prix de la France à l'adresse suivante :

[http://www.uibk.ac.at/frankreichschwerpunkt/frankreich\\_preis/](http://www.uibk.ac.at/frankreichschwerpunkt/frankreich_preis/)

Le Pôle interdisciplinaire d'études françaises a été fondé en 2001 et est financé par l'Université d'Innsbruck et par l'Ambassade de France en Autriche. Sa vocation première est de promouvoir la coopération scientifique et les échanges académiques entre les enseignants-chercheurs des universités et grandes écoles françaises et ceux de l'Université d'Innsbruck. A côté de son activité de subvention, le Pôle d'études françaises organise lui-même et co-organise avec les départements de l'Université d'Innsbruck et des partenaires français des colloques scientifiques, des conférences, des lectures, des journées d'études et des cycles de cours.